

L'HUMANITÉ DE L'AVENIR

D'APRÈS COURNOT

THÈSE SECONDAIRE

*Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris
pour le Doctorat ès lettres*

PAR

R. RUYER

*Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
Agréé de l'Université*

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1930

L'HUMANITÉ DE L'AVENIR

d'après COURNOT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'HUMANITÉ DE L'AVENIR

D'APRÈS COURNOT

THÈSE SECONDAIRE

*Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris
pour le Doctorat ès lettres*

PAR

R. RUYER

*Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
Agrégré de l'Université*

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1930

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays



CHAPITRE PREMIER

L'humanité naturelle et le règne de l'homme

On a remarqué (1) que les « utopistes » de la Renaissance placent leurs Cités idéales dans les régions lointaines, tandis que, de notre temps, leurs successeurs les placent presque tous dans l'avenir : prestige de l'Evolution ! C'est sans doute pour cela que, par réciprocité, on ne peut évoquer l'avenir de l'humanité sans paraître faire œuvre d'utopiste, et pourtant, s'il faut en croire Cournot, « la raison est plus apte à connaître scientifiquement l'avenir que le passé (2) ».

Cournot, qui n'a pas traité ce sujet : « L'avenir de l'humanité », directement et particulièrement, y pensait souvent — l'abondance des citations que nous pourrions recueillir en est la preuve. Et il l'a traité — sinon « scientifiquement » — car la science n'est pas de mise en cette matière, du moins avec les précautions qu'exige le bon sens, c'est-à-dire sans prétendre sortir des très grandes lignes ; « car le médecin qui est souvent hors d'état de dire si son malade passera ou non la semaine, sait très bien qu'il ne vivra pas dans six mois (3) ».

On peut déterminer avec plus de précision quelles sont ces grandes lignes, auxquelles se borne Cournot. Dans le *Traité* (4), Cournot a fermé un véritable cycle : il a fait, selon un programme de l'Essai, « pénétrer l'esprit philoso-

(1) E. DERMENGHEM, *Th. Morus et les Utopistes de la Renaissance*.

(2) *Essai sur les fondements de nos connaissances*, chap. XX, § 302.

(3) *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*, p. 171.

(4) *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*.

phique dans les sciences qui traitent des vérités abstraites ou de l'agencement du monde matériel, aussi bien que dans celles qui se réfèrent à l'homme considéré comme être intelligent et moral (1) ». De même que l'on ne peut comprendre la nature de l'homme et son rôle dans le monde « qu'en observant l'enchaînement de tous les phénomènes de la nature et leur progression hiérarchique » (2), de même, quand il s'agit de faire œuvre de prophète, Cournot s'en tient aux traits les plus fondamentaux qui servent de schéma et de charpente à tous les phénomènes, et déjà éprouvés en d'autres domaines que celui des sociétés humaines. En somme, Cournot aborde la question en « philosophe », selon « l'esprit philosophique », au sens précis où il emploie l'expression dans la phrase de *l'Essai* que nous avons citée ; il entend utiliser tout ce que l'on peut apprendre en étudiant « l'enchaînement des idées fondamentales » et traiter le sujet *ex analogia universi*. C'est un grand avantage que Cournot prend par là sur tout spécialiste qui prétendrait résoudre le même problème, qu'il s'agisse d'un historien, qui ne concevrait dans l'avenir que les « phases historiques » ; d'un savant qui n'escompterait, selon un lieu commun ressassé, qu'un progrès dans la technique ; d'un socialiste marxiste, annonçant, contre toute vraisemblance, la formation d'un prolétariat d'esclaves — conception qui passe de mode dans la littérature, mais qui trouve un refuge dans l'art cinématographique — ; d'un moraliste ou d'un esthète qui rêverait avec optimisme d'un futur « royaume des fins » ou d'une humanité devenue plus amie de la beauté.

Cournot aborde le problème en philosophe, non en métaphysicien, ce qui est tout différent, et beaucoup moins banal, après Vico, Hegel, et beaucoup d'autres. Les métaphysiciens tombent tous, pour emprunter une comparaison à Cournot, dans l'erreur où tomberait un anatomiste philosophe

(1) *Essai*, § 407.

(2) *Essai*, § 407.

« qui voudrait prouver par une formule algébrique ou par une cause finale que tous les mammifères doivent avoir sept vertèbres cervicales (1) ». Cournot tranche par la positivité de sa pensée.

Il nous faut donc indiquer d'abord l'assise philosophique, les conceptions d'ensemble, sur lesquelles Cournot s'appuie, puisque c'est l'originalité de sa tentative que de se fonder sur les analogies tirées de l'allure générale de la marche du monde.

La première conception fondamentale, c'est l'opposition du vital et du rationnel, un des thèmes essentiels de la philosophie de Cournot. D'une part, le monde physique et le monde de l'organisation et de la vie, sont « deux mondes distincts ayant leurs lois propres, sans qu'on puisse concevoir le passage de l'un à l'autre par voie de développement graduel et de progrès continu (2) », d'autre part, il y a un autre contraste non moins marqué entre les procédés et les œuvres de la nature vivante, et les théories, les méthodes, les sciences et l'industrie perfectionnée de l'homme, qui sont du domaine de la raison (3). Les lois du monde humain, si l'on tient compte de l'état auquel l'homme est parvenu après une longue culture, peuvent être mises en opposition avec les lois de la Nature vivante, comme celles-ci peuvent être mises en opposition avec les lois du monde inorganique. La série des êtres présente une disposition à la récurrence, l'ordre rationnel qui se manifeste dans la société humaine perfectionnée, rejoignant l'ordre physique et inorganique. « Les digues, les canaux, les ports, les tunnels..., ces lignes droites, ces cercles, ces angles, ces plans que l'homme met partout dans ses édifices..., au besoin, les grandes lois de la physique lui en suggéreraient l'idée (4) », tandis que la nature vivante a un art tout différent pour perfectionner les organismes. Cournot est donc dualiste,

(1) *Traité*, § 545.

(2) *M. V. R.*, p. 63.

(3) *M. V. R.*, p. 136.

(4) *M. V. R.*, p. 134.

comme M. Lalande ; il admet que la ligne de développement des sociétés humaines est la résultante de deux forces, la première toujours décroissante. La thèse de M. Lalande n'admet, également, « entre l'animal et la société, qu'une analogie temporaire et limitée, définie par la mesure où cette dernière évolue sous des influences encore inconscientes et automatiques (1) ».

Le passage du vital au rationnel, dans la société humaine, est progressif. Il y a tout un « terrain de transition ». Aussi bien pour l'homme individuel que pour la société humaine, il faut distinguer « ce qui est soumis aux lois générales par lesquelles sont régis tous les êtres vivants... et ce qui déroge essentiellement aux lois de la Nature vivante ». L'ordre du rationalisme a beau être enté sur l'ordre de la vie, il est en lui-même indépendant, comme la géométrie est indépendante du géomètre. Pour l'individu : « tandis que la force, l'énergie, le courage... passent par la succession des âges, la loi n'est plus la même pour ce qu'on nomme la raison, la sagesse, la science (2). » « La logique n'a pas le moindre besoin de prolégomènes empruntés à la physiologie (3). » C'est encore plus vrai pour les sociétés humaines : « Les sociétés, plus encore que les individus, comportent en certaines choses le progrès indéfini, et, moyennant des circonstances favorables, une durée indéfinie. » « Les sociétés humaines sont à la fois des organismes et des mécanismes. » Il tend à s'établir, après les premières phases des sociétés humaines où elles offrent une grande ressemblance avec un organisme vivant, un « ordre de faits sociaux qui tend à relever... des principes ou des idées purement rationnelles... et qui nous ramène à une sorte de mécanique ou de physique des sociétés humaines, gouvernée par la méthode, la logique et le calcul (4). » Or, « tandis que les choses sou-

(1) *La dissolution*, p. 3 et chap. V.

(2) *Traité*, § 326.

(3) *Traité*, § 327.

(4) *Traité*, § 330.

L'homme est obligé de se voir tout petit dans l'immensité de l'univers, et
 de sentir que son existence est éphémère et que son destin est incertain.
 Et c'est là qu'il se sent le plus seul, le plus abandonné, le plus
 vulnérable. C'est pourquoi il a besoin de l'autre, de l'autre qui lui
 donne un sens, un but, une raison d'être. C'est pourquoi il a besoin
 de l'autre qui lui donne une place, un rôle, une importance. C'est
 pourquoi il a besoin de l'autre qui lui donne une direction, une
 orientation, une finalité. C'est pourquoi il a besoin de l'autre qui
 lui donne une vie, une existence, une réalité. C'est pourquoi il a
 besoin de l'autre qui lui donne une place, un rôle, une importance.
 C'est pourquoi il a besoin de l'autre qui lui donne une direction, une
 orientation, une finalité. C'est pourquoi il a besoin de l'autre qui
 lui donne une vie, une existence, une réalité. C'est pourquoi il a
 besoin de l'autre qui lui donne une place, un rôle, une importance.

Mais cette application aux hommes nous a de l'appre-
 hension, car le ciel et la terre que tu le croirais, existe
 déjà qu'on n'y arrive, elle finit par elle-même, et avant
 que l'homme ne soit, elle est, elle est, elle est, elle est
 au tableau que nous voulons esquisser, d'après Courbet,
 de l'humanité de l'avenir, du « Règne de l'homme », quand
 l'homme sera, aussi complètement que possible, sorti de
 l'état de nature et de la barbarie de l'humanité.

La meilleure façon de faire comprendre l'idée de Cournot par des rapprochements, c'est de citer des écrivains et des artistes, non des sociologues. Cournot a insisté plusieurs fois sur l'extrême difficulté qu'éprouvaient l'intelligence et la raison à saisir les phénomènes de la vie. Dans le même sens, il a mis le foyer de l'art « là où se trouve le point le plus obscur de la connaissance, c'est-à-dire dans les choses qui sont du ressort du principe vital et plastique » (2). Dans la mesure où elles sont des organismes, il semble bien, si l'on suit la pensée de Cournot, que la raison scientifique, apte à saisir des mécanismes, soit quelquefois même de nature qu'une sorte de sentiment, de « tact » artistique, pour employer les termes de Cournot, qui est le sentiment ou la perception confuse dont « l'homme a le sentiment ou la perception confuse,

sans en avoir une idée précise et fixe sur laquelle il puisse raisonner (1) ». Citons donc des « poètes », pour lesquels nous n'avons que l'embarras du choix, tant le phénomène qui frappait Cournot s'est amplifié : « Regardons un âge finir. Une laideur uniforme s'étend sur toute la terre. La fête de la vie s'éteint... La couleur d'une veste ou d'une ceinture, l'éclat d'un bijou et tout ce qui était pour une race, une tribu ou un homme une façon brave et naïve de s'annoncer, de parader au soleil, tout cela aura bientôt disparu... Cette immense décoloration annonce la fin d'une époque (2). »

« Pas de bête plus redoutable que la civilisation aveuglément déchaînée... Le sinistre génie d'Europe va tarir partout des sources de rafraîchissement, de fantaisie, de jeunesse..., de grands espaces encore vierges, réservés à l'instinct, au demi-sommeil de la pensée... L'humanité appauvrie, enlaidie, abêtie par sa propre intelligence, ne sera même plus capable de comprendre quel trésor elle a gaspillé (3). »

L'humanité de l'avenir sera de moins en moins du « type qu'on pourrait nommer poétique et héroïque, parce que la vie est la source de toute beauté poétique (4) », et que le principe de vie, dans la société, est destiné à s'éteindre, ou du moins à passer, après une période d'accroissement, par une période de déclin.

Cournot, en établissant cette opposition du vital et du rationnel, et en prévoyant le futur ascendant de l'élément rationnel, mécanique, annonce tout le contraire de l'avènement du « surhomme », du triomphe de « ce qui est noble » de ce qui a une « allure tropicale » dans les instincts, puisque tout ce qui est instinctif est destiné à s'effacer. Il annonce plutôt la naissance d'une humanité industrielle, moyenne, tempérée, sans noblesse et sans génie, raisonnable, le « der-

(1) *Traité*, § 328.

(2) A. BONNARD, *En Chine*, pp. 341-342.

(3) J. et J. THARAUD, *Rabat*, pp. 276-277-278.

(4) *Traité*, § 426.

nier homme » qui fait horreur à Zarathoustra, et qui dit dans sa piètre sagesse : « Autrefois, tout le monde était fou. »

Il ne rentre pas dans notre sujet de critiquer philosophiquement la notion que se fait Cournot de la « vie » des sociétés humaines, nous ne le ferons dans notre dernier chapitre que dans la mesure où cette notion peut faire tomber Cournot dans des erreurs de fait. Mais comme il ne s'agit encore ici que de l'*opposition* entre la phase organique et la phase mécanique des sociétés, quel que soit le sens précis qu'il faille donner aux termes de l'opposition, il est difficile de nier qu'en ce sens restreint Cournot ait [probablement vu juste. Son langage est par exemple plus juste que celui de Durkheim opposant à la solidarité mécanique (1) primitive, la solidarité organique des sociétés modernes, avec le souci de donner un sens péjoratif à la « solidarité mécanique » et d'approuver le sens de l'évolution. Cournot, au contraire, sceptique d'une façon générale sur le progrès, n'hésite pas à appuyer sur tous les « inconvénients (2) », de l'effacement de l'élément organique.

Toutefois, il faut observer, et ceci nous aidera à mieux définir ce que Cournot entend par « organique », que Durkheim ne parle pas des mêmes choses. Il veut exprimer que la structure de la société se complique, se compose de plus en plus d'organes subordonnés et coordonnés les uns aux autres, à la façon des cellules et des organes d'un organisme, au lieu d'être constituée de sections homogènes. En somme, pour Durkheim, simple comparaison. Il s'agit, pour Cournot, d'autre chose, et dans un sens non plus métaphorique, mais réel, sans qu'il s'agisse pourtant, en aucune façon, d'une théorie « organiciste » de la société humaine. Cournot est « vitaliste », ce qui est très différent. Du reste Cournot exprime sa théorie avec toute la clarté désirable dans le

(1) *Division du travail social*, I. I., chap. II.

(2) *Traité*, § 330.

paragraphe 211 du *Traité* : Il s'agit d'une sorte d'imprégnation vitale. « La coquille du mollusque, aux riches couleurs et aux formes élégantes, la toile de l'araignée, le coton du bombyx, le nid même de l'oiseau sont déterminés dans leurs matériaux, leur structure, leur forme, et font partie de la caractéristique de l'espèce, aussi bien qu'une plume, un poil, une écaille... On ne confondra pas de tels produits, sur lesquels la vie a agi, ou qu'elle a pénétrés, avec les concrétions dont une grotte est tapissée... On ne les confondra pas davantage avec les produits de l'art humain, avec nos vases et nos étoffes. C'est ainsi que nous distinguons par le sentiment de la vie qui y circule, la modulation d'un oiseau chanteur de celle d'un orgue mécanique... Déjà la force de l'analogie a consacré ces expressions : la vie d'une race, la vie d'un peuple, une langue vivante... et ce ne sont pas là des métaphores si du moins nous envisageons dans leur plénitude et leur ensemble les manifestations de la vie. » La conception de Cournot sur les « organismes sociaux » n'est pas sans analogie avec celle de Spengler qui croit à l'individualité vivante des « cultures » et à la réalité de véritables organismes historiques. Cournot a donné, dans les *Considérations*, des exemples très heureux de l'emploi de cette notion d'organismes historiques dont la formation, le développement, la mort, constituent pour lui — en même temps que le développement indéfini de la civilisation — la trame profonde de l'histoire.

Donc, une société est dans sa phase organique, quand la vie se reflète en elle, agit sur elle, la pénètre, la modèle par le dedans. Donc il faut comprendre par analogie avec la « coquille du mollusque aux riches couleurs et aux formes élégantes » ou « le nid de l'oiseau », dans l'humanité considérée comme une espèce vivante, la couleur « d'une veste ou d'une ceinture, l'éclat d'un bijou », dont parle A. Bonnard. Et de même, les costumes nationaux, des huttes des primitifs et leur ornementation naïve, « les chants des poètes que la nature inspire », les coutumes, et les « manifestations

instinctives du sentiment religieux (1) », et enfin « les sentiments, les passions, les instincts, les facultés qui ne relèvent pas de la raison : l'amour de la gloire, l'enthousiasme et l'imagination poétique (2) ».

Par opposition à cette Humanité « naturelle » où la vie circule comme dans les modulations de l'oiseau, l'humanité future sera semblable à la musique de l'« orgue mécanique ». La comparaison n'est pas flatteuse pour les hommes de l'avenir, ni pour le « Règne humain ». Cela se comprend sans peine si l'on songe qu'en un certain sens, pour Cournot, il s'agit d'une comparaison entre une œuvre de Dieu et une œuvre humaine. Partout où l'instinct opère, nous sommes portés à qualifier cet instinct de divin « parce qu'il donne à la chose produite les caractères merveilleux des autres produits de l'instinct dans l'économie vivante (3) ». Cournot se rapproche ici nettement de penseurs religieux, comme de Maistre et de Bonald, dont toute l'œuvre, si on l'entend bien, a consisté à chercher ce qu'il y avait de divin dans l'homme, et dont Cournot a approuvé le réalisme, latent sous leur théologie.

Bien saisir les traits de l'humanité du passé, c'est une façon de dessiner en négatif l'humanité de l'avenir, entrée dans cette phase où Dieu se retirerait des sociétés humaines, en les abandonnant aux lois de leur mécanisme naturel (4), et, peut-on ajouter, aux vues méthodiques et aux combinaisons réfléchies de la raison humaine, « au génie de l'homme qui procède sur épure, à l'aide de la règle et du compas, qui dresse des devis et des calculs, qui est tenu d'opérer avec méthode, nombre et mesure (5).

Il s'agit du « Règne de l'homme » (6), dans le sens plein de l'expression, non seulement du règne de l'homme sur la

(1) *Traité*, § 325.

(2) *Traité*, § 329.

(3) *Traité*, § 331.

(4) *Traité*, § 593.

(5) *M. V. R.*, p. 134.

(6) *M. V. R.*, p. 134.

nature et contre elle, mais du règne de l'homme sur lui-même, de l'homme osant prendre en mains sa propre destinée. Cournot laisse percer son approbation pour la thèse de « l'école réactionnaire », celle de Maistre, quand elle s'oppose au rationalisme du XVIII^e siècle qui croit, lui, à la formation de toutes pièces d'un homme d'une langue, d'une société, d'un état (1). Il reconnaît la valeur philosophique de cette école, mais il y ajoute cette correction capitale, « dont elle n'a pas tenu compte ni ne pouvait tenir compte sans nuire à sa polémique », à savoir que, plus les sociétés vieillissent, plus elles se dépouillent des qualités qui leur appartenaient à titre d'organismes vivants, pour se rapprocher du genre de structure et se prêter au mode de perfectionnement que les mécanismes comportent. « Il suit de là que des théories très absurdes pour l'explication du passé, peuvent devenir sensées lorsqu'il s'agit des tendances de l'avenir (2). » L'humanité, jusqu'à présent, a bien été telle que la conçoit de Maistre ; l'humanité de l'avenir ne sera pas éloignée de celle que voit Condillac.

Cournot, toujours modéré et incapable de céder à un entraînement lyrique, ne voit dans l'avènement du Règne humain, rien de satanique, rien de pareil à une possession démoniaque ; car les instincts « sataniques » de l'homme, s'ils existent, font encore partie de la nature humaine au sens biologique du mot, et ils sont à mettre sur le même plan, quoiqu'ils soient à l'extrême opposé, que l'amour de la gloire, l'héroïsme, l'enthousiasme religieux. D'autre part, après tout, les lois du mécanisme naturel des sociétés « font aussi partie des décrets de Dieu » (3). L'homme de l'avenir ne sera ni ange ni bête : sorti du plan de la vie, on ne peut lui appliquer ce qui n'a un sens que pour un être vivant. En s'écartant des voies de l'instinct, qui sont les voies divines, en touchant à l'arbre de la science, l'homme s'expose à de

(1) *Considérations* V. V., p. 215.

(2) *Considérations* V. V., p. 216.

(3) *Traité*, § 593.

redoutables dangers, il s'expose même à un « abaissement » relatif (1), mais il ne se met pas en dehors de toute loi. Nous verrons que Cournot est loin d'être optimiste sur l'avenir humain, mais il n'est pas du tout non plus un conservateur timoré, qui, après la désagrégation « du corps social », n'attend plus que le chaos. Ici encore, il pourrait avouer les expressions même de M. Lalande : « Dans cette métamorphose graduelle de l'ordre organique apparaît un ordre nouveau (2). »

L'homme, affranchi de l'instinct, ne perdra pas la moralité, ou du moins tout ce qui constitue la moralité. Ce qu'il abandonne, ce sont toutes les morales « instinctives », particulières, qui se sont « adaptées à la diversité des races, des sectes religieuses et des institutions politiques », auxquelles les hommes s'attachent passionnément et avec fierté, et qui sont capables d'obtenir les grands dévouements et les sacrifices héroïques (3). L'humanité de l'avenir ne connaîtra plus — parce qu'elle ne sera plus vraiment vivante — ces morales locales, indigènes, nationales « dans lesquelles on sent, pour ainsi dire, palpiter la fibre vivante du cœur de l'homme ». Elle perdra les vertus des simples « le respect religieux de l'hospitalité, la solidarité de la famille, la majestueuse autorité de la vieillesse (4) ». Mais d'autre part, la morale universelle créée par l'idée et la raison, et dégagée de l'instinct, qui « suffit encore au train commun de la vie, et à la conduite ordinaire des sociétés », se généralisera et s'épurera (5).

L'homme perdra de plus en plus ses instincts animaux et grossiers, et s'éloignera de la bête et de la brute primitive, pour entrer dans la voie de la « civilisation ». En perdant la morale divine, l'homme de l'avenir retrouvera donc

(1) *Traité*, § 332.

(2) *La dissolution*, p. 394.

(3) *Traité*, § 423.

(4) *Traité*, § 426.

(5) *Traité*, § 423.

une moralité humaine. Cournot a trop le goût de la science, pour considérer le Règne de l'homme comme une mythique déchéance d'un Règne divin. Il l'oppose, il est vrai, au règne de la vie, mais sans oublier que l'animalité, dans le sens péjoratif du mot, fait aussi partie du domaine de la vie.

La moralité de l'avenir sera surtout destinée à permettre le fonctionnement du mécanisme social. Dans le règne humain — c'est une idée importante qui apparaît ici — les principes de perfectionnement et de grandeur qui existent chez l'homme « seront moins destinés surtout à relever les individus, qu'à procurer le perfectionnement de l'espèce (1) ». L'humanité est destinée à s'adapter de plus en plus à la forme de vie sociale et d'existence collective. De même que les abeilles, d'abord isolées, ont peu à peu transformé leurs alvéoles de cire de façon à en faire l'hexagone indispensable à la géométrie collective de la ruche, les hommes sont destinés à perdre tout ce qui ne s'adapterait pas exactement à l'ensemble de la mécanique sociale.

(1) *Traité*, § 427.

CHAPITRE II

La phase historique et l'humanité sans histoire

Deuxième thème général servant de base à la conception de l'humanité future : Cournot appelle « la phase historique », la phase où les institutions politiques et religieuses jouent le rôle principal, « le temps des guerres et des conquêtes, de la fondation et de la destruction des empires, de l'élévation et de la chute des dynasties, des castes, des gouvernements aristocratiques ou populaires », bref, le temps « des grandes scènes », qui a attiré surtout l'attention des historiens, portés au contraire à négliger à la fois les obscures origines ethnologiques, et le mouvement du « courant civilisateur ». La phase historique s'oppose à l'état final, vers lequel elle conduit progressivement l'humanité, « où les éléments de la civilisation proprement dite, ayant pris sur tous les autres éléments de la nature humaine, en ce qui touche l'organisation des sociétés, une influence prépondérante (grâce à l'intervention continuelle de l'expérience et de la raison générale), toutes les distinctions originales tendent à s'effacer, l'influence même des précédents historiques tend à s'affaiblir (1) ».

Cette opposition de la phase historique et de l'état final, dont on peut faire la théorie, est parallèle dans une certaine mesure à l'opposition du vital et du mécanique, et en dérive. Les institutions, considérées dans leur évolution historique, sont de véritables organismes, dont on peut suivre « la turgescence et l'affaissement », comme on suit le vieillissement

(1) *Traité*, § 541.

d'une personne vivante. Dans la phase historique, la force vitale, diffuse au stade ethnologique, anime les institutions différenciées, dont les contours, aussi bien dans le temps que dans l'espace, sont nettement définis, et qui ont entre elles des « différences comparables à celles qui séparent un type d'un autre (1) », en attendant de s'épuiser pour laisser place à un ordre de choses tout différent. Cournot est « naturaliste » en histoire.

Mais tandis que les espèces vivantes ont acquis une stabilité et une fixité presque parfaites, n'éprouvent plus aucune modification appréciable, et semblent avoir conquis l'invariabilité qui appartient aux éléments du monde intelligible (2), les « organismes » sociaux, les races, les peuples, les nations et leurs institutions vivantes, sont en pleine évolution vitale, et, par conséquent, en pleine période historique. Cette période historique n'est qu'une phase, une crise : de même que les espèces vivantes trouvent leur profil d'équilibre, « dans la marche progressive des sociétés humaines, à la phase éminemment historique doit en succéder une autre, où l'influence de la donnée théorique reprendra le dessus, conformément à la loi de symétrie générale (3) ».

L'humanité, telle que nous la connaissons par l'histoire, est encore analogue à un système matériel surpris dans une période de recherche d'équilibre. Le système solaire, par exemple, est passé par une période chaotique, puis par une période génétique, « pendant laquelle le système s'est graduellement rapproché des conditions finales de stabilité, de permanence ou de régularité auxquels il devait finalement aboutir (4) », enfin par une période finale, « d'une durée indéfinie (5) ».

L'humanité historique est dans la période « génétique »,

(1) *Traité*, § 526.

(2) *Traité*, § 526.

(3) *Traité*, § 537.

(4) *Traité*, § 194.

(5) *Traité*, § 194.

et elle s'achemine vers une période de stabilité finale. L'analogie n'est pas parfaite, et nous devons prévenir que c'est nous qui faisons le rapprochement explicitement. Mais il est visible que Cournot se réfère plus ou moins consciemment à cette notion d'une recherche d'équilibre — équilibre qui, une fois atteint, peut être étudié théoriquement, et qui, en principe, ne conserve pas plus de traces de son histoire passée que les plateaux équilibrés d'une balance ne gardent des traces de leurs oscillations. La thèse de Cournot se rapproche, ici encore, de celle de M. Lalande. L'« entropie » de l'humanité, pourrait-on dire, augmente ; les inégalités s'effacent, les personnalités, les différences, sont absorbées ; enfin les lois des sociétés ne seront plus que des lois statistiques, comme celles de la thermodynamique, et les hommes n'auront pas plus d'individualité que les molécules d'un gaz. Chose remarquable, nous le verrons, une des caractéristiques de la phase finale, c'est qu'elle pourra être connue, non par les récits des historiens, mais, justement, par les statistiques.

Dans toutes les vues particulières de Cournot sur l'avenir de l'humanité, nous verrons se mêler ces deux thèmes : d'une part, le mécanique se dégageant de l'organique, la civilisation générale, c'est-à-dire l'ensemble des choses susceptibles d'aller toujours en s'étendant, se perfectionnant et s'améliorant, se dégageant des institutions particulières de chaque nation qui, elle, vit et dépérit — et c'est le sujet même des *Considérations* — d'autre part : les sociétés humaines, l'humanité tout entière, évoluant vers une période de stabilité, dont on pourra faire la théorie et non l'histoire.

Ajoutons, pour respecter tout à fait la pensée de Cournot, qui semble tenir à faire remarquer l'unité de ses vues, « que la condition de la fixité, ou du progrès vers la fixité, c'est toujours, dans l'ordre politique comme ailleurs, une sorte d'engourdissement de l'énergie vitale, une disposition à passer de la sphère où s'accomplissent les phénomènes de la Nature vivante, sous l'empire des instincts et des pas-

sions, à celle où tout se gouverne d'après l'expérience, par les lois de la logique et du calcul (1) ». L'humanité, pour Cournot, c'est un être qui va à la fois vers l'équilibre et la sénilité, sans cesser d'accroître son expérience et la part qu'il donne à sa raison.

Un historien qui voudrait être prophète, faute d'un recul suffisant, d'une vue encyclopédique des choses, prolongerait dans l'avenir la ligne toujours brisée des péripéties de l'histoire passée, comme la météorologie prévoit pour les années futures les mêmes caprices des vents et des pluies qui ont toujours fait les saisons. Ou encore, autre forme de la même erreur, il ferait des prévisions portant exclusivement sur des faits, annoncerait par exemple le déclin de l'Europe, la montée de tel peuple après la décadence de tel autre, prévisions qui peuvent être justifiées, mais qui laissent l'idée d'une histoire gardant toujours à peu près le même rythme, et remplie toujours de faits du même genre. Nous sommes au contraire dans une période de transition, nous sommes dans la période de formation d'une fourmilière ou d'une ruche humaine.

Ce qui caractérise la période historique, c'est qu'elle est la période des grands faits, se déclenchant et se conditionnant les uns les autres, l'âge d'or de la Fortune, des grands Hasards, et des grands hommes, qui peuvent alors agir avec plus de retentissement et de force, justement parce que l'humanité est dans une phase d'instabilité, qu'elle a perdu son équilibre biologique, et n'a pas encore trouvé son équilibre physique ou mécanique. C'est la période où, dans la lutte des peuples, le courage, le patriotisme, la persévérance ou l'adresse des petits peuples peuvent triompher même des plus grands, où une seule bataille change l'orientation du monde, de même que dans une partie de jacquet arrivée à une phase indécise, un seul coup de dé ou une seule manœuvre heureuse fait décidément pencher la balance.

(1) *Trailé*, § 540.

La période future au contraire, dont nos temps modernes peuvent déjà donner une idée, sera, ou tendra à être une époque sans accidents, sans « faits », car les phases du fonctionnement régulier d'une machine ne sont pas des « faits ». Tout au moins, les événements n'auraient plus, à proprement parler, de causes, ils n'auraient que des raisons. L'histoire se réduirait à être une gazette officielle, servant à enregistrer les règlements, les relevés statistiques, l'avènement des chefs d'État et la nomination des fonctionnaires et cesserait par conséquent d'être une histoire (1). Le hasard le céderait à la nécessité mécanique ; les coups de la Fortune, ou l'action des grands hommes, du reste de plus en plus rares, ne prévaudraient pas contre la propre pesanteur des masses, « que l'on peut balancer et supputer la plume à la main, ou contre les résultats précis d'un mécanisme régulier (2) ». On a eu souvent l'occasion de refaire de nos jours cette dernière remarque, et beaucoup ont noté, à propos de la guerre de 1914, que le hasard d'une bataille, ou le génie d'un chef, étaient peu de chose à côté de la « pesanteur » économique des belligérants. La thèse de Cournot consiste à soutenir qu'il en sera ainsi de plus en plus.

Dans la période historique de l'humanité, c'est le récit des événements qui constitue le fond de l'histoire, et c'est l'originalité de Cournot, dans ses *Considérations*, d'avoir fait passer, au contraire, au second plan, cette biographie de l'humanité au profit des acquisitions éternelles de l'esprit humain. Dans la période future, un tel ordre serait tout naturel, parce qu'un biographe de l'humanité n'aurait plus qu'une matière insignifiante. La jeunesse orageuse de la race humaine serait finie. L'humanité, cette aventurière, entrerait dans « l'administration ». Le poète mort jeune à qui l'homme survit n'aurait plus à confier à l'historien que ses piétres soucis de bureau ou ses dernières trouvailles, dans le

(1) *Traité*, § 542.

(2) *Traité*, § 542 ; cf. *M. V. R.*, pp. 168-169.

perfectionnement un peu maniaque de sa vie matérielle.

Dans la période future, une fois l'humanité organisée sur un plan systématique et régulier, et d'après des conceptions théoriques, « l'influence des précédents historiques doit aller en s'affaiblissant ». Les influences traditionnelles, les particularités d'origine, en un mot les faits dont l'histoire seule donne la clé, s'effacent, tandis qu'une part de plus en plus grande revient aux conditions prises dans la nature permanente des choses, « qui sont pour la raison un objet d'études indépendantes de tout précédent historique ». La situation intermédiaire dans laquelle nous nous trouvons permet deux écoles en matière politique, et surtout, remarque Cournot, en matière d'institutions juridiques et dans tout ce qui a trait au droit : l'école historique ou traditionnelle, et l'école rationnelle ou théorique qui veut lutter contre les obstacles « que les précédents historiques mettent à la réalisation des systèmes et des théories » (1). L'humanité future donnera toute satisfaction aux gens qui, comme certains dès aujourd'hui, estiment néfaste, et en tout cas inutile, l'enseignement de l'histoire. Les accidents du passé seront absorbés par l'éternel Présent dans lequel vivra l'humanité : humanité de techniciens et non d'humanistes, sans culture historique, sans mémoire.

Certaines idées de Tarde, admirateur de Cournot, auquel il a rendu hommage dans la préface des *Lois de l'imitation*, peuvent nous servir ici à souligner certains traits et à colorer le tableau. Tarde, comme Cournot, oppose à l'histoire des historiens, « qui ne présentent à nos yeux que l'aspect accidenté des faits sociaux (1) », une histoire plus profonde, fondée sur la statistique, et qui étudierait les faits sociaux « en tant qu'ils se ressemblent et se répètent ». De même que les sciences physiques étudient des uniformités, des séries, des « foules innombrables de choses semblables et semblablement liées (2) :

(1) *Essai*, § 301.

(1) *Les lois de l'imitation*, p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 8.

molécules, ondulations, cellules, de même la science sociale doit « porter exclusivement, comme toute autre, sur des faits similaires multiples, soigneusement cachés par les historiens (1) ». Or, si « répétition » signifie « science », la marche de la civilisation tend justement à produire l'assimilation, la répétition et le nivellement : « Le progrès de la civilisation se reconnaît au nivellement graduel qu'elle établit sur un territoire toujours plus vaste, si bien qu'un jour peut-être, un même type social, stable et définitif, couvrira l'entière surface du globe (2). » La civilisation « rend possible la naissance et le développement de la statistique (3) et de ce qu'on a si bien nommé la physique sociale (4) ». Cournot, lui aussi, adopte cette expression de Comte. Lui aussi insiste sur l'importance de la statistique, considérée encore plus comme le symptôme d'un état de fait, que comme une méthode pour la science.

Bien entendu, il faut laisser à la brillante imagination de Tarde les « anticipations » sur le règne futur des statisticiens ; sur l'époque où les bureaux de statistiques, « comme l'œil et l'oreille, synthétiseront des collections d'unités similaires dispersées et nous présenteront des résultats clairs, nets, liquides, de cette élaboration (5) », où les rédactions des journaux ne seront plus qu'« un confluent des divers bureaux de statistique, à peu près comme la rétine est un faisceau de nerfs spéciaux apportant chacun son impression caractéristique (6) ».

Sur cette science des statistiques s'appuiera notamment la technique du droit, ainsi émancipé de la coutume vivante, active, spontanée, « qui a pour nous le charme des productions organiques », mais qui, étant vivant, vieillit et meurt (7).

(1) *Les lois de l'imitation*, p. 14.

(2) *Ibid.*, p. 58.

(3) Presque tout le chapitre IV des *Lois de l'imitation*, est consacré à la statistique.

(4) *Ibid.*, p. 17.

(5) *Les lois de l'imitation*, 151.

(6) *Ibid.*, p. 153.

(7) Cournot, *Traité*, § 439.

Le droit nouveau, branche de la « physique sociale », aura sur le premier une supériorité scientifique ; il se fondera sur « un système d'enquêtes expérimentales aussi rigoureuses que ces matières le permettent (1) ». Au lieu d'invoquer les précédents historiques, il invoquera les statistiques. « Un jour viendra, espérons-le — cette fois, c'est Tarde qui parle — où un député, un législateur appelé à réformer la magistrature ou le Code pénal, et ignorant (par hypothèse) la statistique criminelle, sera chose aussi introuvable, aussi inconcevable que pourrait l'être, de nos jours, un cocher d'omnibus aveugle, ou un chef d'orchestre sourd (2). »

Il ne faudrait pas prendre dans un sens littéral ces indications. L'influence des faits, des purs faits historiques ne peut jamais complètement s'effacer. Il est probable que, dans l'activité mécanique et réglée d'une fourmilière ou d'une ruche, il reste des traces de l'histoire, de la période de formation de cette vie collective. Ce qui est probablement vrai pour les abeilles et les fourmis, le sera sûrement des hommes. Il ne faut donc pas trop accuser Cournot de se contredire, quand il semble annoncer la persistance indéfinie — et, par conséquent, pour la période non historique elle-même — d'États ou de villes, qui, à vrai dire, ne représenteront plus rien de vivant, mais qui n'en seront pas moins des purs faits. Car « le maintien du *statu quo* devient l'intérêt dominant, capable de neutraliser les forces qui pousseraient à la composition ou à la décomposition des unités politiques (3) ».

La thèse de Cournot sur le caractère éphémère de la phase historique indique plutôt une direction générale, une tendance. Cournot est trop modéré d'esprit pour s'imaginer qu'un temps viendra où, dans l'humanité, il ne se passera plus rien. « Sans doute l'état final ne sera jamais rigoureusement atteint (4). » Il faut remarquer, à ce même propos,

(1) COURNOT, *Traité*, § 439.

(2) TARDE, *Les lois de l'imitation*, p. 151.

(3) *Traité*, § 539.

(4) *Ibid.* § 543.

à quel point les prédictions de Cournot sont à longue échéance. C'est précisément une originalité de la tentative de Cournot, fondée sur un schéma philosophique, de voir les choses de plus loin et de plus haut qu'on ne l'avait encore fait. Ce recul philosophique lui a donné d'un sens aigu, exceptionnel, de ce qu'il y avait d'éphémère et de transitoire, non seulement dans notre époque, mais dans la vaste période où se succèdent les péripéties historiques. Il a pu échapper ainsi à la pression des raisonnements analogiques qui projetteraient indéfiniment dans l'avenir un déroulement de faits d'un ordre auquel seul nous sommes habitués.

CHAPITRE III

L'avenir politique de l'humanité

Le mieux, maintenant, c'est de dégager les images-types que l'on sent au fond de la pensée de Cournot, quand il essaie de se représenter l'avenir social de l'homme d'une façon concrète.

D'abord, l'opposition de la ville et de la Cité, de la Cité, ou de la corporation municipale ou politique, et de la ville dans son existence matérielle, dans son être physique, avec ses constructions, ses rues, ses places, ses marchés. L'opposition de la Carthage punique, par exemple, et de Carthage, ville de province de l'Empire romain ; de la Florence et de la Venise de la Renaissance, et de Florence et de Venise, villes de l'Italie contemporaine, avec leurs gares et leurs touristes ; de Versailles, ville du grand roi, et de Versailles, ville de banlieue. Dans le futur ordre de choses, tout, dans les œuvres et les institutions humaines, ressemblera aux villes, non aux Cités. Le monde futur sera pareil à une ville bien administrée, mais sans armoiries ; ou encore à une banlieue, avec toutes les commodités d'une capitale, mais sans la vie, sans la personnalité d'une capitale.

Puis, la différence, dans une pièce de monnaie, entre l'effigie du prince ou l'emblème de la liberté publique, son « style » politique, et le poids, le titre, les conditions légales de sa fabrication et de son cours, déterminés pour la plus

grande facilité du commerce et qui, le plus souvent, ne changent pas en même temps que l'effigie et changeront de moins en moins à mesure que l'homme se rapprochera de la phase finale, commandée par la pure technique et dédaigneuse des titres historiques.

Songez maintenant à la Chine telle qu'elle était au moment où Cournot écrivait : immense Empire presque sans histoire, dont les institutions ne valent que pour la pratique de la vie, pour l'utile, et non pour la satisfaction de passions héroïques ; nous pourrions entrevoir ce vers quoi nous porte le mouvement de notre époque, qui nous éloigne des passions à la Spartiate et nous rapproche de la sagesse chinoise, sans grandeur, toute de bon sens pratique.

Enfin, un petit détail de psychologie sociale gros de signification : on ne considère plus aujourd'hui les agents de la force publique avec les préventions et les haines dont ils ont été l'objet autrefois ; on les regarde avec estime et bienveillance. Surtout les percepteurs « qui presque jamais n'ajoutent pas la dureté de leurs procédés à la rigueur de la loi », n'excitent plus d'antipathie. Grâce aux progrès de la raison publique, chacun se rend compte de la nécessité de l'impôt. Il n'y a qu'à prolonger cette ligne pour se faire une idée, d'après Cournot, de l'humanité future, une fois acquis tous les autres progrès possibles de la raison publique.

Il est facile de retrouver, sous ces images diverses, les thèmes que nous venons de systématiser.

Il n'est pas difficile non plus de se rendre compte que, comme tous les prophètes — moins que d'autres, peut-être, à cause de la largeur de ses vues encyclopédiques, et de l'exceptionnel recul avec lequel il voit les choses — mais enfin dans une mesure assez notable, Cournot projette dans l'avenir, en l'amplifiant, sa propre expérience historique, et les traits mêmes de l'époque où il vivait, c'est-à-dire du Second Empire.

I. — *Cournot et son temps*

Le livre fondamental de Cournot, le *Traité*, a été écrit sous le Second Empire, et Cournot avait la riche expérience de deux Révolutions, suivies d'une période de torpeur politique, de bonne administration, et de prospérité matérielle. Voici en gros comment on peut résumer l'expérience historique personnelle de Cournot. Avant le régime d'autorité de Napoléon III, beaucoup d'agitations et de secousses, mais qui ne changent pas grand'chose au train du monde. M. Seignobos a pu attribuer presque entièrement au hasard l'évolution politique de la France au XIX^e siècle. Jamais les hommes n'ont pu avoir si nettement l'impression que l'état social se transformait de lui-même, au-dessous des agitations politiques superficielles. Cournot, du moins avant la Commune, n'a guère vu de lame de fond, du moins en matière sociale. Le socialisme, notamment, est très loin d'être une force organisée et d'avoir une action profonde sur les masses. Même les insurrections de Juin donnent l'impression aux contemporains d'être une révolte amorphe, « une explosion de guerre servile, et non de guerre civile », disait Lamartine, une révolte des « classes inférieures » contre les classes dirigeantes, fort énergiques à se défendre.

Après le coup d'État du Prince-Président, c'est l'avènement d'une longue paix à l'intérieur, et de l'indifférence politique. La France s'accommode facilement de la dictature, les bourgeois dans les affaires se réjouissent de la prospérité économique. Alors que, sous Louis-Philippe, la prédominance des intérêts matériels paraît encore une nouveauté choquante, sous Napoléon, tout le monde s'est fait au style nouveau. Le peuple est fort indifférent à la suspension des droits politiques. Les grandes passions de 48 sont finies ; finis aussi les grands enthousiasmes vagues et stériles associés à la plus complète inexpérience pratique — inexpérience

qui avait dû choquer Cournot, d'esprit modéré, et surtout d'esprit déjà vraiment scientifique en matière historique et sociale. L'immense majorité des Français se rallie au gouvernement de Napoléon, très anti-libéral, mais qui permet de travailler tranquillement et de s'enrichir.

Le Second Empire avait paralysé les organes de la vie politique : le corps électoral et les journaux. Les ministres sont en général assez insignifiants, les sessions du Corps législatif sont vides. La politique intérieure, pendant cinq ans, au début du règne, se réduit à des mesures économiques. Les lois sont des lois d'affaires ; la sollicitude du gouvernement, et aussi de l'opinion, ne va qu'aux entreprises : chemins de fer, banques, lignes de navigation (1). « La bourgeoisie ne pense qu'à gagner de l'argent », note Cousin. Chose importante à signaler, l'Empereur, qui, au Conseil des ministres, ne veut délibérer que des affaires d'administration et de finances, n'a cependant qu'une faible action sur l'administration et les bureaux. L'administration de la France est brillante et solide, mais beaucoup plus grâce à l'ordre et à l'autorité propices qui règnent dans le domaine politique d'une façon générale, que par l'impulsion directe du gouvernement. Symptôme également très caractéristique, les Saint-Simoniens survivants, Enfantin, les frères Péreire, Michel Chevalier, prennent une part active au mouvement du progrès matériel. Leur dédain de la politique pure et des agitations démocratiques et révolutionnaires s'accommodent bien du régime impérial, ils y reconnaissent leur idéal de « l'administration des choses » et de progrès matériel organisé.

Cette indépendance relative et cette perfection de l'administration, Cournot était bien placé pour la constater : il était inspecteur général de l'Instruction publique. Nous ignorons jusqu'à quel point une telle situation peut amener à croire que la direction politique est destinée à devenir peu de chose à côté de l'administration technique ; elle permettait en tous

(1) Cf. LAVISSE, *Hist. de France*, t. VI, p. 257.

cas à Cournot de voir de près le fonctionnement d'un régime.

Dernier point à noter, enfin, si la bourgeoisie dans les affaires se rallie au régime, il n'en est pas de même du monde intellectuel. Sans parler de l'Académie qui, frondeuse, mettait au concours ce sujet : « L'éloquence parlementaire en Angleterre », beaucoup d'amis de Cournot, professeurs et philosophes amoureux de la liberté, s'intéressant à la politique et gardant leur foi dans les « droits de l'homme », devaient gémir de l'oppression napoléonienne (1). Cournot lui-même avait voté pour Cavaignac : c'est qu'il se méfiait à bon droit de toutes les sottises que le nom seul de Napoléon devait lui faire commettre en politique extérieure ; mais cela ne l'empêchait pas de constater le succès du Second Empire en matière administrative. Nous verrons que Cournot, sans être précisément enthousiaste du triomphe de l'idée économique et du principe utilitaire, était pour son compte persuadé que « les droits de l'homme » ne passionneraient plus autant que des conquêtes démocratiques « d'une nature à la fois plus solide et plus grossière (2) ».

Mais il ne faudrait pas garder de ce tableau l'impression fausse que les prophéties de Cournot s'inspirent étroitement des traits éphémères de l'époque où il vécut. Ce serait rabaisser ses conceptions, et les comprendre fort mal, que d'aller croire qu'il a annoncé dans « la phase future » des sociétés, une sorte d' « Haussmanisation » générale de l'humanité. Le régime français du Second Empire n'était pas un phénomène local ; il s'accordait bien avec le mouvement général du monde, ou du moins des peuples civilisés, à peu près à la même époque. Ce mouvement général, qui va de 1850 à 1914, est caractérisé partout par de grands progrès dans la productivité industrielle et la rationalisation administrative, dans le cadre des nations. Ce mouvement se continue depuis 1918, mais avec des complications que Cournot n'a pu prévoir

(1) Cf. *Traité*, § 438.

(2) *Ibid.* § 619.

qu'en partie : mouvement communiste, internationalisme, problème des races non blanches.

Cournot a eu la fortune de vivre à une époque capitale, au début d'une crise essentielle dans la vie des sociétés humaines, et il a eu le mérite de discerner l'importance du mouvement de progrès matériel, et surtout de la formidable révolution, non politique, mais sociale, qui commençait avec l'avènement du rationalisme dans tous les domaines. Il n'y avait guère de mérite à voir — ils sautaient aux yeux — les progrès techniques et industriels, et à annoncer le brillant avenir de la science. Mais Cournot s'est rendu compte, après les Positivistes, il est vrai, mais d'une façon bien plus vraiment positive que ceux-ci, qu'il y avait là un problème plus profond, plus essentiel : Comment l'humanité, gouvernée jusqu'alors par l'instinct, allait-elle s'organiser et se gouverner désormais, sur les principes de la Raison ? quelle forme, exactement, revêtirait le règne du rationalisme scientifique, non seulement dans la technique, mais dans l'équilibre même du corps social ?

Ce problème est encore le plus important de ceux qui se posent de nos jours, car l'interrègne n'est évidemment pas fini entre l'instinct et la raison. Même la découverte de l'imprimerie n'a pas encore développé toutes ses conséquences : il n'y a pas un siècle, en 1848, la plupart des ouvriers parisiens ne savaient pas lire. L'humanité n'est plus « divine », et elle n'est pas encore « scientifique », elle n'a pas encore pris en mains son propre destin, si elle peut y réussir jamais. De même qu'une nouvelle forme de cristallisation correspond à une nouvelle forme de molécules, quelle forme prendra l'humanité quand, dans l'individu, la raison aura prédominé sur les forces instinctives ? Ce n'est évidemment pas seulement l'expérience du Second Empire qui pouvait suffire à Cournot pour résoudre de telles questions. Son expérience historique a eu surtout pour effet de lui laisser croire, fausement, qu'il y avait corrélation nécessaire entre les progrès de la raison sur l'instinct et la perfection de l'organisation

sociale, et de lui faire identifier rationalisme et maximum de sagesse pratique dans l'agencement de l'humanité, rationalisme et rationalisation.

II. — *Politique et administration*

Le pouvoir politique n'est pas destiné à disparaître complètement devant l'administration, — Cournot donne comme titre à un chapitre du *Traité* : « Des raisons de persistance et de durée du pouvoir politique » — mais l'avenir verra une tendance de plus en plus nette à son élimination, tandis que l'administration se développera d'une façon indéfinie et autonome, parce qu'elle est de la nature des techniques.

Le pouvoir politique, en effet, tient à l'élément organique des sociétés, et à la nature même de l'homme considéré comme être vivant. Étant vivant, il est donc soumis à la dégénérescence. La passion politique tient « aux instincts grossiers d'agression et de pillage, comme aux instincts poétiques de gloire, de liberté et de grandeur (1) ». Les institutions politiques — rappelons-nous le « soldat heureux » qui fut roi — dérivent principalement de ce droit de guerre qui touche « la fibre de l'homme dans ce qu'elle a de plus vivant et dans ce que négligent trop, pour l'ordinaire, en construisant leurs systèmes, les professeurs et les philosophes (2) ». Cournot, lui, avait à ce sujet une précieuse expérience, puisqu'il avait été attaché comme secrétaire, au vieux maréchal de Gouvion-Saint-Cyr.

Mais il est dans la nature des instincts d'être combattus plus tard ou modérés par la raison. Tandis que le sentiment patriotique demande que l'ordre économique de la société soit conçu en vue de donner la plus grande force possible aux institutions politiques par lesquelles une nation se personnifie

(1) *Traité*, § 457.

(2) *Ibid.*, § 441.

en manifestant sa grandeur et sa puissance (1), tandis que les sociétés antiques, où la politique domine, valent surtout esthétiquement par un air de grandeur et d'héroïsme ; du point de vue de la raison, l'État, « au lieu d'être une personnalité vivante, n'est plus qu'une abstraction ». La fortune publique n'est plus qu'une espèce de somme algébrique des fortunes particulières. « On marchande un gouvernement, en comptant ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte. Les citoyens ne vivent plus pour l'État, l'État n'existe que pour mettre la police dans la société. La poésie est morte et la science la remplace (2). » Comme la science est indéfiniment progressive, cette dernière conception de l'État et de la société est destinée à l'emporter sur la première. Si le mouvement allait jusqu'au bout, dans l'humanité future, il n'y aurait plus de politique à proprement parler, et les formules de la science économique et administrative « tiendraient lieu de patriotisme et de raison d'état (3) ».

Cournot ne va pas jusqu'à prédire la réalisation complète de cette évolution. Rien de moins utopique, en effet, dans leur forme comme dans leur contenu, que ses vues d'avenir. Il discerne parfaitement le possible de l'impossible, ce qui sera et ce qui tend simplement à être. Il ne faut pas attendre de lui des prévisions simplistes et sans corrections ; il sait trop qu'en matière sociale surtout « il faut peu écouter ces docteurs qui mettent toujours en avant la logique et la théorie ». Il est impossible que les peuples se dépouillent jamais entièrement de leurs passions et oublient tout à fait les traditions de leur histoire. « De là vient que, malgré le rêve des utopistes » — l'emploi du mot montre bien qu'il faut se garder, pour comprendre Cournot, de pousser à l'extrême ses idées — « on ne réussit pas à bannir la politique de ce monde, et que les prestiges d'un souvenir, les décisions d'une volonté énergique, viennent parfois ramener dans

(1) *Trailé*, § 456.

(2) *Ibid.*, § 457.

(3) *Ibid.*

l'histoire des incidents et des péripéties dont on croyait que le progrès des idées avait rendu le retour impossible (1) ».

Il est probable que les utopistes auxquels Cournot fait allusion sont les Saint-Simoniens (2). Un autre passage du *Traité* permet de le supposer encore plus nettement. « L'idée économique, les principes utilitaires, s'infiltrèrent partout dans l'éducation comme dans la politique. Les utopies nouvelles, comme les mœurs politiques, en sont imprégnées (3). » Cournot a quelque droit d'appeler utopistes les Saint-Simoniens, et de prétendre ne pas mériter l'épithète, mais il est évident qu'il y a de nombreuses ressemblances entre ses vues et certaines idées saint-simoniennes. D'abord l'opposition de l'administration et de la politique. Nous ne citerons pas la parabole très connue de Saint-Simon, où il oppose l'hypothèse de la disparition des savants, des industriels et des banquiers, à celle de la disparition du souverain et des grands corps politiques. Citons seulement d'après Proudhon (4) qui salue en Saint-Simon, un annonciateur de « l'atelier sans gouvernement », ces phrases tirées du *Catéchisme des industriels* : « L'espèce humaine a été appelée à vivre d'abord sous le régime gouvernemental. Elle a été destinée à passer du régime gouvernemental ou militaire sous le régime administratif ou industriel, après avoir fait suffisamment de progrès dans les sciences positives et dans l'industrie... L'époque actuelle est une époque de transition. » Rappelons aussi le dédain de ses disciples pour les drapeaux et les formules : souveraineté du peuple, liberté, égalité, auxquelles croient les « légistes et les métaphysiciens » (les

(1) *Traité*, § 457.

(2) Il faut cependant noter que la question de la simplification ou même de la suppression du gouvernement, posée surtout par Proudhon a été très à la mode en 1850 et 1851. Considérant, Rittinghausen, Ledru-Rollin, Emile de Girardin niaient plus ou moins la nécessité d'une *autorité déléguée*. (Cf., *l'Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle* (Œuvres complètes de Proudhon), IV^e étude.

(3) *Traité*, § 619.

(4) *Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle*. Edit. Bouglé et Moyssset, p. 196.

« professeurs et les philosophes » de Cournot) ; leurs prophéties sur l'avènement de l'industrialisme rationnel, où l'organisation intelligente éliminera les hasards, et avant tout le hasard de la naissance ; sur l'élimination de ce qui est purement politique et décoratif et ne contribue pas à la production et aux mouvements utilitaires ; enfin sur le rôle du gouvernement qui devra se borner à surveiller le grand atelier national, et à maintenir la sécurité et la liberté. La politique, pour Saint-Simon, doit devenir une science positive. « Dans le nouveau système, les dispositions principales doivent avoir pour objet d'établir clairement, de combiner le plus sagement possible, les travaux à faire par la société pour améliorer physiquement et moralement l'existence de tous ses membres (1). »

L'analogie avec Cournot est frappante. Cournot n'insiste pas autant que Saint-Simon sur l'industrie et l'industrialisme, il parle plus volontiers de l'administration en général que de la production, mais l'idée est la même. Ce qui est plus curieux encore, c'est de noter que les prévisions de Saint-Simon et de ses disciples, comme celles de Cournot, se fondent sur une vue d'ensemble de l'évolution de l'humanité, sur une philosophie de l'histoire. Un peu comme Cournot (2), dans un sens du reste bien plus vague, bien moins intéressant, Saint-Simon parle de la jeunesse et de l'âge mûr de l'humanité, et voit dans l'industrialisme le terme final, la vieillesse des sociétés.

Nous ne faisons cette comparaison avec Saint-Simon que pour éclairer la thèse de Cournot, et nous ne prétendons pas qu'il l'ait vraiment empruntée à Saint-Simon. La ressemblance entre les philosophies de l'histoire des deux auteurs est assez superficielle, et nous avons amplement montré les racines profondes que les idées de Cournot sur l'avenir de l'humanité ont dans toute sa pensée philosophique. Il y

(1) SAINT-SIMON, *Œuvres choisies*, t. II, pp. 437-438.

(2) Cf., *Traité*, § 336.

a plutôt parallélisme entre les deux conceptions, et encore très partiel. Comme nous le verrons, Cournot n'est pas du tout collectiviste, comme le sont en somme les Saint-Simoniens. Il insiste sur le non-sens d'une humanité s'astreignant à une discipline conventuelle en matière économique. Cournot ne tombe pas non plus dans cette erreur — que l'on peut dire mère de toutes les utopies — de croire que la nature humaine pourra changer et devenir « en tout et partout raisonnable », et c'est bien là un postulat des Saint-Simoniens, qui sont obligés de supposer une nature purement raisonnable, sinon chez tous les hommes, du moins chez ceux — « les hommes généraux » — qui seront chargés de distribuer les capitaux, de choisir les entrepreneurs, et de les rétribuer. Plus exactement, les Saint-Simoniens attendent l'avènement du régime industriel et administratif futur, d'une raison mue par la « philanthropie » et dépouillée, par une véritable religion, de toute préoccupation égoïste (1). Ils demandent aux futurs chefs de ne considérer que l'intérêt général ; ils attendent des inférieurs, un dévouement religieux, une obéissance joyeusement consentie à ces chefs philanthropes (2). C'est moins facile à réaliser qu'à mettre dans un programme Bernard Shaw est plus ingénieux, quand il se tire de la même difficulté en invoquant l'obéissance spontanée des voyageurs aux employés qui, dans une gare, leur indiquent le bon train (3) ! Au contraire, Cournot croit que la raison ne triomphera que par la lassitude des « passions », par la décadence de toutes les « religions », par l'usure de tout ce qui, dans l'homme, n'est pas le sens de l'intérêt matériel.

Cournot — occupons-nous seulement de l'avenir du pouvoir politique — n'envisagerait pas aussi allègrement que Saint-Simon dans sa parabole, la perte « de Monsieur, frère du Roi, Monseigneur le Duc d'Angoulême » ou du souverain et de sa famille du moment. « Le plus éminent de tous les

(1) *Œuvres*, VI, p. 120.

(2) *Doctrine de Saint-Simon*, p. 437.

(3) *Guide de la femme intelligente*, p. 437.

services publics (1) » le pouvoir souverain, doit être nécessairement placé au-dessus de toutes les institutions sociales, et cependant son organisation, par une « singulière exception, ne comporte pas le progrès rationnel, le perfectionnement indéfini qui peut s'accomplir, et qui, de fait s'accomplit dans toutes les branches des services (2) ». Dans un développement fort curieux (3), Cournot montre que tous les genres de souveraineté, qu'elle appartienne à un monarque ou à la nation électrice échappent à l'analyse de la raison, et ne sont du ressort « que de l'esprit de foi, qui édifie, ou de l'esprit de sagesse qui conserve ». En effet, la souveraineté, dans une nation, représente un peu ce que les moralistes, dans leur langage spécial appellent « une fin », et, comme elle, elle échappe à la catégorie de la science, de la technique, et de l'administration.

L'administration suffit dans les choses qui n'intéressent directement que les individus, parce que la possibilité d'une expérience décisive, du moins sur les effets moyens et généraux des règles administratives, leur donne « un caractère scientifique et positif, grâce auquel elles admettent le perfectionnement indéfini que toute œuvre scientifique comporte ; en sorte qu'il doit venir un jour où, dans les choses de cette nature, tout se décidera scientifiquement, par les lumières des hommes compétents, sans appel aux passions, et sans éloquence déclamatoire (4) ». Mais l'administration ne suffit plus, ne suffira jamais ; il faut un gouvernement, un pouvoir politique, quand il s'agit de mesures qui remuent d'un seul coup toute une population, et qu'il « faut donner à l'instant même force à la loi (5) ».

Toutes ces considérations sur les raisons de durée du

(1) *Traité*, § 465.

(2) *Ibid.*, § 465.

(3) *Ibid.*, § 466.

(4) *Ibid.*, § 468.

(5) *Ibid.*, § 468, « Dans un moment de cherté des subsistances, toutes les questions relatives au commerce des grains deviendront des questions politiques, et des mesures que la science ne conseille pas pourront être politiquement nécessaires. »

pouvoir politique, sont évidemment inspirées par le bon sens, et aussi par l'horreur qu'aurait Cournot de se laisser confondre avec les « utopistes » Saint-Simoniens ; mais malgré toutes ces restrictions, la thèse de Cournot est bien que la politique pure est destinée à le céder à l'administration. Le propre de la civilisation dans son mouvement progressif est de diminuer peu à peu la part qui revient à l'influence des passions et des souvenirs, qui produit surtout ce que l'on nomme les nécessités de la politique, et qui vient si souvent à la traverse des intérêts vraiment sociaux (1).

Cournot en effet ne se contente pas d'affirmer pour l'avenir, la probabilité d'un affaiblissement relatif de la politique, il la considère comme souvent antagoniste de l'administration. C'est une thèse que nous discuterons. « Plus la population s'accroît, plus l'industrie se développe, plus le commerce s'étend, plus les entreprises de tout genre se multiplient, et plus il devient difficile que l'entraînement des passions prévale longtemps sur le bon sens des masses et sur les besoins réels des peuples. La société peut bien encore être agitée, et même souvent agitée par les orages politiques : il n'y en a pas moins, entre tous les éléments sociaux, une telle solidarité que le système troublé tend de lui-même à se rasseoir et à reprendre son équilibre (2). »

Il est évident que nous avons ici la vraie pensée de Cournot, tandis que tout ce que nous avons cité auparavant sur la persistance du pouvoir politique, n'est qu'une mise au point. Comme il le dit encore, à la fin du *Traité* (3), la politique n'est au fond, dans son allure générale et selon le sentiment confus des masses, « qu'un épisode, une affaire de mode, d'engouement, d'expédient, quoique tour à tour chaque parti politique y ait vu naturellement la chose principale ». Il est même possible de comprendre comment les hommes finiront par se lasser de la politique et par s'en désintéresser. Dans le

(1) *Traité*, § 458.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, § 616.

cas où l'institution politique ne pénètre pas « jusqu'au cœur et à la moelle de la société », « quand elle est dépouillée de son prestige (1) », alors les changements sont fréquents sur la scène politique, mais ils n'altèrent pas profondément la constitution du corps social, et le retour fréquent de révolutions inefficaces affaiblit la foi politique. Mais le même affaiblissement se produit aussi dans les temps de calme « durant lesquels on voit qu'après tout, la société marche à peu près de même ». Les peuples, en voyant les progrès de la civilisation s'accomplir chez des peuples divers, dans des conditions politiques très diverses, seront conduits à soupçonner que « telle ou telle forme politique pourrait bien n'avoir pas la vertu exclusive que la vieille foi y attachait. Et quand l'esprit humain est entré dans cette voie de scepticisme, il est rare qu'il n'y avance pas rapidement (2) ».

Ces prédictions ont beau être prudentes, elles sont cependant nettes, et, comme il arrive chaque fois qu'un prophète ne reste pas dans un vague propice, l'événement déjà permet de les discuter. Dans un ^{xx}^e siècle à peine commencé, nous sommes en mesure, du moins à première vue, d'opposer aux prévisions de Cournot des expériences historiques. Il semble bien que l'institution politique pénètre de plus en plus « jusqu'au cœur et à la moelle de la société » et qu'elle est le moteur direct et indispensable de l'administration, aussi bien dans le cas du fascisme que dans celui du bolchevisme, deux phénomènes si proches l'un de l'autre au point de vue particulier où nous nous plaçons. Dans les développements du *Traité* que nous venons de citer, on sent à chaque ligne l'expérience d'un homme qui a vu succéder aux révolutions multipliées une période de calme plat et de prospérité matérielle. L'expérience de notre époque est assez différente, du moins jusqu'à présent, car il n'est pas sûr que la marche des événements ne finira pas par donner raison à Cournot. En Russie comme en

(1) *Traité*, § 458.

(2) *Ibid.*, § 459.

Italie, l'énergie purement politique apparaît comme le ressort qui fait marcher tous les rouages de la société. Les fascistes ou les communistes militants d'un parti — d'un Ordre — aux passions spartiates, et qui, supérieurs aux simples employés administratifs, veillent à la discipline sociale, dans le wagon d'un train comme dans les bureaux d'un ministère, ces personnages nouveaux sont la parfaite illustration d'un phénomène assez inattendu qui semble donner tort à Cournot. Il semble annoncer que les hommes se passeront, moins facilement que Cournot ne le croit, d'un pouvoir politique qui soit en même temps un « pouvoir spirituel » au sens large de l'expression. Il semble seulement. Car peut-être, par un détour nouveau, ces formes politiques inédites s'acheminent-elles, elles aussi, vers la primauté de l'administration des choses. Si les partis fasciste ou bolcheviste, sont, d'une part, les manifestations d'une passion politique exaspérée, d'autre part, ils signifient aussi la négation de toute politique, d'abord pour cette raison péremptoire qu'ils veulent être Parti unique et n'admettent pas d'opposition. C'est avec quelque raison qu'ils peuvent prétendre être au-dessus de la politique. Les bolcheviks, la tête pleine de théories économiques, se penchent anxieusement sur les statistiques de l'industrie et du commerce ; les fascistes affichent aux premières lignes de leur programme, leur volonté de « syndicaliser » l'État.

Il y a des ressemblances nombreuses, à côté de différences du reste capitales, entre le régime fasciste, qui prétend surtout administrer, et le gouvernement de Napoléon III. Quant au régime soviétique, on sait qu'il renferme bien des éléments empruntés à l'« américanisme », c'est-à-dire à la doctrine par excellence qui met au-dessus de tout l'organisation technique de la vie matérielle : « L'admiration des États-Unis est frappante à Moscou. L'éducation, l'organisation scientifique du travail, sont inspirées de méthodes américaines. Les livres de Ford ont été traduits avec succès (1). » Un autre obser-

(1) FABRE LUCE, *Russie*, 1927.

vateur signale « l'immense indifférence politique qui, sans cesse, s'accroît en U. R. S. S. ». En dehors, naturellement, des « Croisés » du parti communiste (1).

Ainsi, à voir les choses moins superficiellement, il apparaît que les bouleversements politiques se trouvent, à la fin, n'avoir servi qu'à accélérer l'époque d'organisation « scientifique » annoncée par Cournot, seul résultat net de tant de mouvements violents et passionnés, qui finissent pourtant, eux aussi, par diminuer « la foi politique ».

III. — *L'Avenir de la démocratie*

Que deviendra le pouvoir politique, ainsi réduit à un rang secondaire, en face de l'administration ? Comme les organes qui, chez les êtres vivants, subissent une évolution régressive, la politique se simplifiera. « Par les développements de la civilisation, par l'extrême division du travail, par l'accroissement de la population et la formation de grands Etats, surtout par le nivellement progressif des conditions, les peuples acquièrent des institutions militaires, financières, administratives souvent plus compliquées, et en tout cas plus régulières et plus savantes ; mais pour ce qui concerne la politique proprement dite, ils reviennent plutôt, par d'autres voies, à la simplicité des temps primitifs. Le système d'administration de Dioclétien était plus savamment combiné que celui d'Auguste, mais en revanche le droit politique de la Rome sacerdotale et patricienne était autrement compliqué que celui de la Rome maîtresse du monde » (2). « Quand la politique n'a d'autre base que l'utilité générale, on arrive vite à des formules d'une extrême simplicité (3). »

(1) « On a trop attendu, trop souhaité, trop lu toujours les mêmes phrases. Elles n'amuse plus aujourd'hui. Les parlottes ne font plus recette, les élections sont désertées. Que les théoriciens fassent ce qu'ils veulent, pourvu, grands dieux, qu'on ne lise pas leurs discours. » Luc DURTAIN, *Moscou et sa foi*, p. 271.

(2) *Traité*, § 461.

(3) *Ibid.*

Il n'est pas nécessaire d'interpréter beaucoup les textes de Cournot, pour montrer qu'il prévoit, en fait, l'établissement d'une sorte de despotisme. Il n'y a qu'à rapprocher ce qu'il dit du « nivellement progressif des conditions » — par conséquent de la disparition d'une aristocratie ou d'une bourgeoisie capable de s'intéresser à la politique pure — et ce que nous avons déjà cité sur le caractère nécessaire, et irrationnel à la fois, de la souveraineté. La forme la plus simple du pouvoir politique, c'est évidemment le despotisme. Mais il faut bien comprendre le sens de ce mot. Il ne s'agit pas du tout d'un tyran décoratif ; il faut penser plutôt au Président américain, simplement encore un peu plus indépendant du Sénat, et surtout qui ne se rattacherait pas à l'aristocratie des vieilles familles anglo-saxonnes.

Il ne s'agit pas non plus d'un nouveau « despotisme éclairé ». Parlons plutôt d'un « despotisme qui n'empêche pas les lumières ».

Aux États-Unis, la politique n'est plus qu'une branche de l'organisation générale, à côté, et non au-dessus de l'industrie, de la banque, du commerce. Stendhal aimait déjà à le remarquer : « Le gouvernement, là-bas, n'est qu'une maison de banque, payée au rabais pour vous donner la justice et la sûreté personnelle. » On distingue, aujourd'hui, une tendance, chez les peuples qui ont encore à se forger une Constitution, à regarder plutôt vers l'Amérique que vers l'Angleterre, et à préférer le gouvernement par un Président, formule plus que simple, « rustique », dans le sens où l'on dit qu'une arme ou une machine est rustique, dans le sens favorable du mot, au dosage complexe des Anglais où trop de Moyen âge et d'Aristocratie survit encore.

Le despote de l'avenir n'aurait pas la prétention, comme tel dictateur d'aujourd'hui, de se faire le pédagogue du peuple jusque dans ses mœurs : « Il est bien reconnu que la personification du pouvoir politique dans un chef, même lorsqu'elle va jusqu'à supprimer ou à suspendre ce que l'on a nommé la liberté politique, n'est pas un obstacle à la liberté civile, ni

même à l'influence croissante de l'opinion publique sur le gouvernement du pays (1). »

Mais quelle que soit la figure précise que Cournot donne au mode de souveraineté dans l'humanité future, il se montre d'un scepticisme radical et décidé sur l'avenir de ce que l'on pourrait appeler « la démocratie morale et juridique », « la démocratie des philosophes », le « gouvernement du droit », la « république des fins ».

Ce qu'il y a de durable, d'éternel, autant que ce mot a un sens dans les choses humaines, dans les démocraties modernes, ce qui est acquis dans la préparation de la phase finale, c'est la liberté civile, parce qu'elle est « une suite des progrès de la civilisation, de l'adoucissement des mœurs, de la facilité des communications : et tout gouvernement qui entreprendrait sur la liberté civile, qui se livrerait, pour satisfaire les passions d'un homme, à des actes de tyrannie capricieuse, serait un gouvernement destiné à succomber bientôt sous le poids de l'indignation publique (2) ». Bref, ce qui est durable, c'est la démocratie comme régime social ; ce qui est éphémère, superficiel, accidentel, c'est la démocratie comme forme politique. La liberté politique apparaît comme un luxe, un luxe compliqué et coûteux, condamné, par conséquent, à disparaître dans la société taylorisée de l'avenir. « Ne l'avons-nous pas vue déjà dédaignée et comme bafouée dans notre temps par ceux qui se croyaient plus avancés que les autres, et qui l'étaient à quelques égards (3) ? »

Les démocraties modernes sont vraiment dans le sens de l'évolution nécessaire de l'humanité, dans ce qu'elles ont de « raisonnable », mais non dans ce qu'elles ont de « rationnaliste », au sens philosophique du mot. Elles annoncent une humanité dépourvue de grande foi, d'une foi créatrice de passions et d'institutions politiques, une humanité qui refusera d'accepter les inégalités fondées sur une pure théologie

(1) *Traité*, § 462.

(2) *Traité*, § 462 ; *Considérations*, II, V, VIII, p. 275.

(3) *Traité*, § 462.

sociale, et non sur les besoins de la production, les privilèges injustes et les institutions destinées à maintenir artificiellement les avantages d'une classe aux dépens d'une autre. C'est dans ce sens que l'on peut dire, avec beaucoup d'observateurs, notamment Siegfried (1) et Dubreuil (Standards), que l'Amérique, malgré un gouvernement beaucoup plus autoritaire, malgré la puissance des rois de l'industrie et de la finance, est plus démocratique, moins pénétrée que la vieille Europe d'instincts ou de préjugés aristocratiques.

La transformation économique « active les progrès du nivellement social » et favorise la démocratie comme régime, en suscitant des aristocraties sans racines, des hommes nouveaux, « gardant les préjugés des classes dont ils sont sortis », ce qui favorise l'instabilité politique (2), en faisant prédominer la richesse mobilière. Elle favorise enfin la démocratie « par la nature des jouissances qu'elle procure et des habitudes qu'elle fait naître », qui toutes diminuent la distance d'homme à homme, « de manière que, non seulement le petit se rapproche du grand, mais que le grand lui-même, pour son propre agrément, est bien obligé de se rapprocher du petit », comme dans les chemins de fer (3). Le régime démocratique est vraiment le régime de l'avenir, lorsqu'on le considère au point de vue de la puissance de l'opinion publique, moyenne, médiocre peut-être, de la diffusion de la presse et de la critique, du contrôle incessant et microscopique qu'exerce à chaque instant la raison individuelle sur le fonctionnement des institutions, ou, si l'on veut, des innombrables destructions qu'opèrent l'intelligence et le bon sens un peu court, mais infatigable des « citoyens », et qui arrêtent la formation d'un ordre social instinctif, hiérarchisé et esthétique, tel que l'on en a vu à Byzance ou en France sous le Roi Soleil, et tel qu'absurdement, Napoléon, Empereur, avait voulu le réaliser

(1) *Revue des Vivants*, mai 1928.

(2) *Considérations*, II, V, VI, p. 243.

(3) *Ibid.*, p. 245.

dans un temps, où, il le reconnaissait lui-même pourtant, « les peuples sont trop éclairés ».

Pour nous référer encore une fois à notre expérience politique actuelle, Cournot n'aurait pas cru à l'avenir de régimes tels que le fascisme ou le bolchevisme, du moins en tant qu'ils s'opposent à cette démocratie sociale, à cette liberté civile, qui sont indépendantes des modes, et qui expriment le progrès même de la civilisation ; il n'aurait pas cru à la durée de « régimes de foi », qui reposent en même temps sur la censure, et qui suspendent artificiellement l'action automatiquement dissolvante de la critique individuelle et de l'opinion publique. Mais ces régimes seraient, pour lui, « dans le mouvement », quand ils critiquent et bafouent la démocratie morale, les principes de l'égalité, de la liberté et de la souveraineté du peuple, et surtout quand ils aboutissent à un aménagement amélioré des institutions administratives.

L'avenir ne verra pas « un nouveau Moyen âge ». L'humanité ne renoncera jamais longtemps au règne de l'individu tel qu'il a été en somme inauguré par le xix^e siècle : « L'intervention du public dans la gestion des affaires publiques, quel qu'en soit le mode, figure parmi les avantages positifs que les progrès de l'instruction générale font mieux comprendre à tout le monde, et qu'un développement ultérieur de la civilisation ne peut nous faire répudier. Il en est de certains despotismes comme de la monarchie universelle, et de l'irruption des barbares : ce sont des phénomènes historiques devenus incompatibles avec les conditions de la civilisation moderne (1). »

Mais, autant le mouvement de la civilisation générale favorise les régimes modernes qui sont fondés sur la liberté civile, autant il se développe contre la liberté politique et contre ces mêmes régimes, quand ils veulent sauvegarder avant tout « les droits de l'homme ». « La liberté politique, si

(1) *Considérations*, II, V, VIII, pp. 275-6.

l'on entend par là cette liberté dont tant d'hommes de cœur se sont montrés idolâtres, qui a provoqué tant de généreux sacrifices et de si nobles élans, ne craignons pas de dire qu'elle ne pourra pas être au même degré l'objet du culte des générations futures (1). » L'amour ardent de la liberté, la passion républicaine, sont donc encore des passions, et, comme telles, elles sont destinées à disparaître dans la phase utilitaire des sociétés humaines. La « vertu », dans le sens où l'entend Montesquieu quand il en fait le fondement du gouvernement républicain, doit finir avec l'âge héroïque et juvénile de l'humanité. Cournot ne méconnaît donc pas la « mystique » républicaine, et il la salue en passant, mais il ne croit pas que cette mystique ait l'avenir pour elle.

Sur ce sujet, Cournot se montre plein d'une sorte de verve, qui frappe au milieu de l'allure si paisible du développement de toutes ses idées. On croit y retrouver l'écho de ses conversations avec des collègues « philosophes et professeurs », très pénétrés, eux, comme beaucoup d'universitaires dans tous les temps, de la valeur des droits de l'homme en matière politique. Cournot songe sans doute aux professeurs républicains qui n'avaient pas prêté serment, comme Bersot, Vacherot, Morin, et aux libéraux du Quartier Latin. Pour lui, même sous l'Empire, il ne croit pas assez que la République sera belle.

L'humanité future se guidera selon la raison sans doute (c'est toute la thèse de Cournot), mais selon la raison scientifique, non selon la raison philosophique. Le droit philosophique se croit « rationnel », mais il n'est encore qu'un sentiment, et un sentiment bien pâle. Non seulement il ne nourrit pas l'enthousiasme, comme le droit traditionnel, mais il n'a pas non plus l'avantage de s'appuyer sur des démonstrations irrésistibles, sur des expériences décisives, contre lesquelles les sophismes ou la passion même ne peuvent prévaloir, comme le droit « scientifique » (2). Le droit abstrait,

(1) *Traité*, § 432.

(2) *Traité*, § 433.

base de la démocratie « morale », ne peut donc avoir sur les hommes une influence capable de remplacer celle du droit traditionnel « quand l'autorité des traditions et des coutumes vient à défaillir (1) ».

Avoir l'ambition d'une République vraiment fondée sur les droits de l'homme, c'est vouloir refaire les « grandioses constructions » — pyramides ou temples — qui ne conviennent qu'aux âges héroïques de l'humanité. C'est une entreprise noble, mais condamnée par le mouvement général qui nous emporte vers la phase finale. Les entreprises de ce genre qui, aux yeux de leurs auteurs appartiennent à l'avenir, sont en réalité du passé de l'humanité, de ces âges révolus que personne n'a le pouvoir de faire revivre. Le véritable âge nouveau de l'homme, c'est l'ère de l'organisation purement utilitaire (2).

Les tentatives pour donner à la législation des bases scientifiques et positives sont trop bien d'accord avec les lois générales de l'esprit humain « pour qu'on ne doive pas prévoir l'époque où la législation se fondera, en grande partie du moins, sur l'observation scientifique des faits sociaux et sur un système d'enquête expérimentale aussi rigoureuse que ces matières le comportent (3) ».

Cette impuissance du droit purement philosophique, d'un système politique et social fondé sur la Raison, non au sens scientifique du mot, mais au sens que l'on appellerait volontiers religieux, cette pente fatale qui fait que les idéologies finissent par être détruites par les forces mêmes qu'elles ont contribué à susciter, Cournot le constate encore par l'expérience de l'histoire, et ici le passé est garant de l'avenir. La Révolution française inspirée par l'Amérique protestante,

(1) *Traité*, § 438.

(2) « Bien certainement, les futures Républiques différeront de celles du Moyen âge, beaucoup plus que celles-ci ne différaient des Républiques de l'Antiquité. On ne peut, à cet égard, tirer aucune induction légitime du passé à l'avenir, pas plus du passé le plus rapproché que du passé le plus lointain. » (*Considérations*, I, I, VI, p. 98.)

(3) *Traité*, § 439.

a été faite au nom « d'une théorie philosophique des droits de l'homme, lésés (à ce qu'elle suppose) depuis l'origine du monde par l'usurpation d'un prétendu droit traditionnel ou héréditaire (1) ». Or, si les philosophes — Kant par exemple, au cours de sa fameuse promenade à l'envers le long des murs de Königsberg — attendaient de la Révolution l'avènement du règne du droit, ils se trompaient grandement, car « elle aboutit ou aboutira tôt ou tard à évincer de la politique les philosophes de toutes sectes (sous le nom d'idéologues ou sous tout autre équivalent), et à fonder l'organisation sociale sur l'observation des faits, plutôt sur la conception du droit (2) ». Si, comme Tocqueville, Cournot croit à l'avenir de la démocratie, il admet, comme lui, que les révolutions modernes, loin d'être l'avènement du règne du droit, sont en réalité « une tentative pour abolir l'idée du droit, telle que les hommes l'avaient toujours conçue (3) », c'est-à-dire comme une tradition vivante, comme un ensemble de franchises locales.

Il est vrai qu'ici, une « prolongation » de l'expérience, si l'homme pouvait suivre le conseil de Bacon en matière d'expérience historique, aurait peut-être modifié — ou simplement suspendu — son jugement, du moins sur la France, car depuis 1890, ou à peu près, c'est bien l'idée révolutionnaire dans ce qu'elle a de philosophique, et non d'utilitaire, qui se montre efficace ou du moins active dans la politique française, et les ennemis de la démocratie, en France, ne manquent guère de s'en prendre aux « métaphysiciens » et de dénoncer leurs « délires » comme la source de tout mal. C'est l'Amérique qui pourrait donner le meilleur exemple à l'appui de la thèse de Cournot, l'Amérique, et non la France qui a cessé d'être le pays type de la civilisation, dans ce qu'elle a de plus moderne et même de « futuriste ».

A quoi aboutissent, aux États-Unis, les idées à demi

(1) *Traité*, § 615.

(2) *Traité*, § 615.

(3) *Traité*, § 438.

religieuses, à demi juridiques, des Puritains, enivrés de lire leur Bible sur une terre vierge ? Que devient la démocratie lyrique de Walt Withman ? Qu'ont fondé leurs enthousiasmes pour la liberté politique et les droits de l'homme ? Une « théocratie du rendement (1) », une immense machine à produire, dans laquelle l'homme n'est plus qu'un rouage et où tout est subordonné à la réussite matérielle. Et parallèlement, le communisme russe, parti d'une idéologie très différente, mais enfin, lui aussi, d'une idéologie où certes les éléments religieux et surtout « philosophiques » ne manquaient pas, arrive à une déification du rendement économique, et peut-être son résultat le plus net sera d'avoir modernisé à l'américaine et lancé sur la voie de la civilisation matérielle les mystiques populations slaves, et l'évangélisme de Tolstoï. Cournot peut vraiment conclure que c'est là que « de nos jours, toutes les pentes aboutissent (2) ».

Même dans les pays tels que l'Angleterre, terre d'élection du libéralisme, de ce tiers-parti d'« hommes de cœur », que définit Cournot, il est aisé de constater que le libéralisme se soutient mal entre les deux forces qui le rongent. C'est un lieu commun aujourd'hui que de signaler partout la décadence des libéraux, encore accélérée par la guerre et les catastrophes financières fatales aux classes moyennes. Cournot, il y a plus de soixante ans, a posé le problème du libéralisme tel qu'il s'énonçait dans sa philosophie générale de l'homme, de cette manière qui simplifie sans déformer, où il excelle. Il ne manque pas de gens aujourd'hui, qui, sans avoir une foi très vive dans le droit philosophique ou les principes démocratiques, se demandent pourtant avec anxiété ce que deviendra l'humanité quand elle aura fini d'user cette nouvelle foi, après avoir rejeté la foi traditionnelle. D'après Cournot, la solution, c'est que l'humanité renoncera à toute foi (3).

La Révolution française a eu la main peu heureuse en

(1) Siegfried.

(2) *Traité*, § 616.

(3) *Traité*, § 615.

fait d'établissement politique, mais ses principes ont triomphé en ce qui touche l'organisation sociale, l'administration des intérêts sociaux, la législation civile (1), parce qu'elle travaillait dans le sens des choses, et qu'elle n'était guère qu'un levain ou qu'un ferment qui détermine une rupture d'équilibre, mais qui n'est pour rien dans l'état de choses qui s'établit presque spontanément à la faveur du bouleversement provoqué. Les idées de l'homme, lancées dans le monde, n'ont qu'une puissance de causalité, elles ne s'incarnent pas, elles hâtent seulement l'avènement de l'équilibre tout physique qui est le dernier terme des avatars de l'humanité, de même que les secousses désordonnées que l'on imprime à de la limaille de fer dans un champ magnétique ne font que hâter sa disposition selon les lignes de force.

Cournot va même plus loin ; il croit pouvoir annoncer que la Révolution est finie, que cet « énorme accident historique » est surmonté et n'arrêtera plus le mouvement régulier vers la « mécanisation » de l'espèce humaine. Il n'y aura plus que des révoltes particulières, des « effervescences populaires », des émeutes — ou, s'il y a encore des Révolutions, elles seront d'un autre ordre.

(1) *Traité*, § 616 et *Considérations*, II, liv. VI.

CHAPITRE IV

L'humanité stabilisée

Rien ne peut donc arrêter le mouvement de l'humanité vers l'état de ruche ou de termitière, si l'on peut appeler ainsi, en simplifiant beaucoup les idées de Cournot, l'état final où l'histoire s'arrêtera, inutile, en face du fonctionnement régulier des rouages administratifs. Rien, pas même les révolutions, puisque celles-ci, tout au contraire, ne font que hâter l'évolution de la société, puisque, aujourd'hui, comme le remarque un journaliste, « les révolutions se font contre la liberté et contre l'individu ».

Le caractère essentiel de cet état final, c'est qu'il sera stable, et qu'il aura une durée indéfinie. C'est à ce propos que Cournot emploie la comparaison avec l'existence matérielle des villes, que nous avons déjà citée. « Nous pourrions nous faire plus aisément une idée de ce futur ordre de choses, que l'ordre actuel prépare, si nous prenons pour terme de comparaison l'histoire des villes considérées dans leur existence matérielle, et non plus comme cités, ou comme corporations municipales ou politiques. » Une ville est un être physique, *sui generis*, qui a ses conditions d'existence propre, mais qui, « à la différence des êtres doués de vie, est quelquefois formée tout d'une pièce, et d'autre part, ne semble pas être condamnée nécessairement à périr (1) ».

L'état social futur, n'ayant plus, lui aussi, qu'un « être

(1) *Traité*, § 538.

physique », ne sera pas, en principe, destiné à mourir, comme sont mortes tant de formes politiques, tant d'Empires, tant de Romes qui se croyaient éternelles. Il ne faut pas conclure, par une analogie tentante, qu'il est fou d'espérer une durée indéfinie, pour toute forme sociale quelle qu'elle soit. Les Cités, les Empires, les civilisations disparues et « dont les débris jonchent le sol », comme dit un poète que tout le monde cite, et auquel la frappante distinction de Cournot donne tort par avance, étaient des « organismes » qui devaient vieillir et qui sont morts. C'est ainsi que Rome est morte, ce qui n'empêche pas que sur les sept collines, vivent aujourd'hui, près d'un million d'hommes.

Ce serait n'avoir aucun sens de l'histoire, aucun sens de la Nature, et de l'élément vivant et organique de l'histoire, que de prétendre que Rome comme être vivant, comme être politique, s'est continuée sans interruption depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Lorsqu'elles affirment la réalité d'organismes historiques distincts, les thèses romantiques de Spengler, ont quelque valeur. Mais si l'on se place au point de vue de l'existence physique de Rome, c'est bien la même ville qui se continue sans interruption. Il y a des conditions physiques, géologiques, géographiques permanentes, telles que le confluent de deux grandes rivières navigables, qui donnent aux villes — monuments de pierre et de bois — leur raison d'existence, et par cela même, une raison de durée permanente.

De même nos civilisations modernes, les États d'aujourd'hui, ne sont mortels que dans la mesure où ils sont des organismes. Et c'est dans une faible mesure certainement, car leur unité représente plutôt une certaine solidarité d'intérêts, d'habitudes contractées, d'organisation administrative, et de relations commerciales, qu'une personnalité vraiment vivante et vieillissante. La dose plus ou moins forte d'utilitarisme qui entre dans la composition d'un État, d'un Système politique quelconque, correspond à plus ou moins de chances de durée indéfinie. A ce point de vue, nous sommes évidemment favorisés. Renan, en idéaliste, voulait « insulter

Sparte, parce qu'elle n'est plus ». Il ne voyait pas que c'était par excès d'idéalisme que Sparte était morte, tandis qu'Athènes était soutenue par son ossature physique de prospérité matérielle. Plus une civilisation est « minéralisée » par une organisation utilitaire perfectionnée, plus elle est éloignée de ce stade où la passion, le sentiment vivant des hommes sont tout, et suppléent à tout, la foi et l'enthousiasme dominant même la vie matérielle, plus elle a de chances de subsister, comme ces coquillages qui nous arrivent de l'époque primaire.

On peut comprendre exactement ce que Cournot entend par la stabilité de la période finale. Les organismes historiques ayant disparu, le travail des forces vitales ayant cessé de créer des individualités historiques, dont les contours précis tranchent sur la durée monotone et régulière de leurs bases physiques, il ne reste plus que la persistance neutre des mécanismes sociaux, immuables comme des villes de pierre. Tandis que dans l'histoire, sur la durée de Rome comme réalité physique, comme trame régulière, se découpent ces « organismes » successifs que sont les Rome républicaine, impériale, barbare, pontificale, dans la période finale de l'humanité, au stade de l'équilibre, la vie administrative, ou plutôt le « fonctionnement » administratif de Rome sera aussi continu que sa persistance physique.

Cette comparaison précise en même temps le sens limité qu'il faut donner aux mots de stabilité et de perpétuité. « Un édifice solidement construit comporte une durée indéfinie, par opposition à l'être vivant en qui la force vitale doit nécessairement s'épuiser, et pourtant l'action lente des agents atmosphériques peut le miner, ou une secousse le renverser. » Mais les causes de changement, de destruction, seront d'ordre physique et matériel. De même que la substitution des chemins de fer à la route, puis de l'automobile au chemin de fer, a fait ou défait la prospérité des villes, « la découverte de nouvelles cultures, de nouveaux procédés d'industrie ou de transport, de nouveaux gîtes minéraux suffirait pour déplacer les

centres de population, pour élever certains États, en abaisser d'autres (1) ».

Cournot énumère avec exactitude les causes matérielles que nous voyons effectivement jouer autour de nous et qui, chacun le sent, prennent une importance de plus en plus grande dans la vie de ces systèmes presque purement économiques, de ces firmes commerciales concurrentes, que sont déjà devenus les États modernes. Instinctivement, chacun sent aujourd'hui que les peuples s'élèveront ou s'abaisseront beaucoup moins à la suite d'excellentes combinaisons politiques ou d'une tension de toutes leurs énergies, à la romaine, ou à la spartiate, que par la découverte de ressources minières, par la présence de chutes d'eau, par la chance d'une bonne situation au centre d'un grand courant commercial. On suppose les chances d'avenir de la Russie, non d'après les réalisations de son gouvernement, mais d'après ses possibilités économiques encore inexploitées, celles de la Chine, d'après la houille qu'elle contient. On sent bien que le développement économique représente aujourd'hui ce que Montesquieu appelait l'« allure principale qui entraîne avec elle tous les accidents particuliers (2) ». Toutes les péripéties politiques ne seront que des accidents de surface, qui ne pourront rien changer au fond des choses.

Or, ces causes de la prospérité ou du déclin des nations, qui rejaillissent sur la politique, quoiqu'elles ne soient indépendantes, ne doivent pas être confondues avec celles qui résident précisément dans le conflit des forces politiques : « Notre thèse consiste à soutenir que les progrès de la civilisation, en laissant subsister les unes, amortissent l'action des autres ; les causes politiques d'instabilité s'amoiindrissent et disparaissent (3). »

On aimerait à se représenter d'une façon concrète cette

(1) *Traité*, § 540.

(2) MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. XVIII.

(3) *Traité*, § 540.

phase finale, même sur un modèle imparfait qui pourrait être pris dans l'histoire.

Justement, c'est possible. En effet, il y a eu déjà dans l'histoire des « phases finales », des moments où tout un groupe de peuples semblait, comme un fleuve, avoir atteint son profil d'équilibre. Le phénomène était partiel sans doute, et par là éphémère, puisque, pendant que l'équilibre s'établissait dans un système presque clos, le déséquilibre s'accroissait entre ce système fermé et les peuples voisins. D'où une rupture générale, une dislocation du mécanisme, et le recommencement du même travail d'érosion sociale sur de plus larges bases. Mais malgré la différence d'échelle, malgré les différences dans la destinée de ces périodes stables, une comparaison serait intéressante.

Les meilleurs exemples possibles sont l'Empire romain, et l'Empire chinois. Les deux phénomènes historiques ont bien des points communs : l'immensité de l'unité politique réunissant des peuples « associés par un fonds commun de civilisation, et par là même, nettement distingués de toutes les nations environnantes, auxquelles ils pouvaient donner sans injustice le nom de barbares. De sorte que ces deux immenses monarchies assumaient pour ainsi dire sur leurs têtes les destinées de deux systèmes de civilisation (1). » On sent bien, dans l'Empire des Antonins, et l'Empire chinois contemporain des Antonins, plutôt qu'une forme politique, le résultat final d'un brassage de peuples, unifiés plus encore par leur système de civilisation, que par l'unité de gouvernement. Ce sont des traits que nous avons vu appartenir à la phase dernière de l'humanité.

L'empire des Antonins offre tous les caractères sur lesquels Cournot a insisté, et que nous avons notés après lui, pour dégager la formule probable de l'humanité de demain. D'abord, le passage d'une période de convulsions historiques profondes et efficaces, variées et dramatiques — la période

(1) *Traité*, § 564.

des Cités grecques et de la République romaine, avec les luttes héroïques des classes et des hommes — à une période monotone, décrite dans les *Annales* de Tacite, remplies par le récit « des révolutions de palais et des séditions d'armées, auxquelles on voit bien que les peuples s'intéressent à peine ». Puis, la fusion des peuples : « La paix romaine a mêlé et effacé tant de nationalités si longtemps en lutte les unes contre les autres..., il n'y a plus de distinction de castes, la rigueur même de l'esclavage domestique tend à s'adoucir. » Il se crée une sorte de vague « démocratie » de fait, malgré les formes politiques. « Parmi les hommes libres (d'une liberté désormais purement civile et non politique) il n'y aura bientôt plus, sous les successeurs immédiats des Antonins, que des citoyens, ou plutôt des sujets romains. » On simplifie le droit politique, on perfectionne le droit civil : « L'idée de la Cité fait place à l'idée de l'État, personnifiée dans le prince, et la diversité indéfinie des constitutions républicaines n'est plus qu'un objet d'érudition. » La religion et la langue sont unifiées, et surtout les mœurs : « Malgré la différence des climats et des mœurs, le monde est à la fois romanisé et hellénisé d'un bout à l'autre de l'Empire ; on peut aller de Gaule en Syrie en trouvant partout les mêmes monuments, les mêmes spectacles, les mêmes cultes, les mêmes institutions (1). » A cette même époque, le vaste Empire chinois nous offre lui aussi l'exemple d'une pareille unité.

Ainsi, la phase historique, l'ère des grands génies, des puissantes individualités, fait place à une médiocrité générale. Nous verrons bientôt que le pessimisme de Cournot fait de cette médiocrité un des caractères de l'avenir de l'humanité. « Lorsque la puissance impériale est à son apogée les arts, la littérature, la philosophie sont en décadence ; la jurisprudence seule se perfectionne, les sciences, peu encouragées, ne font que de faibles progrès (2). »

(1) *Traité*, § 565.

(2) *Traité*, § 566.

Mais c'est la Chine qui nous donne le meilleur terme de comparaison. L'instinct des Occidentaux les entraîne d'abord spontanément hors des voies de la sagesse modérée, et de l'organisation pratique ; ce n'est que par la force des choses que l'Empire romain a fini par ressembler à la Chine ; mais d'abord, dans le monde gréco-romain, « les institutions n'ont point pour but la multiplication de l'espèce humaine, l'organisation du travail ou l'amélioration de la vie. L'homme y est compté pour peu de chose en tant qu'homme : le citoyen seul a du prix, et la morale publique y a pour fondement le sacrifice des citoyens à la Cité. Les choses même destinées à l'utilité vulgaire doivent revêtir le caractère monumental qui nous impose encore ; leur luxe est élégant ou monstrueux, mais non confortable. Ils gouvernent plutôt qu'ils n'administrent (1) ».

Au contraire « les institutions de la Chine ont pour but l'amélioration des individus, et ne valent que pour la pratique de la vie ; dans le réalisme chinois l'idée universelle n'exprime que la collection des individus, et l'institution n'a de mérite que celui qu'elle tire de son application à l'utilité des hommes (2) ». On trouve en Chine, au lieu de la grandeur et du génie passionné et turbulent des Occidentaux, le bon sens et la vulgarité. « Sans doute le fond des passions humaines est partout le même, mais il ne faut faire attention qu'à la nature des idées régulatrices qui les répriment. En principe, l'idée qu'on se fait du prince en Chine, est celle d'un bon père de famille, qui gouverne uniquement dans l'intérêt de ses enfants ; en principe la magistrature est une fonction à laquelle les plus dignes arrivent par des épreuves destinées à mettre en relief leur vertu et leur savoir : on n'y admet pas que le commandement puisse être une prérogative héréditaire, ni qu'il soit décerné par le caprice du sort, ou brigué dans des assemblées tumultueuses. En un mot, la sagesse chinoise,

(1) *Traité*, § 569.

(2) *Ibid.*, §. 570.

toute de bon sens pratique, arrive du premier coup à certaines idées-mères, à certains principes d'ordre général, qui ne devaient prévaloir ailleurs que par la lente action des siècles, et, en quelque sorte de guerre lasse (1). »

Pour appliquer la comparaison de Cournot, de l'Europe future et déjà de l'Europe moderne avec la Chine, en nous bornant à deux traits : toutes les nations occidentales semblent aujourd'hui renoncer à entretenir une armée dans le seul but d'augmenter la puissance, la gloire de la patrie. La guerre a achevé d'user sur ce point les instincts « héroïques » des Européens, ramenés enfin à la sagesse et à la seule considération de l'utile, sagesse toute chinoise, paraît-il. Les gouvernements n'entretiennent plus d'armées, que comme un mal nécessaire, une indispensable protection, non de la Patrie, mais de la « collection des individus ». D'autre part, les projets d'école unique paraîtraient à Cournot, tout à fait conformes aux principes qui domineront dans la phase finale.

Nous avons cité assez longuement les vues de Cournot sur la Chine, non pas qu'elles brillent, à ce qu'il semble, par une bien grande exactitude historique. Il est permis même de trouver à la fois fantaisiste et bizarre le parallèle entre l'esprit occidental et l'esprit chinois, où l'on croit entendre quelque écho des idées plutôt humoristiques de Voltaire sur la sagesse chinoise. Pour nous borner à un seul point, il est assez étrange de prendre comme exemple d'un système politique où l'administration a le pas sur le gouvernement, un pays où les masses paysannes ont toujours été laissées à elles-mêmes, et au bon ou mauvais vouloir du destin. A entendre Cournot, on dirait que les Chinois ont, depuis longtemps, réalisé l'idéal Saint-Simonien ! Mais, ce qui nous intéresse, c'est, à travers une Chine plus ou moins véridique, l'humanité future telle que la conçoit Cournot, arrivée à l'équilibre, à la stabilité. « Les vices mêmes ou les traits d'infériorité de « l'Europe Orientale » sont d'autant plus à noter que la civilisation moderne a une

(1) *Traité*, § 570.

tendance mieux marquée à se rapprocher davantage de cette autre civilisation lointaine avec laquelle elle n'a pourtant aucune communauté d'origine. Pour juger de nous-mêmes, pour démêler ce qu'il y a d'heureux et de fâcheux dans le mouvement de notre époque, pour pressentir ce que l'avenir nous réserve, en bien comme en mal, il faut avoir les yeux fixés sur ces deux objets si distants de nous (1). »

Il n'y a pas, en effet, dans l'histoire, d'autre période où l'on sente plus nettement un grand fleuve humain, grossi de toutes sortes de courants et de torrents tumultueux, arrivé à son profil d'équilibre. Et ce qui prouve encore mieux la justesse de la comparaison de ces deux Empires avec l'état final et stable des sociétés, c'est qu'en effet, ni l'Empire romain ni la Chine ne sont morts de leur mort naturelle. Laissés à eux-mêmes, ils auraient pu subsister indéfiniment, en évoluant peut-être, mais fort peu, et beaucoup moins que dans leur période de formation.

Ce n'est pas un déséquilibre interne qui a disloqué l'Empire romain. c'est l'accident des invasions barbares. Un monde humain s'était formé, dans lequel l'unité et le niveau s'étaient établis ; un autre monde, nouveau, s'est jeté sur lui, mais dès lors, il est permis de croire que les grands traits de la période finale de l'humanité tout entière, nous sont déjà donnés en petit, dans la phase finale du monde romain. Quant à la Chine, Cournot n'avait pas pu voir sa fin violente. C'est la conquête européenne qui a été l'accident, pour la civilisation chinoise. La conquête pacifique ou violente opérée par les idées et les industries des Blancs a introduit une nouvelle instabilité dans la Chine autrefois souvent bouleversée, chaotique, mais que l'on ne pouvait pourtant dire instable.

Or, il est certain qu'à son tour, la civilisation moderne, de type européen et américain, pourra être déformée, dégradée, éternée, une fois qu'elle aura été définitivement adoptée par les peuples non européens, plus ou moins assimilés et fondus,

(1) *Traité*, § 571.

de la même façon que la civilisation romaine et latine s'est éternisée au contact des Orientaux. Mais l'ordre nouveau une fois établi, et il y a toute probabilité pour qu'il s'établisse, le nouvel équilibre une fois atteint, on ne voit pas d'où pourrait venir l'accident extérieur qui le détruirait. Les races exotiques peuvent abaisser — et elles l'abaisseront certainement — le type de civilisation européenne, mais abaisser n'est pas détruire, car pour détruire, il faudrait une énergie supérieure, condition qui n'est pas remplie. Comme l'a remarqué Lothrop Stoddart, « il n'y a plus de Barbares blancs ». C'est un point qu'il ne faut pas perdre de vue lorsqu'on veut entrevoir l'avenir. Nous sommes à une phase analogue à celle où se trouvait l'Empire romain quand il n'avait pas encore eu à composer avec les masses orientales, dont il devait faire des provinces mal romanisées — nous risquons, comme lui, au contact de l'Afrique et de l'Asie, une dégradation, analogue à celle qu'il a subie au contact des Grecs dégénérés — mais ce qui ne nous menace pas, ce sont de nouvelles invasions barbares. Désormais, il faudra que notre monde « fasse de lui-même ». Le nouvel Empire est commencé, mais cette fois, il n'a pas de bornes, pas de frontières ou pèsent des masses de Germains ou de Scythes, capables de le tuer, et de le continuer.

Tout cela est implicitement contenu dans la comparaison de Cournot, et du reste, c'est une des rares données certaines que nous possédions sur l'avenir de l'humanité. Certes, de nouveaux éléments d'instabilité pourront être apportés à l'état social futur, sinon par des invasions, impossibles, du moins par un renouvellement complet de la technique. Mais nous retombons ici dans le cas des éléments non politiques, mais matériels, qui, d'après Cournot, doivent désormais influencer sur l'évolution des sociétés. Un renouvellement de la technique serait à mettre sur le même plan que la découverte de « nouveaux gîtes minéraux » et du reste Cournot est ici explicite, puisqu'il cite lui-même, parmi les causes d'ordre physique, « les nouveaux procédés d'industrie et de transport ».

C'est, à notre avis, dans cette comparaison avec l'Empire romain ou avec la Chine qu'il faut prendre l'idée, aussi concrète qu'il se peut, de la thèse de Cournot. Pour un lecteur moderne du *Traité*, c'est une autre comparaison qui viendrait spontanément à l'esprit et qui s'appliquerait à tout ce que dit Cournot de cet état des sociétés humaines, où tout sera subordonné à l'utilité, à l'organisation rationnelle de tous les rouages administratifs, où les individualités puissantes feront place à des masses dont le « fonctionnement » et le rendement seront agencés comme dans une ruche. Spontanément, nous avons été amenés à illustrer bien des thèses de Cournot avec des exemples empruntés à la vie des États-Unis. Dans le régime américain, bien des traits rappellent d'une façon frappante ceux que Cournot attribue à la société future. Des observateurs, qui certes, étaient loin de penser aux prophéties de Cournot, comme Siegfried notamment, sont frappés du caractère inédit, « âge nouveau », de la vie américaine. « Dans une atmosphère nettoyée de traditions et d'obstacles politiques », où la production absorbe le meilleur des énergies, ne laissant à la politique qu'une place secondaire — donc indépendamment de ce que Cournot appellerait les forces vitales — le peuple américain est en train de créer une société complètement originale, dont la ressemblance avec la nôtre tend à n'être plus que superficielle. Peut-être même s'agit-il d'un âge nouveau de l'humanité, reléguant l'Europe, qui n'en est plus l'animateur, dans l'histoire, avec un idéal appartenant désormais au passé (1). »

Cette société complètement originale n'est toutefois qu'une civilisation industrielle, mais à l'état pur, où tout s'est organisé en fonction de l'industrie, un peu comme dans l'idéal Saint-Simonien. « Ce qu'il y a de plus vraiment nouveau, dans la société qui accomplit ces merveilles, c'est que toutes les énergies, y compris celles de l'idéal et presque celles de la religion, concourent au même but productif ; on est en présence d'une

(1) SIEGFRIED, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, p. 345.

société de rendement, presque d'une théocratie de rendement, qui vise finalement à produire des choses plus encore que des hommes. Jamais dans l'histoire, pareille convergence des forces sociales n'avait été réalisée (1). » Le problème que l'Amérique depuis le dernier siècle étudie avec passion, c'est de donner à chacun son maximum d'efficacité. Il y a bien là cette adaptation parfaite, rationnelle, géométrique, des hommes les uns aux autres, dans une société agencée comme une machine qui fonctionne sans à-coups, comme le sera la société de l'avenir. Et comme c'est une loi générale que tous les mécanismes naturels se perfectionnent, par une adaptation interne de plus en plus parfaite, tout ce qui, dans l'humanité, fait obstacle à cette adaptation, doit disparaître. La loi est vérifiée en Amérique : « Au nom du principe de l'efficacité du rendement, il n'est pas de sacrifices que l'on n'obtienne aujourd'hui de l'Américain. De là une tendance grandissante à réduire toutes les vertus à celle, primordiale, de la conformité (2). » « L'être humain devenu moyen plutôt que but accepte ce rôle de rouage dans l'immense machine, sans penser un instant qu'il puisse en être diminué (3). »

Le dilemme où les philosophes européens voulaient enfermer l'humanité : ou bien foi traditionnelle et conservation sociale, ou bien foi démocratique et libérale, hors duquel ils ne voyaient que brutalité et déchaînement d'appétits, le citoyen ordinaire de l'Amérique l'a surmonté, et justement de la façon que prévoit Cournot, par l'utilitarisme. Quelques rares esprits, quelques artistes, souffrent de ce sacrifice de l'individu, mais la masse a vite extrait un idéal, une bonne conscience, de la seule réussite matérielle qui sacre le peuple américain comme le premier peuple de l'univers, le plus sérieux, le seul sérieux.

Il y a là tout un ensemble de traits qui semble annoncer un commencement de réalisation des prévisions de Cournot

(1) SIEGFRIED, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, p. 346.

(2) *Ibid.*, p. 348.

(3) *Ibid.*, p. 349.

Il ne faut pas le méconnaître, mais il faut cependant prendre garde que l'organisation américaine, si, sur certains points, elle constitue bien un mécanisme social, nouveau relativement aux organismes politiques du passé, est moins une organisation administrative qu'un agencement technique orienté uniquement vers la production industrielle. C'est l'industrie qui est l'ossature du régime américain, tandis que Cournot pense plutôt à l'administration en général qu'à l'industrie. Le culte de l'« efficience » est un élément important de l'utilitarisme qui fait le caractère fondamental de la phase finale ; Cournot lui-même ne méconnaît pas le rôle que jouera l'industrie dans l'avènement de cette phase ; bien au contraire, quand il parle de cette « civilisation générale », indéfiniment progressive, qui finit par prévaloir sur la civilisation politique, artistique, religieuse, c'est essentiellement la science et l'industrie qui la constituent : « Les acquisitions de l'industrie ont, comme celles des sciences, la propriété de pouvoir être identiquement transmises d'un individu à un autre, d'un siècle à un autre : ce qui fait qu'il est de leur nature comme de celle des sciences, d'avancer toujours, chaque découverte servant à en faire une autre (1). » Mais on se tromperait sur la thèse de Cournot, on en restreindrait le sens, si l'on croyait que Cournot n'a annoncé, d'une façon banale, que le triomphe de la technique industrielle. Cournot s'est surtout intéressé à la forme même de la société, et en fait il s'occupe assez peu de l'évolution de l'industrie et de son organisation. Il dénonce même l'illusion naturelle qui donnerait à l'industrie une progression non seulement indéfinie, mais indéfiniment accélérée (2).

Ce qui est intéressant, c'est de prévoir ce que deviendront les hommes, et non pas leurs machines, quels effets le développement du « rationalisme » aura sur l'ordre social lui-même, et non sur la seule technique. Nous ne voulons pas dire que

(1) *Traité*, § 502.

(2) *Ibid.*, § 505.

l'organisation perfectionnée de la production industrielle n'ait eu des effets sociaux très curieux aux États-Unis. De plus en plus, l'esprit américain, affranchi de la tyrannie de la coutume, expérimental, passionné de l'économie rationnelle dans l'effort, s'applique à tous les domaines et « taylorise » jusque dans l'administration. Mais notre tâche est de bien comprendre Cournot, et il semble certain que ce n'est pas seulement l'« américanisme » qu'il prévoyait, avant la lettre. Pour se faire une idée juste de ce que doit être, pour lui, l'avenir, il faut combiner certains traits de la vie américaine à ceux qu'il dégage lui-même de la société chinoise ou romaine du temps des Antonins. Il va sans dire que l'industrie aura une tout autre importance dans l'humanité de l'avenir que dans l'Empire romain, mais en gros, l'état social, tel que le voit Cournot, ressemblera autant à la vie d'une province romaine, qu'à celle d'un État américain d'aujourd'hui.

On peut le constater sans en faire une objection à Cournot. Au contraire, il semble bien qu'il ait eu raison de ne pas escompter, en parlant de l'humanité en général, une organisation sociale fondée tout entière sur une industrie perfectionnée. Le régime américain ne peut être qu'un phénomène local, sans doute passager, dû surtout aux qualités spéciales du génie anglo-saxon, et aussi aux richesses naturelles du pays : il répond à quelque chose comme à une « rente », dans le sens technique que les économistes donnent à ce mot (1), rente qui est à l'origine du déséquilibre dans les niveaux de vie des peuples, et tout à l'avantage de l'Amérique. Or, si, par définition la phase finale est la phase de l'équilibre, les chances particulières, analogues à celles de la civilisation américaine, sont exclues. Il n'y aura pas de situation aussi évidemment privilégiée que la sienne, après que de nombreux siècles auront eu le temps d'égaliser les niveaux entre les hommes. La loi de nivellement joue déjà actuellement contre la situation privilégiée de l'Angleterre ; les États-Unis ne

(1) Cf., GIDE et RIST, *Histoire des doctrines économiques*, p. 177.

pourront échapper indéfiniment à cette loi naturelle. On ne peut admettre non plus que l'humanité tout entière connaîtra l'activité et la prospérité des États-Unis d'aujourd'hui. L'humanité n'habitera jamais tout entière la zone tempérée, elle ne sera jamais tout entière anglo-saxonne, active, industrielle. Les peuples non européens, les peuples indolents des Tropiques, les peuples agriculteurs s'imposeront dans l'équilibre total, et le génie européen, anglo-saxon ne survivra vraisemblablement guère plus dans l'humanité future, que la force et la ténacité romaines ne survivaient dans l'Empire de la décadence.

CHAPITRE V

L'homme de l'avenir

Que deviendra l'individu dans l'ordre social futur, comment s'en accommodera-t-il ? Que signifiera le règne de la raison scientifique, pour lui ? L'équilibre social, tel qu'il existe aujourd'hui, repose en grande partie sur les préjugés et les passions de l'individu, presque autant que sur ses intérêts, et incomparablement plus que sur sa raison. Or, Cournot croit à l'élimination progressive, dans l'ordre social, de tout ce qui est pur sentiment, passion, enthousiasme. Que signifie cette élimination relativement à un homme quelconque, à un homme considéré dans sa psychologie ? C'est bien à ce moment seulement que doit se poser cette question. Pour Cournot en effet, qui tenait la psychologie, comme « science », en médiocre estime, la psychologie suit les formes sociales, et non pas l'inverse. L'homme individuel, avec les facultés perfectionnées qu'on lui connaît « est le produit de la vie sociale (1) et l'organisation sociale est la véritable condition organique de l'apparition de ces hautes facultés ».

Appliquons ce principe au problème qui nous occupe : ce sont les sociétés elles-mêmes, qui, en vertu de leurs lois propres, et aussi des lois générales des choses, tendent vers l'état final dont Cournot essaie de donner une idée. Ce n'est pas par une intention consciente des individus, ni même par le simple progrès de la raison individuelle, que la société tend à améliorer toujours, sur des bases scientifiques, son

(1) *Trailé*, § 321.

administration au sens large du mot. Nous avons pu voir notamment, argument frappant en faveur de notre interprétation, que, pour Cournot, les révolutions ne sont qu'un ferment, un choc qui détermine un mouvement dans un certain sens, indépendamment des intentions révolutionnaires. Les sociétés humaines évoluent, tendent vers l'équilibre, en vertu de leurs lois propres, auxquelles les individus doivent s'adapter : « L'avènement du règne de l'idée dans les sociétés humaines n'y détruit pas les forces instinctives ; mais l'idée régnante est comme une forme, qui, une fois bien arrêtée, s'assujettit de plus en plus les forces instinctives, en leur imposant le cadre où doivent ultérieurement se déployer leur activité propre et leur vertu opérative (1). » Il ne s'agit pas là d'une idée accessoire ; c'est elle qui, nous le verrons, explique l'attitude de Cournot à l'égard du socialisme, et de son avenir possible.

Il s'agit donc exactement de savoir quelles seront les répercussions sur l'homme, sur l'individu, de la tendance de la société à l'organisation rationnelle. Remarquons déjà que, par cette façon de poser le problème, Cournot continue à s'opposer aux conceptions du droit philosophique, qui croit pouvoir faire sortir la forme sociale de la Raison individuelle, posée d'abord, développée d'abord. Pour Cournot — c'est une de ses thèses philosophiques essentielles — la raison n'est, en quelque sorte, pas de l'homme, elle correspond, par delà le plan de la biologie, à la raison objective, à la raison des choses : le règne de la raison scientifique n'est pas le règne de l'Esprit, mais bien plutôt de la matière, ou mieux, des mécanismes inorganiques.

Demander s'il est possible de croire à la substitution future « des fonctions à des pouvoirs, de l'administration au gouvernement, de la sauvegarde des intérêts à la jalousie des prérogatives, de l'état de paix et de concorde amicale à l'état de méfiances et de guerre », cela, dit Cournot, revient

(1) *Traité*, § 330.

au fond « à décider si, dans l'ordre des choses humaines, la raison est capable ou non d'avoir le dernier mot, si la raison est ou n'est pas la clé de voûte des sociétés humaines (1) ». Et voici la solution, où l'on voit clairement le sens précis dans lequel Cournot prend le mot raison, et la façon toute spéciale dont il la place au-dessus des individus.

« Poser une pareille question, ce n'est pas demander (ce qui serait puéril), si les hommes peuvent être en tout et partout raisonnables. Examinons ce qui arrive dans la société où tant de mauvaises passions fermentent, où les progrès mêmes de la civilisation surexcitent les convoitises, et parfois favorisent la corruption du cœur. Les mœurs et la crainte des lois suffisent pour retenir le plus grand nombre, la police saisit les coupables ; les tribunaux les châtient et la société tout entière acquiesce à la répression des crimes. La raison générale prévaut donc en cela sur toutes les passions individuelles, et, conséquemment, de ce que l'on ne peut pas bannir les passions du cœur de l'homme, il n'y a pas lieu de conclure d'emblée que la raison ne suffit point à la conduite des sociétés (2). » L'organisation rationnelle est donc une forme qui impose peu à peu son cadre aux individus. Comme chacun est raisonnable pour les autres, et n'est déraisonnable que pour lui, les mauvais instincts individuels sont neutralisés par le poids antagoniste de la raison générale.

On ne se défie déjà plus des juges, ni de l'organisation des tribunaux (3).

On comprend le rôle des percepteurs : « Qu'y a-t-il eu de

(1) *Traité*, § 463.

(2) *Ibid.*, § 663.

(3) *Ibid.*, § 464. « Il est vrai que l'arrêt du juge a besoin d'être appuyé de la force publique ; mais on peut dire des agents de la force publique, chargés d'assister la justice, presque tout ce que nous venons de dire du juge. Les préventions, les haines dont ils ont été l'objet, ont fait place à des sentiments d'estime et de bienveillance. On sent qu'ils remplissent, dans l'intérêt de tous, une tâche pénible, et qu'ils la remplissent d'ordinaire avec bienveillance et douceur. Là encore, on conçoit la possibilité d'une telle organisation, qu'elle offre toutes les garanties que la raison peut réclamer. »

plus odieux aux peuples que les collecteurs d'impôts ? Cependant, tel est le progrès de la raison publique, que chacun se rend compte de la nécessité de l'impôt, en sorte que personne n'a plus d'antipathie pour ceux dont la fonction consiste à en opérer le recouvrement (1). »

Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'existe pas de causes capables d'agir directement sur la psychologie individuelle, et de faciliter ainsi l'adaptation à un ordre social raisonnable, de le diriger même et de le rendre nécessaire d'une autre façon que par le jeu des grandes lois naturelles. Cournot, sans croire à la démocratie philosophique, admet la puissance éternelle de l'opinion, de la raison et de la critique publiques. Cournot ne croit pas à la philosophie pour rendre les hommes sages, mais il croirait à l'influence de facteurs concrets, comme les journaux, la vie urbaine, le développement des communications, sur la formation accélérée d'une conscience individuelle pénétrée de « raison », et éloignée de la sauvagerie et de la fierté primitives. Il y a même, dans le fonds commun de l'humanité et la morale universelle, des sentiments, des instincts, qui favorisent spontanément « l'économie et l'ordre intérieur de la société, conformément à la marche progressive de la civilisation ». « Ils ne suscitent guère d'actions héroïques, mais ils entretiennent les vertus de famille, les habitudes rangées, les pratiques bienveillantes et charitables, et ils font que le crime ne se présente le plus souvent que sous des formes abjectes, plus propres encore à inspirer le dégoût que la haine (2). »

Le développement des villes, surtout, est propre à augmenter le rôle de la raison individuelle dans le sens des besoins de la société, au détriment des instincts aveugles, et par conséquent à hâter l'avènement de l'« administration » dans toutes les sociétés humaines (3).

(1) *Traité*, § 464.

(2) *Traité*, § 460.

(3) Si l'on nous permet un exemple minuscule, mais significatif, les villes ont accepté plus facilement que les campagnes, le décret sur l'heure

« Une ville a ses marchés, ses rues, ses ports, objets d'une utilité palpable, commune à tous, à la construction desquels tous sentent l'opportunité de concourir : rien n'est plus propre à donner d'abord l'idée d'une chose publique, de l'intérêt qu'elle fait naître (1). » C'est donc par un instinct juste que les bâtisseurs d'« anticipations » romancées, voient l'humanité future concentrée dans d'immenses villes (2).

Cournot remarque même, plus justement — sans qu'il soit nécessaire de penser à des villes monstrueuses — que les progrès de la civilisation, le développement du commerce, la facilité des communications, l'instruction publique, et surtout la presse, tendent à faire d'un grand État comme une grande agglomération urbaine. Toutes ces causes tendent à faire, des institutions moulées sur le type municipal, au lieu d'une rareté dans l'histoire, ce qu'elles ont été jusqu'à présent, un phénomène fréquent, et à développer la démocratie comme régime social, avec tout ce qu'elle implique d'organisation scientifique et rationnelle. On sait l'ampleur que ces facteurs ont pris, notamment en Amérique, où la civilisation urbaine permet d'« aligner » rigoureusement l'opinion publique — autant que de la faire participer aux soucis des affaires de l'État — et de rendre possible, la standardisation non seulement industrielle, mais psychologique, pour la bonne adaptation à la mécanique sociale. La grande presse, syndiquée, détruit rapidement toute diversité dans le sentiment populaire (3). L'Américain moyen, celui dont le type convenait le mieux au maximum de rendement collectif, a été ainsi créé et déterminé, comme le type de lame de rasoir, ou d'automobile populaire. Le type du paysan traditionaliste, retranché dans l'étendue des terres hors du mouvement de civilisation urbaine, n'existe

d'été, qui est bien du type de ces institutions utilitaires, rationnelles que Cournot prévoit pour l'avenir. De même il est probable que les villes adopteront, plus tôt que les campagnes, la journée de travail continu.

(1) *Traité*, § 447.

(2) WELLS, *Quand le dormeur s'éveillera*.

(3) SIEGFRIED, *loc. cit.*, p. 241.

plus : les États-Unis ne sont plus qu'une immense ville.

Ainsi, même dans ce domaine, c'est l'individu qui finit par être façonné par la forme sociale, pour la forme sociale ; la raison lui est donnée du dehors, par une judicieuse pression extérieure. Magnifique exemple à l'appui de la thèse de Cournot, auquel on pourrait en ajouter d'autres encore plus nets, tirés des peuples orientaux ou extrême-orientaux, qu'un gouvernement modernise par la terreur.

Quoi qu'il en soit, que les formes sociales façonnent la psychologie individuelle et la forcent vers le rationalisme ou que le développement spontané de la raison chez les individus influe sur les formes sociales, le développement du règne de la raison dans la société de l'avenir ira sans cesse en s'accroissant, en même temps que décroîtra le rôle des instincts et des passions, du moins comme éléments de l'équilibre social. L'homme usera toujours plus de son cerveau comme instrument de calcul, de réflexion utilitaire, et toujours moins comme expression de sa sensibilité.

Il faut insister surtout sur le caractère irrémédiable, nécessaire, de cette évolution, fatale comme le vieillissement d'un être vivant. L'homme, une fois qu'il a fait usage de sa raison, ne peut revenir à la naïveté de l'instinct. La foi et la passion vivante une fois détruites ne peuvent pas plus être ressuscitées qu'une plante morte. On ne fait que de mornes pastiches quand on prétend, à une époque d'intelligence critique, faire revivre les coutumes naïves des anciennes provinces, ou quand des artistes trop blasés veulent revenir à la fraîcheur des Primitifs. On ne saurait concevoir Homère après Virgile, Joinville après Voltaire. Et c'est vrai des sociétés humaines : on ne peut refaire une société « organique » par une juxtaposition de mécanismes ou par des institutions fabriquées de toutes pièces. Une fois le règne de l'intelligence commencé, l'intelligence ne peut plus que régner seule, sans restauration possible de l'instinct.

Pour contredire — ce qui était louable — les anticipations un peu trop mécanistes et scientistes de Wells, l'écrivain

catholique Chesterton a pris pour thème de plusieurs de ses essais, le retour de l'humanité à des passions, des enthousiasmes, des gestes moyen-âgeux. Au lieu de continuer dans la voie de la civilisation rationnelle et des progrès techniques, les hommes redeviennent des chevaliers, des saints, des héros, pieux et batailleurs. Les habitants de Londres, retranchés dans leurs quartiers transformés en forteresses, armés de casques et de hallebardes, luttent avec toute la courtoisie d'autrefois (1). Un bibliothécaire, costumé en roi justicier, entouré d'hommes d'armes, tranche, selon le code et la morale féodale, les conflits entre patrons et ouvriers (2). Voilà exactement, rigoureusement, ce qui ne peut se réaliser, si l'on admet les principes de Cournot — complètement d'accord, il est presque inutile de le dire, avec l'intuition spontanée du sens commun. Un fleuve remonterait plutôt vers sa source que l'humanité vers son enfance, ou il y faudrait un démon bien plus subtil encore que le démon de Maxwell. Certes, Cournot ne doit pas être confondu avec Wells, mais il est encore bien plus loin de Chesterton.

Au lieu de citer des romanciers, nous aurions pu prendre comme exemples des économistes et des sociologues. Les idées de Le Play, que pourtant Cournot apprécie, ne sont pas moins utopiques que les romans de Chesterton, et elles peuvent également servir, par opposition, à comprendre la thèse de Cournot. Il est utopique de vouloir reconstituer l'esprit de famille, l'autorité patriarcale des parents, des industriels, des classes dirigeantes, des souverains, dans une société fondée sur le Décalogue. Le Play n'a pu observer de types de la famille ou de l'ouvrier selon son cœur, que comme un reste du passé, survivant dans la civilisation moderne, ainsi qu'une espèce animale en voie de disparition. Mais il ne serait pas plus fou de vouloir créer dans un laboratoire un arbre centenaire que de vouloir reconstituer une famille

(1) *Le Napoléon de Notting Hill*,

(2) *Le Retour de Don Quichotte*.

antique par des lois et des articles du code. Ne parlons même pas de Tolstoï et de Ruskin, de leur idéal évangélique ou esthétique : ce ne sont que des rêves de poètes.

Les peuples Don Quichotte sont destinés, par le sens même du mouvement de la civilisation générale, à céder devant les peuples Sancho Pança. Le tumulte de passions comme celles qui ont longtemps arrêté le développement des États de l'Amérique latine, est une forme grave d'inadaptation, dans la société moderne de plus en plus utilitaire, et il le deviendra toujours plus. Il est aisé d'entrevoir quel sera le type de l'homme futur : sans grands vices ni grands sentiments, d'une simplicité d'esprit suffisante pour s'adapter facilement à ce que les nécessités de l'organisation sociale exigeront de lui.

Les peuples, pour subsister, devront passer, selon les expressions de Spencer, de l'état militaire à l'état industriel. L'Argentine ou l'Uruguay, après les brillantes extravagances des pompes religieuses, militaristes, des luttes de partis, et de la rhétorique, ont dû devenir plus sages et laborieuses, et gagner « en médiocrité et en richesse (1). »

Mais l'avenir appartiendra aux peuples qui, naturellement sont doués, par un heureux mélange de simplicité d'esprit, de pondération et de sens pratique, pour la « rationalisation sociale ».

(1) Cf., Garcia CALDERONÈ, *Les Démocraties latines*, p. 81.

CHAPITRE VI

La religion de l'avenir

Ce même point de vue domine les idées de Cournot sur l'avenir religieux de l'humanité. Toutefois, ici, Cournot prend soin de faire une exception à sa thèse générale : l'instinct religieux lui semble destiné à subsister à côté de la raison.

Il ne faut pas que le point de vue spécial auquel nous nous plaçons pour étudier la pensée de Cournot, nous fasse méconnaître tout une part importante de cette pensée. Il faut signaler ici que Cournot a souvent pris position contre le rationalisme absolu, et a toujours eu grand soin de maintenir les droits de la « foi » à côté de ceux de la raison ; de la religion, à côté de la science ; de l'âme (1), à côté de l'esprit. On a même pu, fort justement, tirer de son œuvre la matière d'une méthode apologétique (2). Cournot croit au triomphe du rationalisme dans l'organisation des sociétés : on ne doit pas en conclure que Cournot, en tout et partout, est rationaliste.

La raison, mère des sciences et de la philosophie, ne suffit pas à tous les besoins humains. Sans doute, elle tend à se perfectionner indéfiniment, tandis que les instincts de l'homme sont en régression, mais l'homme ne saurait se passer entièrement de foi (3). Seulement, que pourra devenir la religion, éternelle puisqu'elle se rattache à un instinct éternel de l'homme, dans l'humanité organisée et rationnelle

(1) Cf. *M. V. R.*, dernier chapitre.

(2) SEGOND, *L'Apologétique de Cournot*.

(3) *Traité*, § 400.

de l'avenir ? Ici Cournot adopte un assez curieux moyen terme. Comme le vieillissement général de l'humanité la prive de puissance vitale créatrice, comme l'enthousiasme et le mysticisme religieux diminuent de même que toutes les autres passions — comme d'autre part l'homme ne peut se passer de religion — il conservera indéfiniment celle qu'il a déjà, à la manière d'une ville considérée dans son existence physique, ou d'une langue qui n'est plus vivante à proprement parler, qui ne se crée plus organiquement, mais qui continue à être parlée, utilisée : « Il en est de la formation organique des religions comme de celle des langues, comme de celle des races : aussi bien pour les unes que pour les autres, le monde en vieillissant semble perdre de sa fécondité et de sa variété : comme s'il devait venir un temps où la nature, désormais impuissante à créer n'userait plus de son industrie que pour conserver les créations antérieures (1). »

En somme, l'humanité future sera tiède ; mais cette tiédeur sera un mol oreiller, non pour le scepticisme, mais pour la religion établie. La religion sera fossilisée comme les institutions sociales, et elle participera de leur stabilité indéfinie. Il semble qu'il y a beaucoup de vrai dans cette idée de Cournot. De même que, dans les régions dévastées, en reconstruisant les villages on a reconstruit les églises aussi bien que les fermes, parce que l'église est un service public auquel tout le monde est habitué, l'humanité future gardera indéfiniment les formes religieuses qu'elle trouve toutes faites, et dont la chaleur atténuée convient bien à un âge rationaliste. « Il doit venir une époque de civilisation où la création d'une religion nouvelle est chose impossible, et où l'enthousiasme, l'illuminisme, ne peuvent aboutir qu'à des contre-façons maladroites (2). » Cependant, comme la nature de l'homme n'a pas changé, et comme l'absence de toute foi laisserait un vide dans les âmes, les âmes qui souffriraient

(1) *Trailé*, § 411.

(2) *Ibid*, § 412.

de ce vide ne peuvent que se rattacher aux religions traditionnelles. « C'est ainsi qu'une religion parvenue à la vieillesse se soutient par sa vieillesse même, et se soustrait aux lois naturelles de la vie, trouvant dans sa durée passée la raison de sa durée future, sans qu'on aperçoive de fin nécessaire à cette influence du passé sur le présent et l'avenir (1). »

Une religion se soutient, comme la ville de Versailles survit au XVIII^e siècle, parce qu'elle représente un capital tout formé. Les hommes seront désormais trop éloignés des extrêmes, aussi bien pour se passer de religion que pour en créer une nouvelle.

Cependant, à d'autres moments, il semble que son inquiétude perce, surtout à l'égard du culte extérieur et des institutions religieuses. Il semble bien que la vision concrète de la société utilitaire, du mécanisme social de demain, caractérisé par l'absence de mœurs traditionnelles et de toute atmosphère mystique, ne comporte guère de place pour la religion. Les religions, nées de l'Orient, oisif et profond, ne pourront guère fleurir dans les ruches humaines de l'avenir. Nous sommes déjà choqués lorsque nous voyons qu'on invite les gens à faire leur « salut » par voie d'affiches. Si la religion est décidément incompatible avec la civilisation rationnelle, comme celle-ci est destinée à s'accroître sans cesse, l'hypothèse n'est pas à rejeter, d'après laquelle « Dieu se retirerait personnellement des sociétés humaines ». Dieu serait ainsi vaincu non par les arguments des philosophes, mais par l'action lente et infatigable de l'état social nouveau, tout pénétré de rationalisme et d'utilitarisme. Il ne pourrait tenir dans le vacarme de l'atelier social (2).

(1) *Traité*, § 412.

(2) *Ibid.*, pp. 379-380. D'une façon plus précise, il prévoit la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et le succès de la formule « l'Eglise libre dans l'Etat libre », « qui va à notre tour d'esprit » (*Considérations*, II, VI, IV, p. 378). Il en attend pour la religion comme pour l'Etat des « suites funestes ». En effet, par une telle séparation, « l'Etat afficherait sans détour non seulement sa neutralité, non seulement son indifférence, mais bien positivement son incrédulité en fait de religion, et les populations ne s'y tromperaient pas ». Cette expérience « est la plus périlleuse de toutes ».

Tout cela paraît fort juste. L'expérience prouve en effet que le danger de dissolution pour les institutions religieuses ne vient pas des abstractions et de la critique philosophique, ni des querelles un peu byzantines sur tel point minuscule d'exégèse, sur « la leçon d'un manuscrit ». Les religions périssent par les modifications profondes dans la vie sociale. Le Paganisme est mort avec la ruine des Cités et l'avènement d'un vaste Empire à la civilisation unifiée. Ce qui menace aujourd'hui le Christianisme — et ses défenseurs intelligents le savent bien, c'est pourquoi ils ont soin de défendre, en même temps que lui, tout ce qui contribue à créer l'atmosphère qui fait sa force — c'est la mort de tout ce qui est « organique » dans la société, c'est la disparition générale de tout traditionalisme et de tout ce qui reste encore d'éléments instinctifs dans l'homme. La religion risque de s'éteindre avec « cette fête de la vie » dont parle Abel Bonnard, de mourir sous les coups de la « civilisation aveuglément déchaînée », dont parlent les Tharaud, et qui détruit « les grands espaces encore vierges réservés à l'instinct, au demi-sommeil de la pensée ».

CHAPITRE VII

L'avenir du socialisme

Organisation scientifique, élimination du fortuit, de l'historique, de l'instinctif, dans le fonctionnement de la société, prédominance du point de vue utilitaire, avènement du Règne humain dans le sens fort de l'expression, tous ces traits rapprochés ne mènent-ils pas invinciblement à penser qu'il faut les résumer d'un mot : avènement du socialisme ?

Il y a deux éléments essentiels dans le socialisme : d'une part le souci de la justice ; d'autre part le souci de l'ordre et de l'organisation rationnelle de la vie économique. Le souci de l'ordre représente le côté que l'on pourrait appeler saint-simonien du socialisme, celui qui attire les philosophes, dont l'esprit souffre plus vite que le cœur et qui, pareils au romancier Wells, rêvent d'une « merveilleuse comète », dont l'influence fera régner l'ordre et l'harmonie à la place du chaos. Or, nous avons noté les rapports entre les idées de Saint-Simon et les conceptions de Cournot. Cournot croit au triomphe de l'organisation en toutes choses ; il semblerait donc tout naturel qu'il crût, au moins par ce côté, à l'avenir du socialisme. Quant à la justice, il n'insiste guère à son propos, mais parler de l'avènement du Règne humain, n'est-ce pas une manière d'annoncer le triomphe de la justice, inconnue du règne naturel, fille de l'humanité prenant conscience d'elle-même ?

Eh bien, malgré tout cela, Cournot annonce que les progrès de la raison général feront tomber dans le décri « les vaines utopies », socialistes, il n'y a pas à s'y tromper. Il ne faut pas invoquer ici une timidité intellectuelle ou morale.

Cournot a donné trop d'exemples de hardiesse et de sincérité ; nous venons de voir qu'évidemment sympathique à la religion, il n'hésiste pas à en annoncer le déclin. Partout où Cournot examine le problème du socialisme, il le fait avec une impartialité évidente. Il serait peut-être plus juste de penser à la situation très précaire du socialisme, au temps où Cournot écrivait le *Traité*. Mais surtout, le scepticisme de Cournot doit s'expliquer par sa thèse générale. C'est un point important dans notre sujet, et il est d'autant plus instructif, il permet d'autant mieux de préciser cette thèse, qu'il semble constituer une anomalie. Pourquoi donc, si l'humanité, non point seulement par la vigueur de sa volonté — on pourrait être sceptique — mais par la force même des choses, va émerger du règne des forces obscures, naturelles, instinctives, va, par un événement inouï dans l'univers, inaugurer son propre règne, et trouver un équilibre d'un nouveau genre qui ne ressemblera plus à un équilibre naturel, mais à une décision d'esprits éclairés et prévoyants — pourquoi laisserait-elle en dehors du domaine de la raison organisatrice, le domaine économique ? Tout le monde aperçoit aujourd'hui la logique, ou le danger, de la conséquence : « Depuis un siècle, sans que nous nous en rendions bien compte, par le recul de la religion, et les progrès de la science, l'humanité tend à prendre en mains son destin. Enhardis par mille succès partiels, nous sommes mûrs pour la grande tentation du socialisme, qui nous propose l'organisation, la simplification suprêmes (1). »

C'est bien ainsi, comme une forme d'organisation, de discipline sociale, que Cournot entend le socialisme ; comme une solidarité, une réglementation étroite, par opposition aux principes du libéralisme. Il oppose au système de la liberté économique (2), « le système réglementaire », dont les partisans « pensent que l'industrie et surtout le commerce, ont besoin d'être contenus et dirigés par la puissance publique », et il

(1) FABRE LUCE, *Russie*, p. 108.

(2) *Traité*, § 480.

se sert, comme argument contre ce dernier système, « qui trouve plus de partisans parmi les administrateurs que parmi ceux qui s'occupent d'économie politique, en dehors de l'administration, et sans avoir d'intérêt personnel engagé », du danger du socialisme : « Si le commerce, l'industrie, ont besoin d'être réglementés, soumis plus ou moins à un régime d'association et de solidarité, pourquoi la culture, l'exploitation du sol, ne le seraient-elles pas, si c'est le moyen de réprimer une tendance fâcheuse de l'intérêt individuel, et d'établir l'aménagement qui donne le maximum de produits utiles (1) ? »

Ce dernier trait est frappant, puisque c'est dans les mêmes termes que Cournot définit justement la société de l'avenir où tout se disposera — tout, sauf donc les institutions économiques — en vue de ce maximum.

Ce qui suit est encore plus instructif. On s'aperçoit du sens très relatif dans lequel il faut entendre la métaphore de la ruche ou de la fourmilière, appliquée à l'humanité de l'avenir. Pour traiter la question de l'avenir du socialisme, continue Cournot, il faut avant tout savoir si les développements de la civilisation doivent amener le relâchement de la solidarité sociale, ce qui serait la négation du socialisme. Et il résoud la question par l'affirmative, parce que l'histoire nous montre que « les liens politiques, les liens de castes, les liens religieux, les liens même de famille et de confraternité, sont allés sans cesse en se relâchant et en laissant à l'activité individuelle un plus libre développement ». Cournot semble raisonner ici assez mal, et d'une façon peu conforme à toute sa thèse. Si les liens qui constituent les organismes sociaux se relâchent et libèrent l'individu, c'est précisément pour que cet individu devienne le rouage d'un mécanisme, après avoir été la cellule d'un corps politique. Or l'activité économique est évidemment un mécanisme, et qui bénéficie justement de la libération préalable des citoyens. Cournot raisonne par analogie, là où

(1) *Traité*, § 481.

il semble qu'il faudrait raisonner par opposition. Mais il a d'autres arguments.

« Se figurerait-on un chef de secte, l'inventeur d'une nouvelle règle de couvent, capable de ranger sous cette règle des millions de compatriotes, et, qui plus est, de l'imposer au genre humain tout entier ? » Les voyages, le commerce, le mélange des populations ne permettrait pas « qu'une règle artificielle, gênante pour beaucoup de monde, quelque'admirables qu'en fussent les résultats économiques, subsistât longtemps dans un grand pays, en face de tant d'autres peuples pourvus aussi de quelques lumières, qui s'en passeraient, et qui s'en moqueraient (1) ? »

Ces arguments, on le sent bien, portent plutôt contre un socialisme tout théorique et utopique, invention personnelle d'un illuminé, contre le socialisme de 48, dont le « Shibolet » , dans toutes les écoles, était l'association. On sent que Cournot n'a pas encore la notion d'une véritable foi socialiste, capable d'entraîner, sinon tout un peuple, du moins un nombre suffisant de meneurs, jusqu'aux efforts les plus forcenés, même dans l'absurde.

Dans les *Considérations*, le mot socialisme sonne d'une façon beaucoup plus moderne. Cournot semble reconnaître la possibilité qu'une nation isolée puisse réaliser, autant que possible, le couvent socialiste, bref, « faire la Révolution », pour parler le langage de notre temps, mais il nie encore d'une façon absolue, que cette Révolution puisse devenir une Révolution mondiale. Nous sommes bien placés pour apprécier tout ce qu'il y a de judicieux dans les arguments de Cournot : « Si le régime réalisé a de l'attrait pour les classes ouvrières, les ouvriers étrangers afflueront, et il sera humainement impossible de les repousser. S'il effraie les capitalistes, les capitaux émigreront, et l'on sait que la plus inquisitoriale tyrannie n'en peut empêcher l'émigration (2). » D'autre part, « tout recours à

(1) *Traité*, § 482.

(2) *Considérations*, II, V, VII, p. 258.

la protection », et, plus généralement, au socialisme « est un symptôme de faiblesse relative. Il y a lieu de croire que les populations les plus disposées à souffrir et à réclamer en toute chose l'intervention de l'État, n'ont pas au même degré que d'autres, la conscience de cette énergie individuelle, qui, en définitive, est la source de l'énergie nationale ; et il serait peu vraisemblable qu'elles exerçassent sur l'avenir de la civilisation la principale influence (1) ». Cournot prend évidemment le socialisme dans un sens un peu étroit d'Étatisme, mais ces remarques méritent d'être notées.

Il faut donc mettre au point nos idées sur l'organisation rationnelle d'après Cournot : elle a plutôt une valeur négative que positive. Les progrès de la raison impliquent l'élimination de tous les obstacles artificiels, traditionnels, tirés de l'instinct, du sentiment, de l'histoire, dans l'administration de la société : cette raison a quelque chose d'expérimental et de scientifique, non de constructif, elle n'a aucune tendance à constituer une de ces Associations utopiques, dont l'idée a fasciné tant de gens depuis Platon. Cournot range d'une façon significative les « systèmes socialistes » avec toutes les créations arbitraires de l'histoire elle-même, que la raison expérimentale est destinée à dissoudre. Le laissez-faire, laissez-passer, doit finalement triompher ainsi, au moins dans la plupart des cas, non par démonstration théorique, mais parce qu'il s'offre naturellement à l'esprit de tout le monde, et qu'on ne lui oppose partout que des règles artificielles et arbitraires, variables d'un pays à l'autre, faute de fil conducteur qui rende possible l'application d'une règle rationnelle (2). »

La raison qui veut être au-dessus de la nature — nous entendons ici, nature au sens général, non au sens de nature vivante — est ainsi destinée à se laisser ramener au niveau des lois naturelles. Cette foi de Cournot dans l'avenir du libéralisme est d'autant plus frappante que, comme théoricien de

(1) *Traité*, II, V, VII, pp. 259-260.

(2) *Ibid.*, § 482.

l'économie pure, il critique la valeur absolue, axiomatique, que les classiques donnent au principe de liberté, et au principe de l'optimisme économique. « L'adage du libéralisme ne peut signifier qu'une chose, à savoir que dans les questions très compliquées où nous courons grand risque de nous tromper pour l'application de nos théories, le plus sûr, comme le plus simple est de laisser la nature agir : le « laissez-faire, laissez-passer » peut donc bien subsister comme un adage de sagesse pratique, s'il n'a pas la valeur d'un théorème scientifique (1). »

L'explication profonde de l'attitude de Cournot à l'égard de l'avenir du socialisme, il ne faut pas la chercher dans les arguments spéciaux que nous venons de citer, elle réside surtout en ceci que son rationalisme rejoint le « matérialisme », par delà le vitalisme. Au lieu de la « vie sociale » il y aura dans l'avenir une « physique sociale », selon une expression que Cournot emprunte à Comte et à Saint-Simon. La société humaine obéira à d'autres lois que les lois de la vie mais elle obéira toujours à des lois auxquelles la raison devra se plier et qu'elle ne créera pas. La clé de l'opinion de Cournot, il faut la chercher dans le passage où il définit justement ce qu'il entend par cette physique sociale. Le résultat du développement de la civilisation, de la population, de l'industrie, doit être de substituer « à une organisation hiérarchique de la société, fondée sur l'idée de droit, une classification tenant à des faits nécessaires, et à des lois qui ont la plus grande ressemblance avec celles qui gouvernent le monde physique : d'où le nom de physique sociale, proposé par quelques écrivains, et qui ne manque pas de justesse (2) ».

Les sociétés humaines, par le développement de la civilisation générale, tendent à se soustraire aux lois de la vie et de l'instinct, aux lois que de Maistre et de Bonald appelleraient des lois divines ; mais ce n'est que pour retomber sous le règne des lois matérielles et physiques qui sont aussi supérieures à

(1) *Traité*, § 480.

(2) *Ibid.*, § 470

l'homme que la Providence des traditionalistes. Comme de Bonald, Cournot croit aux lois nécessaires et supérieures. Cette sévérité hautaine que de Bonald, fort de la connaissance des lois divines, oppose aux vains sentiments, aux vains caprices des législateurs politiques, Cournot, armé des lois de la physique sociale, l'oppose aux utopies des réformateurs de la vie économique. Le couvent communiste, qui paraît le triomphe du mécanisme, est en réalité contraire aux lois du mécanisme social. Il ne serait un mécanisme que « sur le papier », fabriqué arbitrairement par la raison livrée à elle-même, il ne serait pas conforme à la nature des choses, et à la véritable raison objective. La raison vaut contre l'instinct vivant, la régularité, l'arrangement géométrique des choses triomphant du mouvement vital, mais la raison ne peut pas s'opposer à la nature matérielle, physique, puisque raison scientifique et raison objective doivent coïncider par définition. Il y a « une force supérieure » qui contient, qui arrête le socialisme, et ne lui permet que des applications partielles. Cette force supérieure, c'est l'équilibre naturel et fatal des choses. C'est pour cela que « le principe de la liberté économique (qui n'est, à le bien prendre, que le principe de la fatalité économique et qui, pour cette raison même, se prête aux conditions de la science) présidera chez toutes les nations policées à leur organisation intérieure comme à leurs rapports mutuels (1) ».

Cournot, il ne faut jamais l'oublier, est un économiste. La tournure d'esprit qui naît de la pratique de l'économie politique, et surtout de l'économie mathématique dont il est l'initiateur, n'explique pas seulement son manque de foi dans le socialisme, elle commande dans une large mesure ses conceptions sociologiques et ses idées sur l'avenir humain en général. Parmi tous les phénomènes sociaux, les faits économiques sont ceux qui peuvent le plus, à première vue, donner lieu à une science analogue à la physique, et à la physique mathématique. On peut, avec précision, étudier leurs conditions d'équilibre.

(1) *Considérations*, II, V, VII, p. 262.

Bref, on y voit apparaître, avec évidence, ce que Cournot appelle la « fatalité » naturelle — le déterminisme, comme nous dirions aujourd'hui. L'homme économique, pour le mathématicien qui met l'économie en équations, ne doit pas plus paraître libre que la molécule pour le physicien, quand il établit les formules de la thermodynamique. Pour Cournot, croire à l'avenir du socialisme, ce serait comme si, malgré sa qualité de savant, il cessait d'avoir foi au déterminisme.

Cournot, le premier, a dégagé la notion précise de l'équilibre économique et il en a fait la théorie mathématique. Il a substitué à la vieille loi, vague et sans signification, de l'offre et de la demande, la loi rigoureuse qu'il appelle « loi du débit » — ou de la demande effective, considérée comme une fonction du prix (1). De même, par l'analyse des équations, il a montré que le prix résultant d'une entente entre producteurs était instable (2), tandis qu'était stable le prix résultant de la concurrence (3). On conçoit facilement comment, dans son esprit, de tels résultats pouvaient l'amener à considérer l'organisation consciente, volontaire et artificielle proposée par le socialisme, comme instable tout entière et utopique.

Non pas que Cournot méconnaisse les limites d'une théorie schématique comme la sienne, quand il s'agit des groupements humains. Il a soin d'opposer l'idée abstraite de richesses, qui peut « devenir l'objet de déductions théoriques (4) » — indépendantes, par conséquent, de la volonté humaine — à la réalité sociale concrète. Cette opposition est même solidement fondée sur l'antithèse générale de la vie sociale et de la mécanique sociale. Il est probable que Cournot renierait la tentative de V. Pareto, cet économiste mathématicien qui a voulu étendre la méthode abstraite de l'économie politique au calcul de l'équilibre social, à la sociologie tous

(1) *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, § 20.

(2) *Ibid.*, § 44.

(3) *Ibid.*, § 43.

(4) *Ibid.*, § 6.

entière. Mais il ne faut pas oublier non plus que, pour Cournot, les sociétés tendent à se « mécaniser » de plus en plus, dans tous les domaines : « Telle est l'influence d'une civilisation progressive, qu'elle tend sans cesse à rapprocher les rapports réels et variables du rapport absolu auquel on s'élève par voie d'abstraction (1). » Notre civilisation se pliera donc de mieux en mieux au calcul théorique, « de même qu'un habile mécanicien se rapproche des conditions du calcul, en atténuant les effets de frottement par le poli des surfaces et la précision des engrenages (2) ». La volonté humaine — qui seule pourrait créer le socialisme — pliera devant les lois irrésistibles de la physique sociale. L'équilibre naturel triomphera partout, dans toutes les institutions. La civilisation a extrait de plus en plus, de l'idée concrète de « richesses », dont la racine, étymologiquement, exprimait la force, et la puissance sociale (3), l'idée abstraite de « valeur d'échange », en éliminant de plus en plus, par le progrès des relations commerciales, les « frottements » qui empêchent le marché réel de se confondre avec le marché idéal. Le socialisme, lui, veut aller précisément contre ce mouvement général, en affectant l'acte de l'échange — élément du mécanisme, comme de la science, économique — d'un formidable « frottement » politique.

D'autre part, l'expérience historique de Cournot confirmait ses études théoriques, et lui permettait d'identifier « ordre social » — cet ordre qui doit triompher dans l'avenir — et « défaite du socialisme ».

 Le socialisme, en effet, en dehors des livres peu lus de Saint-Simon, se présentait plutôt comme une revendication tumultueuse, passionnée et naïve de la justice, que comme une promesse d'organisation supérieure. L'anarchie était régulièrement la suite des tentatives socialistes contre l'ordre spontané, naturel, que la seule liberté avait pu établir. Nous avons déjà

(1) *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, § 6.

(2) *Ibid.*, § 2.

(3) *Ibid.*, § 1.

noté comment la philosophie sociale de Cournot enregistre la faillite de l'enthousiasme humanitaire de 48, la faillite de la « justice » promise par des théoriciens inexpérimentés, ou par des orateurs comme Lamartine qui ont foi dans le cœur humain et dans le peuple comme instrument de Dieu, mais qui n'ont aucune idée des lois inflexibles de la nature.

La conséquence de la transformation de la société selon les lois de la physique sociale « sera certainement d'exposer la société à de fréquents conflits entre les classes intelligentes et dirigeantes, et les classes nécessiteuses, si facilement accessibles à des colères jalouses et à des appétences grossières. Mais en même temps, comme on ne peut changer les lois de la nature, pas plus dans l'ordre économique et social que dans l'ordre physique, les révoltes des classes inférieures, inhabiles à rien organiser, ne pourront produire que des perturbations passagères. Devant souffrir plus que les autres des suites du désordre, elles se prêteront plus vite aux mesures répressives indispensables pour ramener l'ordre et le travail (1) ». Tandis qu'A. Comte considère comme « la destination vraiment sainte » de la politique positive, la tâche de terminer l'« incorporation sociale » des « dignes prolétaires », Cournot semble les vouer éternellement à leur isolement dans la chaufferie de la mécanique sociale. Il parle des « classes inférieures » avec le langage dur, lucide, et un peu cynique de Thiers. Mais il ne se place pas au point de vue de l'homme politique : il parle durement parce qu'il parle au nom des lois de « l'inexorable nature ». Les révoltés de Juin, si innocents et sans péché au point de vue humain et « devant Dieu » à cause de leur bonne foi étaient pourtant des insensés devant la Nature. C'est la Nature — que l'on peut, moins facilement que Dieu, assigner devant des tribunaux de mascarade, c'est la Nature, encore plus froide et plus impitoyable qu'un couperet, de guillotine — qui interdit la réalisation du « socialisme », si elle ne peut empêcher les explosions ou les révoltes passagères.

(1) *Traité*, § 470.

Les hommes révoltés, ne considérant que la force de leurs mains ou du fusil qui les arme, et l'idée qu'ils se font de la Cité future et juste, croient que tout est possible à leur volonté ; ils ne peuvent croire aux fils invisibles qui les lient, ils ne voient plus rien au-dessus d'eux quand ils ont tué leurs tyrans ou rejeté leur Dieu. Ils auraient raison, s'ils se résignaient à vivre solitaires ; mais ils veulent refaire la société, et dès lors, « la force supérieure » dont parle Cournot d'une façon saisissante et pour laquelle Tyrans ou Dieu ne sont que des masques, les empoigne aussitôt et les remet à leur place dans la mécanique sociale. Pour Cournot, il y aura toujours dans la société, sinon une hiérarchie, du moins une « classification » et par conséquent, il y aura toujours des classes inférieures, parce qu'il est dans la nature des choses et non dans les préjugés des hommes, que la société soit différenciée (1).

Si la « raison » des classes inférieures ne les convainc pas de se plier aux lois nécessaires et naturelles, la raison des « classes intelligentes et dirigeantes » devra suffire à maintenir l'ordre social, au besoin de la même façon que les passions individuelles sont réprimées, par la force (2). « C'est pour éloigner le retour des crises que la force politique est organisée, et que son action reste indispensable. » A défaut de la force politique, la nature elle-même se chargerait de rétablir, dans le sang, les droits de la raison naturelle, en punissant les classes et les individus « par l'aggravation du fardeau auquel ils ont voulu se soustraire (3) ».

Cournot donne donc tout son sens à cette expression de « physique sociale ». Loin de croire, avec Proudhon, que la fin de la « constitution politique » marquera le commencement de l'égalité et de la justice commutative, et que « la constitution sociale », « l'organisation des forces économiques », supprimera

(1) *Considérations*, II, V, VI, p. 243. « Une cruelle expérience démontre vite à ceux dont la devise est « Vivre en travaillant, ou mourir en combattant », que le moyen de vivre en travaillant n'est pas de tuer, ni même d'effrayer le capital. »

(2) *Traité*, § 463.

(3) *Traité*, § 470.

« la hiérarchie des pouvoirs », Cournot attend, du régime économique, une dénivellation de la société encore plus brutale que du régime politique, parce que les lois des mécanismes sont étrangères à la justice. Vouloir échapper à cette nécessité en « substituant la raison des personnes à la raison des choses », croire comme Proudhon encore, qu'il y a dans les oscillations économiques, une loi supérieure qui les dirige, une loi « de raison et de justice », « d'équilibre, de nivellement, de compensation, d'égalité (1) » — loi que l'on peut dégager et réaliser par des ententes et des contrats entre producteurs libres, c'est se leurrer. Il est contradictoire d'invoquer Saint-Simon et de continuer pourtant à chérir « les petits commerçants et les pauvres boutiquiers » de la classe moyenne, en les protégeant contre « la féodalité mercantile, industrielle, agricole ». Supposons la république de Proudhon constituée — et que le régime industriel et contractuel commence : les « molécules » économiques ne resteront libres qu'un instant ; aussitôt, la nébuleuse se condensera, jusqu'à devenir un astre entre les molécules duquel régneront les plus formidables différences de pression — condition même de leur équilibre.

Cependant — cette correction est essentielle — de même que Cournot, sceptique sur l'avenir de la démocratie des philosophes, insiste sur la réalité présente et les probabilités d'extension future d'un régime de démocratie de fait ; tout en parlant des utopies socialistes, il ne méconnaît pas que « voilés sous les utopies impraticables comme sous autant de symboles », les principes praticables « n'en continuent pas moins à faire leur chemin dans le monde (2) ». Il ne veut pas que l'on confonde les utopistes du XIX^e siècle avec leurs devanciers, parce qu'il ont eu, tout en rêvant, « de ces songes que la réalité actuelle suggère et où se mêlent bien des pressentiments d'avenir (3) ».

(1) Cité par A. BERTHOD, *Introduction à l'Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle*. Edition Bouglé et Moysset, p. 72.

(2) *Considérations* II, V, VII, p. 256.

(3) « La fameuse formule : A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres, tend de plus en plus à prévaloir dans le régime de la société, où il devient de jour en jour plus rare et plus difficile de vivre de

D'ailleurs, les progrès de la raison générale, en faisant disparaître tous les privilèges injustes, les avantages de certaines classes, dans ce qu'elles ont d'artificiel, consoleront les hommes de ne pouvoir réaliser l'égalité parfaite. C'est en effet à peu près ce qui se passe dans les pays industriels heureux : l'égalité — très approximative — des chances, fait oublier l'inégalité énorme des réussites ; la suppression de toute hiérarchie d'apparat, blessante et vaine, permet la hiérarchie — ou la « classification » de fait.

Dans le *Trailé*, la pensée de Cournot n'est pas encore pleinement assurée, parce qu'elle manquait d'expérience historique. Il était difficile de prophétiser la suite d'un mouvement dont Cournot n'avait vu, en 48, qu'un faux départ. C'est surtout dans ses derniers ouvrages, dans *les Considérations*, dans *Matérialisme*, *Vitalisme*, *Rationalisme*, que le mouvement socialiste apparaît à Cournot avec toute son importance. A ce qu'il nous semble, ce n'est que sur le point particulier de la force du socialisme, que l'on peut distinguer dans la pensée de Cournot, des phases.

On doit accorder à Cournot que les lois naturelles de la physique sociale impliquent comme il dit, une « classification » des hommes. On peut vraiment parler ici de loi immuable, et il serait puéril de supposer que des conditions différentes peuvent faire que ne soit plus nécessaire cette classification,

son héritage ; et il ne faudrait pas beaucoup augmenter la part de l'héritage dévolue par nos lois au fisc ou à la communauté, pour répartir sur un petit nombre de générations, cette confiscation de l'héritage qui, faite d'un seul coup, choquerait encore trop nos mœurs. » (*Considérations* II, V, VII, pp. 256-7-8.) Cournot cite encore « les crèches, les asiles, les cités ouvrières, les associations ouvrières, le développement immense des travaux publics, la continuelle résorption par l'impôt et par les emprunts publics, d'une part considérable des profits du capital national ; la police légale du travail, l'impôt progressif, l'impôt sur le revenu ou le loyer, la suppression des taxes de consommation, les subventions de l'Etat aux caisses de secours et aux associations ouvrières ». Cournot a fait une remarquable distinction entre ce qu'il y avait dans le socialisme de réalisable, et ce qu'il y avait « de faux et d'excessif », inapte à produire autre chose que des bouleversements et des catastrophes. La scission actuelle de l'ancien socialisme — deuxième et troisième Internationale — s'est faite exactement suivant la ligne de partage qu'il indiquait.

cette hiérarchie de fait, car il s'agit d'une loi indépendante du temps, qui tient à la nature même de l'organisation sociale.

Mais les hommes — ceux qui sont placés au bas de cette hiérarchie — admettront-ils jamais d'être ainsi sacrifiés aux lois du mécanisme ? Ils résisteront au moins autant à la formation, à leurs dépens ou du moins indépendamment de leur volonté, de ce mécanisme social, qu'à la formation d'un organisme social, brisé aujourd'hui par les instincts démocratiques. Ils ne voudront pas plus vivre à Métropolis qu'à Byzance. Ils peuvent croire aujourd'hui que le socialisme concilie les exigences de la physique sociale et les droits de l'individu, car ce qui n'a pas été réalisé est chargé des espérances les plus contradictoires. Mais si, comme le prétend Cournot, l'expérience montre que l'ordre et la justice sont inconciliables, que la physique sociale se moque des « utopies » socialistes ? Il faudrait pourtant que les hommes se résignent à l'ordre plutôt qu'à la justice, pour que la phase finale escomptée se réalise.

Dans le cas contraire, chaque révolte des classes opprimées déchaînerait de tels désordres, qu'il serait difficile de les faire passer pour de simples « perturbations passagères ». Voici, en somme, comment Cournot voit les choses : évolution générale vers l'état d'équilibre, simplement entrecoupée de soubresauts qui ne changent rien à la direction générale du mouvement, de révoltes, d'effervescences populaires, d'émeutes, qui ne peuvent rien fonder, ne laissent pas de traces, « ne changent pas le train du monde ». Il est possible, qu'à voir les choses en gros, Cournot ait raison ; il y a même certainement une part de vérité dans ses idées, mais nous pouvons pourtant dire maintenant, avec certitude, que le socialisme peut produire autre chose que des révoltes ou des émeutes. Certes, les lois naturelles maintiennent leurs droits. En Russie, dit Luc-Durtain, « le trouble fluide révolutionnaire s'est enfin décanté ; et comme s'il obéissait à d'invincibles lois, pareilles à celles qu'impose aux molécules dissoutes l'ordreⁱⁿ invariable et préconçu qui les groupera en cristaux,

voici germer au fond et s'accroître : guichets, émissions, chèques — capital ». Mais il serait excessif de croire que des bouleversements aussi profonds ne fondent rien, ne laissent pas de traces. Cournot oublie trop qu'il y a toujours des compromis possibles, des compromis durables entre les idéologies ou les volontés des hommes, et les lois naturelles.

Les institutions, les principes, peuvent modifier, marquer profondément l'organisation sociale et les événements. Certes, la nature réagit encore beaucoup plus fortement sur les idéologies, mais l'action des idées n'est pas négligeable. Par exemple, on aurait pu dire autrefois, avec autant de vraisemblance, que l'idéal, ou l'idéologie, démocratique, est contraire aux lois de la nature des choses — qu'elle ne produira donc que des bouleversements passagers, et qu'ensuite tout rentrera dans l'ordre. Cependant, l'idéal démocratique a notablement agi sur la réalité : il ne s'est pas réalisé tel quel, il s'en faut de beaucoup, et c'est un lieu commun de mesurer l'écart entre le fait et la théorie, mais il a marqué incontestablement tout l'état de la société. En un mot, Cournot a vu juste en prévoyant que le rationalisme scientifique triompherait des instincts et des sentiments traditionnels, mais il a oublié que son triomphe serait beaucoup moins facile sur les idéologies produites par la raison elle-même. Avant d'entrer dans le domaine de l'organisation scientifique, si nous y entrons jamais, il nous faudra traverser tout une zone préalable de pseudo-rationalisme. L'homme n'en pourra même peut-être jamais sortir, allant d'une idéologie à une autre, comme il allait autrefois d'une croyance irrationnelle à une autre. Le ^{xx}^e siècle promet d'être un siècle d'expérimentations sociales audacieuses. L'idéologie sociale règne en Russie soviétique, en Turquie, dans les communautés sionistes de Palestine. De même qu'au ^{xviii}^e siècle on croyait aux « lumières », au ^{xix}^e siècle aux nationalités, on veut aujourd'hui, un peu partout, réaliser des sociétés rationalisées. Mais ce n'est pas tout à fait cela qu'attendait Cournot. La raison « constructive » ne le cédera pas facilement à la raison expé-

rimentale. En tout cas, on peut dire avec une quasi-certitude que l'humanité future ne renoncera à ce que Cournot appelle les « vaines utopies » que parce qu'elle les croira réalisées. Il reste seulement à savoir jusqu'où iront ses capacités d'illusion. Les idéologies ne sont pas pareilles à des hypothèses scientifiques qu'un savant expérimente, et rejette si l'expérience les condamne — l'expérience ratée étant l'équivalent, dans un laboratoire, des « effervescences », des « émeutes » dans la société — et qui ne laissent pas de traces. Les idéologies sont appliquées peu à peu, elles pénètrent peu à peu la matière sociale qui les transforme et les déforme, mais aussi qu'elles modifient lentement.

Mais ce n'est pas seulement la puissance des idéologies que Cournot méconnaît. Il ne tient pas assez compte de ce que l'on pourrait appeler l'« instinct juridique » de l'homme. Il est trop exclusivement « physicien ».

Cournot s'est donc trompé, du moins dans le *Traité*, en ne croyant pas à des Révolutions profondes et durables. Ne s'est-il pas trompé aussi, malgré tout, en prévoyant que le mouvement de l'humanité vers le régime de l'administration, de l'organisation perfectionnée, laissera en dehors de lui le domaine économique ? N'a-t-il pas pourtant répété — laissons-lui la responsabilité d'une contradiction possible — que, « les siècles de l'avenir ne seraient pas des siècles de liberté », que les progrès du régime industriel, notamment, s'ils favoriseraient l'égalité, n'étaient guère propices à la liberté ? On ne conçoit guère un progrès de la rationalisation sociale, sans que, corrélativement, l'individualisme disparaisse, sans que les liens entre les hommes se fassent plus étroits. Cournot veut à la fois, que le monde marche vers une phase où il sera de plus en plus mécanisé, et en même temps que les liens sociaux, conformément aux précédents historiques, aillent sans cesse en se relâchant. En fait, ce que l'histoire montre, c'est bien plutôt une succession des phases de dissolution et de resserrement de ces liens. L'Empire romain, avant l'invasion des barbares, allait sans cesse en se mécanisant jusqu'à la para-

lysie. Après le Moyen âge et le ^{xvii}^e siècle monarchique, les ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles ont été marqués par une nouvelle phase de dissolution, d'où la fausse inférence de Cournot. Mais, tout fait aujourd'hui prévoir une nouvelle cristallisation.

Les facteurs qui favorisent l'avènement de la phase administrative et finale, ne paraissent pas tellement différents de ceux qui favorisent le socialisme. Celui-ci même semble être un symptôme, une manifestation, de cette phase nouvelle où nous entrons. On ne peut dire que le socialisme se réalisera tel quel. L'histoire montre trop régulièrement que les idées des hommes se déforment en s'incarnant et nous venons de voir que, probablement, ainsi que le veut Cournot, les lois de la physique sociale sont incompatibles pour une bonne part avec un tel idéal, mais, pour une autre part, sa réalisation est presque certaine.

L'individualisme économique du ^{xix}^e siècle correspondait, non plus, comme l'individualisme anarchique des débuts de la féodalité, à des invasions barbares, mais à ce que l'on pourrait appeler l'invasion de l'humanité par les Machines et les grandes industries. De même que, contre les Normands ou les Huns, les petits, en l'absence de l'État, se groupaient autour de ceux qui étaient capables de les protéger, autour du château féodal, de même dans « l'ère de l'entreprise », les individus, forts ou faibles, se sont arrangés entre eux en dehors de l'État, qui n'était pas encore adapté à cette tâche nouvelle. Mais il serait bien risqué de prévoir que la société ne reprendra pas ses droits, comme le pouvoir central a repris les siens après la féodalité. Il ne s'agit pas de porter sur cette évolution probable un jugement, et il n'est pas prouvé qu'elle constitue un progrès, mais elle a déjà presque la valeur d'un fait. Cournot va aux extrêmes quand il parle de « discipline conventionnelle », ce qui est, en effet, probablement impossible. Mais il ne s'agit que de savoir si le mouvement d'organisation des sociétés pourra laisser en dehors de lui les institutions économiques. Or, comme le dit Durkheim, on doit appeler « socia-

liste, toute doctrine qui réclame le rattachement des fonctions économiques actuellement diffuses, aux centres directeurs et conscients de la société (1) ».

On peut penser, il est vrai, et en conformité avec les idées de Cournot, que l'avenir organisera, perfectionnera le mécanisme économique, mais dans le cadre général du libéralisme et du capitalisme, et non pas selon les espérances socialistes. Déjà, les socialistes parlent beaucoup moins de « l'anarchie capitaliste » parce que, visiblement, le capitalisme s'est organisé, régularisé, a dépassé la période d'enfantement désordonné que connaissent toutes les institutions humaines, et qu'il est arrivé à une période d'équilibre relatif, assez conforme aux lois de la physique sociale. K. Marx a donc peut-être tort de se moquer des économistes classiques parce que ceux-ci croient que la propriété et le salariat sont des acquisitions définitives, et que cette « catégorie historique » ne passera pas comme les autres. Ces économistes ont peut-être raison quand ils affirment que « les institutions de la féodalité sont des institutions artificielles », mais que « les institutions de la bourgeoisie sont des institutions naturelles ». La formule que Marx énonce avec ironie : « Ainsi, il y a eu de l'histoire, mais il n'y en aura plus (2) », Cournot l'adopterait, en pleine connaissance de cause, en l'appuyant sur une philosophie générale, qu'il oppose consciemment à la dialectique de Hegel, dont il se moque.

Le régime capitaliste, qui, pour aménager le monde, a brisé tous les liens organiques, toutes les féodalités politiques, religieuses, morales, Cournot pourrait en parler comme en parle, par moment, le Manifeste communiste. N'est-ce pas, en effet, passer du « vitalisme » au « rationalisme », que de « rompre les liens sociaux immuables et figés dans leur rouille, avec leur cortège de croyances antiques et respectables », que de « profaner tout ce qui était sacré (3) ? » Mais tandis que

(1) *Revue Méta.*, juillet 1921, p. 494.

(2) *Misère de la philosophie*, p. 168.

(3) *Manifeste communiste*, § 7.

Marx prétend que la « dialectique » continue, et que le capitalisme, après avoir beaucoup détruit, sera détruit à son tour, pour Cournot, il participe à tous les caractères de la civilisation rationnelle succédant à la phase organique et historique, il a tous les inconvénients et tous les avantages de cette civilisation — et surtout il a sa stabilité.

La phase finale prévue par Cournot n'est pas sans faire penser à la thèse du matérialisme historique. Cournot pourrait dire, de cette théorie, ce qu'il dit des conceptions de Condillac : elle n'est pas vraie pour le passé, et elle n'est pas encore tout à fait vraie, mais elle sera vraie de l'avenir, parce qu'en effet, dans l'avenir, la politique, la morale, l'art même seront déterminés par le développement des forces productives, et modelés par le mécanisme économique. Seulement Cournot, en sa qualité de savant, sait que tout système matériel admet une phase d'équilibre. Il est vrai que Marx, en cela peu fidèle à la philosophie de Hegel, croit, lui aussi, que l'histoire s'arrêtera — après le triomphe du prolétariat.

Toute la question, entre les deux philosophes, est donc ramenée à celle-ci : la cristallisation sociale qui suivra la fin de l'histoire, pourra-t-elle avoir pour support le régime capitaliste ? Dans ses premiers livres, avant 1871, Cournot l'admet sans hésitation, pour toutes les raisons que nous avons indiquées, et avant tout au nom des lois naturelles de la science économique. Mais Cournot se montre beaucoup moins optimiste sur la facilité relative avec laquelle s'établira la phase d'équilibre final, dans les *Considérations* et dans *Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme*, et il finit par croire, comme Marx, à une auto-destruction du régime. C'est que, dans l'intervalle, il y avait eu la Commune, cette terrible expérience historique, qui a rendu pessimistes et misanthropes tant d'écrivains et de philosophes, et que les Bolcheviks d'aujourd'hui saluent comme une aurore. Non qu'en apparence Cournot change d'opinion sur le fond des choses. Le socialisme ne lui apparaît qu'avec une valeur catastrophique, explosive, et

comme incapable de rien fonder de durable, mais il augmente l'échelle des bouleversements qu'il redoute, et que le socialisme lui paraît capable de provoquer, jusqu'au point d'en être inquiet, d'une façon générale, sur les chances d'établissement d'un régime stable sous la variété superficielle des formes politiques. Les « émeutes » provoquées par le socialisme lui paraissent, cette fois, mériter le nom de Révolution, quoique d'un tout autre genre que la Révolution française qui, elle, est finie (1). « La phase révolutionnaire que nous traversons appartient moins à une révolution qui se poursuit qu'à une nouvelle révolution qui commence. » Sous la phraséologie, style XVIII^e siècle et « Droits de l'Homme », du « Droit au travail », Cournot discerne la réalité substantielle de l'Internationale des Travailleurs, qui ne fait pas grand cas des libertés municipales et parlementaires, et qui, bientôt, « n'éprouvera plus le besoin d'appeler le vieux jacobinisme à son aide (2) ». En prévoyant jusqu'aux mots qui devaient être employés plus tard, Cournot annonce le déclin de la politique des partis, et le commencement d'une politique « de classes (3) » et la guerre sociale remplaçant la guerre civile. Les futures sociétés humaines seront aussi peu disposées à se passionner pour la foi et les institutions religieuses, que pour la liberté démocratique et ses apôtres. Restera donc le troisième grand parti, le parti des masses populaires, des populations ouvrières des grandes villes, celui du socialisme, ou plutôt du communisme, pour traduire dans notre langue d'aujourd'hui.

Dans *Matérialisme, Rationalisme, Vitalisme*, Cournot parle encore, comme dans le *Traité*, de l'administration, opposée à la politique, mais en ajoutant de nombreux points d'interrogation. Il se rend compte que l'administration organisée, rationnelle, scientifique, ne peut reposer sur le vide, même si elle est indépendante de la politique — qu'elle

(1) *Considérations*, II, VI, IV.

(2) *Ibid.*, II, VI, VI, p. 418.

(3) *Ibid.*, p. 419.

s'appuie sur un « régime », qui en est la condition, la base. Il s'aperçoit que les progrès de la civilisation générale promettent un perfectionnement indéfini de l'administration, mais ne promettent nullement la stabilité du régime — bien au contraire, car l'intelligence, éveillée, veut toucher à tout, et ne se contente pas de perfectionner ce qui est, mais demande ses titres à tout ce qui est, en prétendant tout refaire selon la logique géométrique. Le régime peut n'éprouver guère de changements, malgré les péripéties politiques, et, le régime étant donné, l'administration, comparable à une science ou à une industrie, peut aller en se perfectionnant toujours entre les mains de techniciens honnêtes. « Plus l'administration se fixe en se perfectionnant, plus elle devient, en réalité, indépendante de la politique. Donc, supposé que le régime ne change pas, ou n'éprouve que des changements lents, on conçoit un état de choses où l'administration des intérêts et des services publics dépendrait à peine de la politique (1). »

La thèse est la même que dans le *Traité*, mais avec l'introduction capitale d'une proposition conditionnelle : « supposé que le régime ne change pas ». On peut dire que Cournot reconnaît ainsi l'importance du socialisme pour l'avenir de l'humanité : il est capable de bouleverser toutes les données du problème par un cataclysme qui changera jusqu'au régime. Nous sommes loin des simples émeutes populaires que Cournot prévoyait d'abord. Les peuples auront-ils la sagesse de tendre vers l'idéal utilitaire ? « Leurs meneurs, contents d'expérimenter des théories politiques ou de satisfaire leur convoitise du pouvoir s'abstiendront-ils de toucher au régime de la société ? Il n'est guère permis de l'espérer : car quelle prise auraient-ils alors sur les masses populaires ? On doit plutôt craindre que les futures convulsions de la politique, en remuant la société à de plus grandes profondeurs, en provoquant de plus violents et de plus aveugles appétits, n'aboutissent à de terribles désastres. Aux orages de notre zone tempérée,

(1) *M. V. R.*, p. 165.

succéderaient les typhons des tropiques, au lieu de nos chétifs volcans, nous aurions des Cordillères ; ce qui n'empêcherait pas les philosophes de deviser dans les intervalles de calme sur la cause des ouragans, ni les voluptueux de s'ébattre sur la lave refroidie, ni même les sciences, l'industrie, le luxe d'aller leur train là où les sociétés seraient moins troublées, mais ce qui porterait un rude coup au mysticisme humanitaire (1). » Cournot, dans son dernier livre, est éloquent, terrible et abondant en images, comme un Prophète. Mesurons la gravité de sa correction à la thèse du *Traité*. La Révolution, loin d'être finie, ne fait que commencer. Le sol même qui supporte la variété des constructions politiques menace de s'effondrer. Le socialisme, qui ne peut rien créer, prend une sauvage grandeur pour la destruction. Si Cournot prévoit avec clairvoyance l'importance future du mouvement socialiste, il prouve une clairvoyance égale en définissant les difficultés essentielles qu'il rencontrera dans sa marche, et tel passage des *Considérations* pourrait encore être un objet de méditation pour les dirigeants de l'U. R. S. S..

« Tant que les convoitises excitées n'exigeront pour se satisfaire, que la ruine de ceux qu'on appelle les riches et les oisifs, il ne faudra pas compter sur une réaction (2). » Cournot remarque d'ailleurs à propos de la Révolution française qu'il est utopique de vouloir arrêter une révolution une fois amorcée. « Mais on en a bientôt fini avec les riches et les capitalistes en temps de révolution, et le moment viendra où, pour tenir les promesses faites, pour procurer aux ouvriers des grandes villes l'affranchissement des taxes, l'augmentation de salaire, la réduction des heures de travail, il faudra faire contribuer les paysans » — la fameuse « paysannerie », ce massif corps réfractaire de la chimie marxiste, dont parlent aujourd'hui avec un si curieux mélange de mépris, de flatterie et de peur, les discours communistes — « les paysans,

(1) *M. V. R.*, p. 165.

(2) *Considérations*, II, VI, VI, p. 422.

qui ne s'en soucieront nullement, et qui finiront bien par opposer la supériorité du nombre aux avantages de la discipline et de la concentration (1) ».

En tenant compte du facteur « Socialisme », Cournot en arrive ainsi à modifier sa thèse centrale sur le caractère indéfiniment progressif de la civilisation générale. L'utilitarisme scientifique, au lieu de pénétrer de plus en plus dans la structure même de la société, en lui donnant la stabilité et l'organisation, semble n'être plus qu'un domaine à part, réservé difficilement dans les « intervalles de calme » et dans les « coins les moins troublés ».

(1) *Considérations.*

CHAPITRE VIII

L'humanité sans âme

I. — *L'humanité unifiée et moyenne*

Jusqu'à quel point, dans l'avenir, le monde sera-t-il unifié et uniformisé ? A quel niveau s'établira la moyenne qui va résulter de l'unification ? Ce problème se rapporte à la fois à la structure de la société future, et à la psychologie de l'homme de l'avenir.

Il est évident que les progrès incessants de la civilisation générale, du droit universel, de la morale rationnelle et commune, tendent à effacer dans l'humanité les distinctions, les différences de types, aussi bien entre les hommes qu'entre les nations ou entre les races, et à affaiblir tous les traits originaux. La géométrie et la mécanique impliquent l'uniformité, tandis que la vie est variétés, différences, nuances : « Plus nous remontons dans l'histoire, plus nous trouvons les civilisations des diverses nations policées empreintes d'un cachet particulier. L'ère vraiment moderne date pour nous de l'époque où la civilisation générale, par la vigueur de son développement, tend à oblitérer les traits distinctifs de chaque système national ou particulier (1). » La phase finale, en gros, est caractérisée par l'équilibre, l'égalité de niveau, — sauf la classification amenée par les lois du méca-

(1) *Traité*, § 533.

nisme économique — la fusion des couleurs, le mélange, l'unité (1).

Fusion et mélange des races d'abord. Cournot développe très peu ce point. Il ne croit pas que la race soit à elle seule la trame sous-jacente à l'histoire. Il ne méconnaît pas son importance, surtout dans le passé, et il en fait même, dans le *Trailé*, un facteur de premier ordre de l'histoire, qui sort en grande partie de l'ethnologie ; dans les *Considérations*, il explique volontiers beaucoup d'institutions, la Constitution anglaise par exemple, par la psychologie des peuples. Mais, pour l'avenir, il ne semble pas avoir soupçonné l'importance grandissante du problème des races, et leur influence dans l'équilibre actuel du monde, et par conséquent, dans l'évolution future. Il ne traite pas la question des races colonisées par les Blancs, et qui peuvent se réveiller, ni de leur avenir, question qui apparaît aujourd'hui comme primordiale, et qui déterminera sans doute la figure qu'aura l'humanité dans deux siècles. Cournot, en parlant des sociétés humaines, arrête volontiers son regard à la « République Occidentale » ; il exprime une confiance un peu facile dans la force des nations civilisées contre celle des peuples inférieurs : « Il est devenu impossible qu'une nation parvenue à la hauteur de la civilisation moderne succombe sous les assauts de la barbarie, qu'elle vienne du dedans ou du dehors (2). » Cournot oublie que la barbarie est moins dangereuse par ses chocs brutaux que par sa lente infiltration.

Pourtant, le peu qu'il dit de l'avenir des races humaines et des nationalités ethniques, paraît assez juste. A mesure, remarque-t-il, que l'on va vers la phase théorique, il se trouve pourtant que l'opinion publique semble attacher plus d'importance aux distinctions de races, de nationalités. Au nom du principe des nationalités, on rétablit les grandes familles humaines, démembrées par la politique. Mais c'est que les

(1) Dans le chapitre V de *la Dissolution*, M. Lalande a établi la thèse que défend ici Cournot, sur un très grand nombre de faits.

(2) *Trailé*, § 532.

progrès de la civilisation usent plus vite les distinctions dues aux hasards de la politique et de l'histoire, que celles qui tiennent à la race ; dès lors « la valeur des caractères ethnologiques grandit relativement, quoiqu'elle décroisse absolument parlant (1) ». C'est probablement la vérité même : les différences de races sont destinées, en principe — mais il y a des chances pour que l'on manque du temps nécessaire — à disparaître sous le rabot de la civilisation générale, mais elles constituent, de beaucoup, la dénivellation la plus importante que nous laisse le travail de la force organique dans l'humanité. C'est donc celle qui sera détruite le plus difficilement et le plus tardivement. Mille petites inégalités seront nivelées, que l'on apercevra encore les grands mouvements de terrain des oppositions de races.

Cournot est aussi bref en ce qui concerne l'avenir des Nations, des États. Il préfère la formule des nations diverses à l'idée de l'unité, à l'idée d'une monarchie universelle, dont la seule menace, à notre époque, ne peut que provoquer des orages. Même, curieusement, il semble croire que la mort des corps politiques, ou le régime de l'économie sociale, permettra de « s'accommoder de la diversité aussi bien et mieux encore qu'il ne s'accommodait de l'unité (2) ». C'est là une alliance d'idées tout à fait proudhonienne (3). Il semble presque ainsi annoncer un morcellement encore plus grand de la carte politique. Mais c'est là plutôt un vœu de la part de Cournot qu'une prévision rationnelle, et dont la réalisation ne semble guère en rapport avec les conditions générales de la société future.

L'humanité future sera-t-elle unifiée politiquement, ou les nations seront-elles éternelles ? Si, d'une part, le souci général de maintien du *statu quo* et tout ce que les nations modernes représentent non plus de sentiments humains mais de purs intérêts économiques, semblent nous promettre

(1) *Traité*, § 543.

(2) *Ibid.*, § 603.

(3) Cf. BOUGLÉ, *Proudhon fédéraliste* dans *Proudhon et notre temps*.

une durée indéfinie ; d'autre part, les lois générales de l'histoire (1) montrent que la marche vers l'unité est inévitable. L'analogie de la phase finale avec celle de vastes Empires comme l'Empire romain, est également une raison de croire à l'unité.

« Il y a tout lieu de croire, écrit-il, que le monde tend vers l'application la plus large de la liberté économique et commerciale (2). » Or, Cournot a montré, dans ses *Considérations*, comment la liberté commerciale préparait l'unité des parties commerçantes. Un temps viendra peut-être où « l'histoire ne serait plus, même pour les grandes nations, que ce que sont devenues les histoires de nos villes et de nos provinces, depuis qu'elles se sont absorbées dans la grande unité nationale (3) ».

Surtout, Cournot aurait, de notre temps, une nouvelle raison de croire à l'unification future. Il est très exact que les nations modernes sont déjà en grande partie bâties sur une infrastructure économique, et tiennent par conséquent à la nature profonde des choses, sont bien dans la ligne de la civilisation générale, et ne reposent pas seulement sur de fragiles sentiments ou même sur des illusions humaines, comme le croient trop ceux qui ne voient dans les nations qu'un reste de « barbarie » et une œuvre des préjugés et des instincts dépassés. Il est très vrai que cette signification nouvelle des nations, leur donne une chance sérieuse de durée. Mais, même si les nations ne sont que des entreprises industrielles ou commerciales, il ne faut pas oublier que les « entreprises » elles-mêmes ont tendance à se fusionner. D'autre part, la guerre a montré quel danger, quel élément d'instabilité, constituait pour l'économie du monde, l'existence de nations diverses, si favorable, pourtant, d'autre part, aux progrès de la civilisation générale — et justement parce que le caractère surtout économique des nations en fait des maisons

(1) Cf. *Traité*, § 536.

(2) *Revue sommaire des doctrines économiques*, p. 338.

(3) *Considérations*, II, V, IV, p. 208.

de commerce, inquiètes, comme on l'a dit, sur leur bilan de fin d'année. En devenant des mécanismes économiques, les nations deviennent des « puissances (1) ». A l'idée d'un système politique se joint l'idée, toute matérielle, toute mécanique, d'une balance politique, dont les plateaux, pour conserver un difficile équilibre, se chargent d'armements militaires et industriels, jusqu'à la limite de résistance de l'appareil.

C'est très bien, pour un capitaliste prudent — c'est à quoi Cournot compare la civilisation générale — de diviser ses chances « et de ne pas s'adresser à une seule banque, ni même à un seul gouvernement (2) ». Mais cette prudence se retourne contre lui, quand les banques, pour s'arracher sa clientèle, se battent entre elles et se ruinent réciproquement, en le ruinant du même coup. Tout le monde sent aujourd'hui que la civilisation générale ou, plus précisément, puisque nous nous plaçons à ce point de vue étroit, que l'aménagement rationnel, l'organisation technique de l'humanité, demandent à être reportés sur des assises plus larges que des assises nationales (3).

II. — Cournot et l'optimisme

Cette question, la dernière qu'il nous reste à traiter, peut servir de conclusion à notre exposé, en même temps qu'elle se rattache étroitement à ce chapitre. La thèse de Cournot constitue-t-elle un acte de foi dans le progrès ? L'humanité moyenne de l'avenir représentera-t-elle un progrès ?

Ainsi posée, la question est vaine, et elle a une valeur plus sentimentale que scientifique : on ne peut mesurer le progrès autrement qu'avec ses goûts personnels. L'humanité,

(1) Cf. *Considérations*, I, II, VI, p. 220.

(2) *Traité*, § 603.

(3) Pour sa part, Cournot se déclare impuissant à se « faire une juste idée des transformations de l'état social, qui pourraient amener le désarmement européen ». (*Considérations*, I, II, VI, p. 230.)

arrivée à la phase finale, comblera les amis de l'ordre, de la symétrie, de l'arrangement et de la régularité géométriques, les admirateurs du progrès matériel, et fera horreur aux artistes, aux esprits parents de ceux de Stendhal ou de Mérimée, amateurs d'humanité pittoresque et variée. C'est ainsi que la civilisation américaine enthousiasme les uns, et laisse les autres de glace.

La question que nous posons est plus positive. D'une part, il s'agit de savoir quelle couleur, optimiste ou pessimiste, Cournot donne à sa vision de l'humanité future. D'autre part, il s'agit de définir la somme d'inconvénients et d'avantages que nous promet la direction générale de l'évolution. Nous croyons qu'il est permis de parler du pessimisme de Cournot. Non pas qu'il n'insiste jamais que sur les mauvais côtés de la phase finale, bien au contraire, mais dans ce domaine, dans la religion du progrès, les tièdes sont bien près d'être des incroyants absolus, il suffit d'une restriction pour faire suspecter la foi tout entière, et Cournot en fait de nombreuses.

Il est vrai que c'est bien de l'optimisme que de prévoir le développement indéfini de la civilisation. Pour Cournot, nous l'avons vu, la civilisation générale, parvenue à une certaine hauteur, met la nation qui l'abrite et la nourrit, au-dessus des coups de la barbarie. Si les nations et les races européennes perdaient toute vitalité « il faudrait bien que la civilisation proprement dite pérît elle-même, ou tout au moins rétrogradât jusqu'au point où ces races l'ont prise. Mais tout porte à croire qu'une telle crainte est excessive, et que les pertes d'ailleurs très regrettables dont sont menacées nos sociétés vieilles, ne doivent pas être comptées parmi celles qui empêchent de vivre, et qui par là coupent court aux progrès de la civilisation générale (1) .» Il n'accuserait pas non plus, comme Rousseau et bien d'autres, la civilisation de causer la perte des peuples trop avancés ; il ne croit pas

(1) *Traité*, § 513.

que si un peuple s'amollit et perd sa force guerrière, si ses institutions nationales, si la pureté de sa race se corrompent, il faille s'en prendre à la civilisation. « Dans les luttes que les anciens peuples civilisés ont soutenues contre leurs voisins barbares, ces peuples n'ont point péri à cause de leur supériorité en fait de civilisation, mais par d'autres causes, et nonobstant les avantages que cette civilisation leur donnait (1). »

Il faut même accuser Cournot d'un excès d'optimisme, car il est probable que les progrès de la civilisation rationnelle ne sont pas pour rien dans l'amollissement des peuples, l'usure de leurs institutions nationales et même dans l'abâtardissement de la race. Les adeptes anglo-saxons de l'eugénique, gémissent de voir la civilisation industrielle aboutir à l'élimination des Nordiques et au triomphe des Alpains et des Méditerranéens dans les usines et les bureaux. Mais surtout, il est certain que l'atmosphère de confort facile, l'extrême division du travail et la spécialisation, la prédominance des fictions juridiques sur la sévérité de la nature, de la ruse sur la force, et des combinaisons de l'intelligence pratique sur la noblesse du tempérament, qui caractérisent les sociétés avancées, ne sont pas toujours, il s'en faut, une cause de progrès pour le type humain. Cournot rapporte à la mentalité particulière des Anciens ce fait que, dans le monde antique, les progrès des arts, des lettres et du luxe, coïncident avec le décroissement de la population, la décadence de l'agriculture, la corruption des mœurs. « Ainsi se justifient, ajoute-t-il, certains lieux communs des moralistes qui, appliqués à un autre ordre d'idées et de faits, n'ont plus qu'une valeur déclamatoire (2). »

On est bien tenté ici de donner raison à Caton, à Rousseau, et à Nietzsche. Si le type vigoureux et noble des Romains primitifs a succombé à la civilisation, c'est malheureusement

(1) *Traité*, § 532.

(2) *Traité*, § 569.

en vertu d'une loi générale. Nous la voyons trop jouer autour de nous pour en douter. L'introduction de la civilisation rationnelle et industrielle est une terrible épreuve pour un peuple. Il en est de la « civilisation générale » comme des institutions parlementaires, que l'on présume être la forme rationnelle de gouvernement : elle réussit sans trop de dégâts chez les Anglais et quelques autres peuples européens, mais elle détruit et gâche plus qu'elle ne crée chez tous les autres peuples. Des philosophes chinois, hindous, arabes, opposent aujourd'hui, très naïvement, la sagesse de l'Orient à l'activité matérialiste et superficielle de l'Occident, destructrice des valeurs morales. Ils prennent pour une différence de type, ce qui n'est qu'une différence de phase. Mais si, comme tout porte à le croire, la civilisation rationnelle conquiert les Orientaux, on verra alors seulement comment ils supporteront l'épreuve — l'épreuve de la houille, de l'électricité, de la presse libre, et de l'instruction obligatoire — par laquelle sont déjà passés les Européens. Il n'est même pas besoin d'en appeler à l'avenir : c'est notre temps déjà qui voit s'évaporer tout l'idéalisme, et tout le charme, des vieilles civilisations orientales.

Il n'a pas cependant échappé à Cournot que la civilisation mécaniste, sous la forme particulière et précise du progrès du machinisme, pouvait être, par certains côtés, même économiques, un mal réel. « De roi de la création qu'il était, ou qu'il croyait être, l'homme est monté, ou descendu (comme il plaira de l'entendre) au rôle de concessionnaire d'une planète (1) ».

Mais voici le vrai mot de Cournot, qui fixe exactement sa position — optimisme ou pessimisme — mot intéressant, encore plus par ce qu'il révèle de juste intelligence de l'humanité, que par sa valeur de prévision. « Ce qui s'appelle proprement une civilisation progressive, n'est pas, comme on l'a dit souvent, le triomphe de l'esprit sur la matière (ce qui

(1) *Considérations*, II, V, VI, p. 230.

n'aurait, nous l'accordons, que de bons côtés, quoique cela sente un peu son gnosticisme) mais bien plutôt le triomphe des principes rationnels et généraux des choses sur l'énergie et les qualités propres de l'organisme vivant, ce qui a beaucoup d'inconvénients à côté de beaucoup d'avantages (1). » Cette théorie « gnosticienne », comme les théories opposées de Hobbes, pèche par une intelligence incomplète des faits historiques et des vrais éléments de la nature humaine. Les philosophes veulent faire de l'homme ce que l'histoire nous montre qu'il n'a jamais été « tantôt une pure intelligence, tantôt une brute ou une machine (2) ». Ils n'oublient de l'homme que l'être vivant.

Les « avantages » du triomphe du rationalisme, Cournot ne les méconnaît jamais. De formation scientifique, et plus qu'un simple amateur en matière de sciences, il ne peut partager le point de vue méprisant et chagrin de l'artiste et de l'esthète devant l'industrialisation du monde. Homme et citoyen pondéré, modéré, un peu académique même dans ses allures, appréciant l'ordre et « l'esprit de sagesse qui conserve », ayant pratiqué l'administration, il ne méconnaît pas du tout les bienfaits d'une administration sage et ordonnée, que les progrès du rationalisme lui semblent promettre. Mais, il faut insister maintenant sur la contre-partie d'inconvénients que ce triomphe implique : il détruit les instincts élevés comme les instincts grossiers, il détruit et abaisse l'âme. Or, n'y a-t-il pas dans la nature humaine, quelque chose de supérieur à l'intelligence et à la raison ? « La religion, l'honneur, le patriotisme, la charité, le dévouement, l'amour sous toutes ses formes répondent oui, il y a quelque chose de meilleur et de préférable, car il y a l'âme (3). » Et l'âme tient à la « vie » de l'homme, vie supérieure à la vie animale, — mais vie toujours, par opposition à la mécanique de l'intelligence et de la raison.

(1) *Traité*, § 330.

(2) *Traité*, § 440.

(3) *M. V. R.*, p. 274.

Les progrès du rationalisme menacent les instincts organiques de l'homme et, par suite, ils menacent également son âme, qui tient à sa vie et à ses instincts, et qui représente, pourtant, une valeur supérieure à celle de la raison.

Par les progrès de la civilisation, l'homme qui calcule et fabrique, l'homme lié à la terre et aux lois de la terre et de la matière, par le besoin qu'il a de subsister matériellement, supprime l'homme qui est, par sa vie, au-dessus de la terre et de la mécanique matérielle, l'homme qui est le plus beau et le plus noble des animaux, et qui se sert de son cerveau, non pour calculer et organiser sa vie physique, mais pour sentir harmonieusement les beautés du monde, et les élans ou les subtilités de sa propre nature.

La phase finale verra s'éteindre l'âme, non seulement dans l'homme, mais dans les nations. Ce qui fait la réalité, le génie, l'âme d'une nation, ce qui en fait, comme disait Proudhon, dans sa lettre à Michelet, « une Personne vivante, une âme consacrée devant Dieu », c'est qu'elle est formée, comme un Vivant immense, de tous les instincts lents et sourds des hommes qui la composent. C'est ainsi qu'elle dépasse la réalité de chaque homme, et surtout le peu de chose qu'il y a dans la conscience claire de chaque homme. Mais si l'instinct s'éteint et fait place à la raison, les nations deviennent des sociétés commerciales, dont l'intérêt, l'avantage, ne se distinguent pas de l'intérêt et de l'avantage de l'ensemble de tous les associés. La France de Louis XIV, de Napoléon, était une grande réalité surhumaine. Dans l'avenir, la raison de l'homme ne se laissera plus dominer ainsi. Tant que l'on peut, avec vérité, comme Cournot, être « naturaliste » en histoire, on peut encore dire que le règne de l'homme n'est pas commencé. Babylone, Rome, Byzance, la Chrétienté, la Monarchie française, ont existé, mais non l'homme. Les réalités historiques qui dominent l'individu sont peut-être douées d'une vie inférieure à la vie de l'homme individuel, elles n'ont qu'une vie purement végétative, mais c'est au moins une vie, avec tout ce que ce mot suppose d'harmonie

naturelle, tandis que l'homme individuel, l'associé dans les grandes sociétés commerciales de l'avenir, ne « vivra » pas, se bornera à calculer, à raisonner, sur un plan mécaniste et géométrique : il sera privé des cultures, du style, des couleurs toujours nouvelles qui ne sont données à l'homme que par le reflet de la Vie collective à laquelle il participe.

Quand l'homme individuel, dans la neutralité grise et unifiée de sa psychologie raisonnable, aura commencé à régner, le naturalisme, appliqué à l'humanité, n'aura plus de raison d'être, parce que la société humaine n'aura qu'une existence logique et abstraite, « en tant que groupe d'individus qui se succèdent et se remplacent les uns les autres » ; elle ne sera plus « douée de vie, d'organisation, d'instincts, d'un développement propre (1) ».

Ce sera la fin des Peuples dont un Michelet a pu ressusciter l'âme, dont Proudhon affirmait la « personnalité et l'autonomie », et dans lesquels « la vie apparaissait, comme partout où il y a organisation dans la collection (2) ». Les lois, les rythmes de la nature vivante seront brisés par l'avènement de la raison, et cela permet de mesurer l'étendue du dégât qu'elle accomplira. Que l'on suppose Florence ou Venise remplacées par des villes de commerce américaines, peuplées par des « actionnaires d'une société anonyme », le squelette mécanique de leur activité économique subsisterait, mais quelle chute, dans un autre domaine, si l'on passe de ces chefs-d'œuvre de la nature, de l'instinct et du temps, à des combinaisons rapides de cerveaux sans mystère.

Nous sommes ici bien plus au cœur de la pensée de Cournot, que lorsque nous citions ses propos optimistes sur la civilisation, au début de ce chapitre. Devant l'homme, il y a ceux qui croient à l'âme, et ceux qui croient à l'esprit, ceux qui désespèrent de l'avenir parce qu'il fait craindre un abaissement de l'âme — et ceux qui attendent tout du règne

(1) *Considérations*, II, V, IV, p. 210.

(2) PROUDHON, *Polémique à propos de L. Blanc*, p. 405. Edition Bouglé et Moysset.

futur de l'idée, sans rien regretter de ce qui tenait à la « fibre » de l'homme, à ses instincts barbares et raffinés, qui leur font au contraire la même horreur vague, qu'aux civilisés la vue d'un cannibale ou d'un sauvage australien.

Cournot, tout en dégageant le problème de toute sentimentalité, n'en marque pas moins sa préférence pour l'âme et toutes les valeurs qu'elle représente. Il nous est donc permis de parler de son pessimisme, puisqu'il prévoit l'abaissement de ce qui, pour lui, est le meilleur.

Cournot veut réveiller, de « leur sommeil optimiste », ceux qui idéalisent par trop le règne de l'idée, de l'esprit et de la raison, parce qu'ils ne prennent pas la peine de le définir avec réalisme, et qu'ils sont à leur insu, pour reprendre son mot, tout imprégnés de gnosticisme.

Le lieu géométrique où l'humanité de l'avenir trouvera sa paix, son ordre, son unité, qu'elle cherche depuis le début des temps modernes, après avoir cessé de croire qu'elle l'avait trouvé au Moyen âge, il faut bien comprendre qu'il se trouve pour Cournot au-dessous et non au-dessus du domaine où a vécu l'humanité « animale » et passionnée. « Tant pis, pour l'humanité, si jamais le mécanisme social se perfectionne au point qu'il n'y ait plus à étudier et à admirer dans la société qu'un mécanisme. » Il ne faut pas se hâter d'opposer triomphalement, aux éternelles guerres de religion que se font les âmes, aux discordances des cultures, l'unité où vivent les esprits qui se rejoignent sans peine dans la mécanique et la géométrie, dans la science ou dans la technique. L'unité et l'ordre ne sont obtenus que par la simplification, par l'abandon de tout ce qu'il y a de complexe, de rare, de précieux dans l'homme, ce chef-d'œuvre longuement enfanté de la nature. L'humanité ne deviendra rationnelle, ne laissera prédominer l'Idée, qu'en retournant à un genre d'existence que la vie et la nature spontanée et instinctive avaient dépassée, autant qu'un organisme dépasse une machine. Il ne faut pas être dupe du son des mots : l'avènement de la civilisation générale est au fond un phénomène « grossier ».

Comme les jugements de valeur n'ont aucun sens scientifique, disons que l'homme, avec tous ses instincts biologiques, avec toutes les nuances de son âme et de sa culture historique, est, dans l'univers, un être plus complexe que l'homme civilisé de l'avenir, qui ne se servira de son cerveau que comme d'une machine à calculer. La complexité harmonieuse est le seul élément objectif de ce que nous appelons pour simplifier la « supériorité ».

L'homme, en abordant le Continent inconnu de l'avenir, aura subi la même transformation qui attend, en Amérique, les immigrants, les représentants des vieilles races pittoresques ou affinées de l'Ancien Monde. Il aura perdu sa curieuse individualité savoureusement créée par l'histoire, il sera devenu un « produit de série », à l'âme simple et pauvre.

W. Rathenau a fait un tableau de la « mécanisation » du monde qui rappelle assez celui de Cournot, de cette mécanisation suscitée « par la densité plus grande de la population, et qui tend à tirer de notre planète surpeuplée des possibilités de subsistance et d'existence pour d'innombrables nuées d'êtres humains (1) ». Mais il croit qu'au delà de cette mécanisation, viendra l'ère de ce qu'il appelle improprement le Royaume de l'âme, qui réalisera le « côté divin » de la création, le « commencement d'une série nouvelle et indéfinie de degrés ».

Voilà un exemple parfait de ce qui doit apparaître, si l'on admet les idées de Cournot, comme une rêverie sans consistance, un messianisme, une « gnose » dépourvue de toute signification positive. Ce monde de l'âme, triomphant de la matière, n'est qu'un mirage verbal. Dès que l'on abandonne le domaine de la nature vivante, on ne peut que tomber dans la région du mécanisme, dont toutes les lois sont bien connues, et qui ne nous réserve aucune manière inédite et supérieure d'exister ; on tombe dans l'utilitarisme et le matérialisme, puisque l'esprit de l'homme, sa raison, n'est pas un Verbe

(1) W. RATHENAU, cité par Raphaël, p. 68.

au sens mystique, mais simplement ce qui correspond en lui aux lois objectives du monde matériel. C'est de la Vie que sortent la poésie et la culture désintéressée, et non pas de la Raison ou de l'intelligence.

L'utilitarisme futur, la poursuite du progrès matériel et la poursuite du gain, même s'ils n'ont pas pour mobile la soif vile de jouissance, mais le besoin, plus noble, de puissance, Cournot a bien vu qu'ils ne pouvaient devenir la principale affaire des hommes, « des caractères les plus trempés et des tempéraments les plus équilibrés » — l'idéal américain d'aujourd'hui, l'« élite » dont la publicité des marques d'automobiles de luxe sollicite la clientèle — « sans que cela nuise à l'exercice et au développement d'autres instincts, d'autres facultés supérieures, qui témoignent, même dans les égarements dont elles sont le principe, de la dignité de la nature humaine, et d'un mystérieux commerce avec un monde dont, pas plus que la science, le travail, l'industrie, la richesse, ne donneront jamais la clé (1) ».

Il ne faut donc pas que ceux qui travaillent à l'organisation matérielle du monde, ou à l'avènement de l'« Idée », en tuant la nature vivante qu'ils veulent dépasser, croient travailler à l'avènement du règne de l'Esprit.

Le matériel humain de la société future sera médiocre. Tout sera moyen, et la menue monnaie des petits talents remplacera le génie. Même pour la science, ce sera l'âge, non des puissants esprits, mais des comptes rendus des journaux, des revues de tous formats et de toutes langues (2). Seule la période historique est le théâtre des grandes individualités, mais, une fois que l'histoire, s'absorbant dans la science de l'économie sociale, finit « à peu près comme un fleuve dont les eaux s'éparpillent, pour l'utilité du plus grand nombre, dans mille canaux d'irrigation, après qu'il a perdu ce qui constituait son unité et son imposante grandeur (3), » les

(1) *Considérations*, II, V, VI, p. 242.

(2) *M. V. R.*, p. 168.

(3) *Traité*, § 543.

supériorités individuelles vont en s'effaçant de plus en plus dans les sociétés vieilles. Il ne reste plus que l'aveugle entraînement des masses. Cournot ne nous accorde donc même pas la consolation que nous donne Gobineau, autre pessimiste, dans son roman des *Pléiades*, écrit à peu près à la même époque que le dernier livre de Cournot ; des individualités puissantes ne concentreront pas en elles tout ce qu'il y avait de précieux dans les fortes races disparues. Si, aujourd'hui, « le monde se détourne de l'idéal pour se donner de plus en plus à la vie positive, et tandis qu'on se plaint de n'avoir plus de guide, on en suit un fidèlement : la passion de la jouissance matérielle (1) », au moins dans ces sociétés « nourries de bœuf saignant et de vin bleu », Gobineau croit encore trouver quelques « fils de roi ». Tandis que pour Cournot les individus supérieurs eux-mêmes disparaîtront, et il sera même difficile, au moyen de bonnes institutions, d'empêcher « de trop décroître ces moyennes, qui, en tous genres, doivent être cotées si bas (2) ».

On sent que dans son dernier livre Cournot a voulu dire son mot, après 70, comme Renan et bien d'autres, sur la France vaincue, et sur les moyens de la relever. Il est difficile d'être plus sombre que lui. Nous sommes loin des élans lyriques de Victor Hugo, de ses jeux de lumière et d'ombre où le jour triomphe toujours de la nuit : « Les expositions universelles et les sociétés chorales ne dispenseront pas des dons d'invention chez les mécaniciens, les peintres et les musiciens. Il sera toujours bon de travailler à la diffusion de l'instruction élémentaire, mais elle ne fera ni des hommes de génie, ni des héros, ni des saints ; elle ne dispensera pas des Assises et des gendarmes ; et la nation qui compterait sur les maîtres d'école pour recouvrer la supériorité perdue, risquerait fort de se repaître d'illusions (3). »

Cournot, qui est en somme un esprit religieux, qui semble

(1) *Les Pléiades*, II, p. 59.

(2) *M. V. R.*, p. 169.

(3) *M. V. R.*, p. 169.

bien en tous cas, admettre, comme « métaphysique latente », quelque chose qui n'est pas très différent de la métaphysique du Christianisme, ne peut croire que l'humanité, œuvre de Dieu, soit une grande expérience manquée, une Création ratée. Il croit que la création organique a un plan. Il croit que l'humanité marque le couronnement et l'achèvement de ce plan. L'homme, pour lui, est bien positivement — et ce n'est pas une illusion de la vanité humaine — « sinon le centre des choses, du moins le bout d'une chose » : il est au sommet de la création organique. Cournot n'accorde aucune vraisemblance à l'opinion d'après laquelle les types organiques actuels, ayant eu dans le passé des ancêtres ou des prédécesseurs, auraient dans l'avenir des descendants ou des successeurs (1). Il met sur le même plan que les rêveries les plus saugrenues de Fourier, les hypothèses des philosophes qui émettent l'idée, que peut-être dans quelques millions de siècles, une future époque géologique sera caractérisée par une faune et une flore absolument différentes de la faune et flore actuelles — et cela précisément parce que l'humanité marque l'avènement d'un ordre nouveau « et que les transformations au sein des sociétés humaines, un nouvel aménagement des forces naturelles dû à l'action de l'homme sur la nature, succèdent aux transformations organiques (2) ».

Cournot ne méconnaît donc pas l'énorme importance de ce nouvel ordre de choses qui succède à la création organique arrivée à son terme, on le sent même assez souvent troublé dans sa foi — ne disons pas dans sa foi religieuse, mais dans sa foi en la valeur de la religion — par le sens de l'évolution qu'il a découvert. Il essaie de répondre d'avance au trouble des consciences et aux objections des adversaires, en considérant la phase finale, le régime utilitaire et rationnel, comme rentrant, lui aussi, dans les plans d'une sagesse éternelle, et comme se rattachant aux lois « respectables

(1) *M. V. R.*, pp. 101-102.

(2) *M. V. R.*, p. 102.

elles aussi », qui régissent l'ordre général du monde. Mais l'humanité tout entière est tout de même pour lui un peu semblable à Adam et Ève, créatures de Dieu, et pourtant échappant aux mains de Dieu, sortant du Paradis terrestre à la suite d'un mauvais usage de leur libre arbitre, et gagnant leur pain à la sueur de leur front. Le Règne humain, le Règne de l'Homme affranchi des vieilles lois de la vie, Cournot le voit commencer avec inquiétude et pitié.

Il semble même, par moment, ne pas écarter absolument la possibilité du retour de l'humanité humiliée, impuissante, et repentante (1), quoiqu'il soit bien sceptique sur cette victoire finale de l'esprit chrétien sur l'esprit du siècle, contraire à toutes les probabilités, au sens général de la marche du monde, à toute sa thèse. Seulement il garde de cette préoccupation religieuse, à la fois le souci de ne pas voir avec un pessimisme absolu l'avènement de la phase future, et l'impression qu'il s'agit malgré tout d'une chute. Il ne croit pas, nous pouvons le redire, que l'époque inaugurée par la Renaissance, l'Humanisme, et surtout par la victoire de la science et du rationalisme, finira par céder la place à un nouveau Moyen âge, seulement il n'admire pas, ou n'admire guère, cet « Humanisme », il ne s'enthousiasme pas devant lui ; il voit tous ses défauts, ses infériorités.

Il ne croit pas à la faillite du Règne humain, de cette grande tentative qui semble aller contre la nature, parce qu'il la replace à son rang dans un ordre supérieur, et la trouve, malgré ses apparences inédites, conforme à des lois naturelles plus profondes, mais il la dépouille de son auréole de poésie et de grandeur.

Ce n'est que par une idée mystique que l'on instituerait pour l'humanité une loi de progrès indéfini en tous sens, dit Cournot dans une phrase qui fixe bien l'impression de lucidité froide et de réalisme serré et positif que l'on garde de toute son œuvre — ce n'est que par une véritable folie que

(1) Cf. *M. V. R.*, p. 281.

l'on voudrait la diviniser, « comme si l'humanité devait être, dans son perfectionnement idéal, l'unique objet du culte des générations futures. Ceux qui divinisaient après sa mort un César romain savaient au moins quel dieu ils adoraient : il serait, s'il se peut, moins raisonnable, de diviniser d'avance l'humanité, quand on ne sait pas encore le sort qui l'attend (1) ».

(1) *M. V. R.*, p. 171

CHAPITRE IX

CONCLUSION

Cournot, à divers endroits de ses œuvres, s'est amusé, avec une pointe d'ironie, tournée du reste contre lui-même — ce qui est l'attitude la plus intelligente pour un « idéologue » — à prendre de petites revanches silencieuses de théoricien, sur Napoléon, ce « demi-dieu », mais qui ramenait le monde en arrière, cet Italien, ce Latin, dont « la politique est classique jusqu'à l'anachronisme (1) », à qui le don de voyant a été refusé, et qui « n'a rien pressenti du grand mouvement d'idées dans lequel le xix^e siècle allait entrer après lui, et serait entré plus tôt sans lui (2) ».

En laissant aux siècles futurs la possibilité d'admirer ou non la clairvoyance du philosophe, nous pouvons au moins savoir si les cinquante ans qui ont suivi sa mort l'ont ou non confirmé, et c'est déjà beaucoup pour un prophète, quand Napoléon a trouvé le moyen d'y échouer. L'ensemble, la direction générale des événements est bien à peu près conforme aux vues de Cournot. C'est une impression qui ne peut guère s'étayer sur des preuves et des exemples précis, mais un lecteur contemporain perçoit nettement chez Cournot, un sens, une prescience du xx^e siècle plus juste que celle de Comte, ou de Renouvier, ou même de Renan.

Depuis Cournot, le monde a continué, sauf les exceptions que nous signalons plus loin, à s'organiser, ou plutôt à perfec-

(1) *Considérations* II, VI, V, p. 395.

(2) *Ibid.*, p. 391.

tionner son mécanisme. L'agencement rationnel prédomine sur l'action harmonieuse et lente de la vie et de l'instinct. Le phénomène est frappant chez les peuples les plus traditionalistes, chez les Anglais, et surtout chez les peuples non européens, dans le monde jaune ou brun. L'histoire de Pierre le Grand, qui, d'un seul coup a voulu déraciner de son Empire les mœurs barbares et patriarcales pour l'aménager à l'euro-péenne, s'est répétée sur une immense échelle, chez les Turcs et chez les Chinois. Partout les organismes historiques se détruisent par un mouvement irrésistible et accéléré. La monotonie de la mécanisation gagne toute la planète ; sous nos yeux se forme l'ossature utilitaire et économique de l'humanité de demain. L'éducation publique elle-même en perçoit les effets, s'adapte. On sent que l'homme entre dans un monde nouveau, qui sort du passé sans ressembler à rien de ce qui est du passé, parce qu'il est d'un autre ordre. La tradition, la culture classique paraît ainsi périmée, alors que les plus profondes transformations organiques de l'humanité n'avaient pu faire rompre les liens avec ses anciennes cultures.

La plus forte de ces « passions », le plus fort de ces « instincts », dont Cournot prévoit l'élimination : la passion, l'instinct nationaliste, ont été bien refroidis, comme il arrive toujours dans l'histoire, par le cataclysme qu'ils ont provoqué, cette « guerre du Péloponèse », que seule la patience a achevée ; et si l'on voit poindre à notre époque la menace d'un nouveau « drame passionnel », dans l'humanité, selon l'expression de Paul Morand : la haine des races, à laquelle Cournot n'a pas assez pensé, tout fait prévoir que ce drame ne peut être que le dernier, avant la période d'équilibre utilitaire, avant la fin de l'histoire. Les hommes ne se passionnent plus guère pour la gloire, ou pour un idéal religieux. Leurs passions même se dirigent vers la Raison, ou ce qui leur apparaît comme la Raison. Ils ne s'enthousiasment que pour des systèmes techniques, dans lesquels, sans saisir les détails, ils approuvent au moins une idée : la promesse d'une organisation logique. Une Révolution nouvelle, socialiste, s'est pro-

de, d'un autre ordre que la Révolution française, dont les phases ont en somme merveilleusement confirmé, jusque dans les détails, les prédictions de Cournot, et qui n'a pas été, bien au contraire, le mouvement général vers l'améliorément économique de la terre.

Sur une autre échelle, si l'on songe aux individus eux-mêmes, le passage à une forme rationnelle et mécanique de civilisation, est visible, palpable, dès aujourd'hui. La ligne idéale qui sépare le passé de l'avenir tel que le voit Cournot, est franchie tous les jours par tous les vieux Européens qui vont en Amérique, par les Juifs qui, de Pologne ou de Hongrie, arrivent à Paris ou à New-York, par tous les paysans qui abandonnent leur longue tradition et deviennent des ouvriers et des fonctionnaires dans les villes, par les nègres ou les Chinois qui s'enrichissent ou passent leur baccalauréat, par les millions d'êtres humains qui se « modernisent » plus ou moins profondément. Le mécanisme de la vie moderne happe et façonne un nombre croissant d'hommes qui, jusqu'à présent, avaient gardé contact avec le sol ; il nivelle, par le journal, le costume, l'instruction obligatoire, les ethnologies les plus variées.

L'ère des Grands Êtres collectifs, où l'individu ne compte pas, l'ère des États selon la notion des philosophes allemands rationalistes, semble finie. Les hommes veulent de plus en plus, et d'une manière consciente, édifier un ordre social où tout converge vers leur bien-être, ils renient les instincts qui en faisaient les instruments ou les cellules d'un être supérieur auquel ils se sacrifiaient. Les citoyens ne se dévouent plus à la Cité, ils demandent que la Cité soit telle qu'elle procure la plus grande somme de bien à la collection des citoyens, qu'ils ont cessé de déifier d'une façon mystique. Les Allemands ne croient plus à l'Empereur. Si des religions politiques nouvelles, des Grands Êtres nouveaux semblent se former, en Russie ou en Italie, nous avons mesuré le caractère tout relatif de ces exceptions. Ces exceptions n'ont même été possibles que parce que les formes politiques nouvelles se

présentaient comme la promesse d'une cité consacrée enfin aux hommes, non à un Dieu ou à un Tsar. Les hommes ne veulent plus se contenter du genre de bonheur que leur donnait une vie instinctive, où chacun était mis lentement à sa place par le temps, et qui naissait d'une adaptation parfaite à un rôle modeste dans le grand organisme qu'ils vénéraient ; ils savent d'abord aujourd'hui quel est leur programme personnel : que le mécanisme social s'arrange pour y satisfaire.

Cournot, comme Auguste Comte, a reconnu que la grande crise actuelle n'était pas une crise historique comme les autres, qu'elle impliquait un changement en profondeur dans toute la société des hommes. Il en cherche même le principe plus loin qu'Auguste Comte, puisque pour lui cette crise ne se rattache pas seulement à une transformation de la mentalité humaine, mais tient à une loi de toute la nature, et à l'opposition fondamentale du mécanisme et de la vie.

Cournot a traité le vrai problème, celui de l'avènement de la raison dans les sociétés humaines, et celui des conséquences, bonnes ou mauvaises, de cet avènement. Il a vu qu'il s'agissait d'un « règne de l'homme », et que les sociétés instinctives du passé n'en pouvaient donner une véritable idée. Auguste Comte aussi, avait perçu que l'humanité de de Maistre et de Bonald n'était plus possible dans l'avenir, sans que cela signifie nécessairement que l'avenir sera le règne du chaos et de la force nue ; seulement, par un curieux mimétisme, il a fini par faire un tableau à la fois contrasté et très analogue de cette humanité de demain, dont il était moins le théoricien que le Pape. L'humanité de Cournot, tout en étant plausible, puisque nous la voyons se dessiner devant nous, est suffisamment inédite pour qu'elle puisse avec vraisemblance être amenée par l'histoire, qui ne se répète pas.

Au fond, rien de plus différent que l'humanité future d'après Cournot, et l'humanité positiviste, d'après Comte. L'état positif, Comte s'imagine qu'il peut se constituer tout

d'une pièce, par une sorte de « conspiration au grand jour », comme l'entend maintenant Wells, ce nouveau positiviste. Il voit, en tout cas, l'ordre futur comme un système bien lié, que l'on peut décrire d'avance. Il prétend définir la « vraie » société humaine, comme de Bonald. Il confond perpétuellement la science théorique de la politique et la réalité sociale. Hanté par le majestueux système des sciences qu'il vient d'évoquer, il veut édifier de même la grandiose architecture de l'avenir. Cournot, au contraire, n'attend pas l'ordre futur d'une grande réforme, mais de mille influences diverses et dissolvantes, d'une lente usure de tout ce qui s'oppose à l'équilibre mécanique. Bien plus, Comte a beau avoir inventé l'expression de « physique sociale », elle caractérise beaucoup mieux la conception de Cournot. La société positiviste est tout enveloppée de sentimentalisme, comme la société Saint-Simonienne ; elle s'édifie dans une atmosphère religieuse et presque hiératique. L'ordre, purement mécanique, auquel croit Cournot, apparaît à Comte comme un impossible renoncement de l'homme ; il ne conçoit l'ordre que par la convergence des volontés. Cournot est un économiste, Comte est l'ennemi des économistes (1), et la querelle qu'il leur fait est au fond d'origine « religieuse », beaucoup plus que scientifique. L'homme, considéré comme une sorte de « machine à chercher son intérêt maximum » — à partir duquel Cournot établit ses équations — fait à Comte la même horreur qu'une larve non baptisée à un chrétien du Moyen âge. Il n'admet pas l'inhumanité d'un régime purement économique ou administratif. Les économistes lui paraissent des monstres, ou plutôt d'« impitoyables pédants » — eux qui n'admettent que le degré d'ordre qui s'établit spontanément, ce qui équivaut à une « démission », à un « aveu d'impuissance sociale » (2). De même, Comte ne se résignerait pas à réduire la fonction du gouvernement à de « grossiers attributs d'ordre

(1) *Cours*, IV, pp. 212, *sqq.*

(2) *Ibid.*, IV, pp. 223-224.

matériel ». Une société, pour lui, ne saurait subsister, si elle ne représente qu'un entrecroisement d'intérêts, si elle n'est cimentée par un ordre spirituel, par une communion de croyances. L'humanité positiviste vivra un nouveau Moyen âge, avec une nouvelle Papauté et un nouveau catéchisme.

Inversion curieuse : Comte, athée, croit au triomphe futur de la religion, et Cournot, théiste, chrétien, confiant dans la Providence, est tellement soumis aux « décrets » divins (1) — malgré son propre attachement aux valeurs spirituelles, à l'âme de l'homme et à l'âme des nations — qu'il aboutit à un absolu matérialisme, à un athéisme social. Il accepte la perspective d'un mercantilisme mathématique et glacial sans enthousiasme, mais sans récrimination (2). Il lui suffit que Dieu continue à régner dans le ciel.

Ainsi, au point de vue de la philosophie sociale, Cournot paraît incontestablement plus moderne qu'A. Comte, et plus vraiment « positif ». Dans ce domaine des prophéties, où l'on tombe si facilement dans l'extravagance et la bizarrerie, c'est déjà un rare mérite que de garder la mesure et de bien déchiffrer les lignes visibles de l'avenir sans faire l'effet d'un visionnaire.

Quels sont les points faibles des idées que nous avons exposées ? Cournot, on l'a remarqué déjà (3), est difficile à critiquer, il prévoit les objections, il nuance ses idées, il pense à tout ; mais nous avons sur lui la supériorité, peu méritoire, d'être né au ^{xx}^e siècle. Le cours général des choses ne semble pas infirmer jusqu'à présent la possibilité d'un état final d'équilibre pour l'humanité, mais il y a bien à dire et à rabattre sur cette idée de « stabilité » dans les sociétés humaines ; et surtout, le point d'équilibre doit être vraisem-

(1) Tocqueville, lui aussi, sincèrement chrétien, a été « religieusement impressionné », par le mouvement irrésistible des peuples vers la démocratie niveleuse.

(2) « Nous sommes ici-bas pour observer, et non pour critiquer, les lois irrésistibles de la nature. » (*Principes mathématiques de la théorie des richesses*, § 2.)

(3) MENTRÉ, *Cournot*.

blement placé plus bas, dans le sens moral du mot, que ne le prévoyait Cournot. Ce que l'on peut aussi critiquer, c'est sa conception des phases qui nous mènent vers cet état final. Nous avons pu ranger Cournot parmi les pessimistes ; sur certains points de détail, il l'a peut-être été trop, mais on peut dire que, dans l'ensemble, il a été trop optimiste encore.

I. — La notion de vie, d'organisme social est la racine philosophique de sa thèse. Or, le mot vitalisme est un mot qui sonne mal aujourd'hui. Dans ses ouvrages, les chapitres consacrés à la biologie sont certainement ceux qui ont le plus vieilli. Ses prophéties s'appuient pourtant sur une application du vitalisme aux sociétés humaines. Ce point de départ contestable ne gâte-t-il pas tout le reste ? Beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire. Le vitalisme est faux, comme philosophie biologique, mais, dans un sens relatif, dans les applications qu'en fait Cournot à la philosophie du droit, de la religion, de la morale, de la politique, il peut être très vrai. Que la vie soit ce qu'elle voudra, il est sûr qu'il existe des êtres vivants, que l'on reconnaît au premier coup d'œil ; que l'on entende comme on voudra le sens de ces expressions : la « vie » du droit, des langues, de la politique, des religions, par opposition à un mécanisme rationnel, il y a là également une réalité, un peu plus difficile à apercevoir, et que Cournot a eu précisément le mérite de bien reconnaître et de bien faire voir.

Il n'est même pas très difficile de voir par quelle idée plus positive, on peut remplacer l'idée de vie dans les sociétés, et qui en conserve tout ce qu'elle contient de réel. Une société, une institution peut être dite avoir une vie organique, quand elle évolue spontanément, naturellement, sans aucune interférence perturbatrice venue des régions raisonnantes et calculantes du cerveau humain, quand les hommes qui l'édifient suivent seulement leur instinct, s'adaptent à chaque instant dans leur sphère étroite, sans se rendre compte de la forme d'ensemble de l'institution à laquelle ils coopèrent,

c'est-à-dire précisément quand ils agissent comme les cellules inconscientes d'un véritable organisme. Il ne s'agit donc pas du tout d'une hypothétique force vitale, d'une force plastique passant des organismes proprement dits à ces organismes d'un autre genre que seraient les institutions. Il s'agit tout simplement, dans un cas comme dans l'autre, d'ensembles très complexes de constituants élémentaires, fonctionnant et évoluant sur eux-mêmes sans accident. Ainsi, le système féodal s'est formé spontanément par la convergence inconsciente de cellules élémentaires, des « mesnies » primitives.

Mais quel que soit le sens profond de l'analogie exprimée par Cournot dans son vitalisme, elle existe, et c'est l'essentiel. Pourtant, sur quelques points, et c'est pourquoi nous sommes revenus sur cette question d'ordre général, la mauvaise position philosophique de la notion de vie a induit en erreur Cournot. Il a fait de la vie des institutions quelque chose de simple comme une force, en réalisant ce qui n'est qu'une métaphore, et, d'autre part, en poussant trop loin l'analogie avec la vie d'un animal ou d'une plante. Un animal, une fois tué, ne peut plus revivre : les organismes sociaux, au contraire, peuvent indéfiniment revivre après les pires accidents, justement parce qu'ils ne sont jamais que des organismes très rudimentaires, et qu'ils ont la vie encore plus dure que les êtres vivants inférieurs, déjà moins fragiles, comme on sait, que les animaux supérieurs. Cournot, par la faute de sa philosophie générale, a été un peu trop amené à croire que la période organique dans l'humanité pouvait être quelque chose d'absolument révolu. L'expérience montre que les sociétés ne mènent pas une vie régulière, ininterrompue, et rigoureusement finie. Entre les hommes, qui sont tout de même très différents des cellules, des liaisons se forment, se rompent, se nouent et se dénouent infatigablement. Les instincts des hommes, après les destructions, se créent des religions, des codes, des gouvernements nouveaux. Il y a des rajeunissements des sociétés, comme en géologie il y a des rajeunis-

sements du relief : des hommes, usés à un certain point de vue, peuvent être neufs à d'autres.

Il y a une part de déclamation dans les phrases que l'on fait sur la « jeunesse » des États-Unis ; Cournot trouverait probablement que la civilisation américaine n'est qu'un mécanisme — et que le mot de jeunesse est ici impropre, qu'il faut dire plutôt, par exemple, que les États-Unis sont un mécanisme neuf, aux rouages solides et qui n'ont pas eu le temps de se rouiller. Pourtant, il doit bien y avoir une petite part de vérité dans les impressions concordantes de tant de voyageurs, frappés par l'espèce de rajeunissement des citoyens des États-Unis, par leur saine simplicité d'esprit, leur naïveté et leur optimisme de « barbares » — dans le meilleur sens du mot — qui les rendent encore capables d'accomplir d'une façon vraiment instinctive, c'est-à-dire organique, et dans un autre domaine que celui de l'utilité pratique et de l'industrie, de grandes choses qui sont devenues inaccessibles aux intelligences encombrées et perversies des Européens.

La vie, dans le sens relatif où l'on doit prendre le mot, ne se retirera jamais complètement des sociétés humaines, elle referra toujours du neuf avec du vieux. Cournot, qui remarque tout, même ce qui cadre mal avec ses idées, n'a pas été sans le remarquer. A propos du Moyen âge, cette frappante Renaissance sociale après la longue décadence du monde antique, il montre comment les causes mêmes de décomposition favorisent la formation d'un organisme nouveau, comment la force plastique, toujours prête à faire sortir la vie des dépouilles de la mort, saisit les matériaux de l'organisme désagréé, et les emploie dans la formation d'un organisme nouveau. « Ainsi, ajoute-t-il, se décrira le cycle de transformation incessante. Il faut qu'une civilisation vieillie soit livrée à la décomposition pour rendre possible l'évolution des germes d'une civilisation nouvelle, riche de jeunesse et d'avenir (1). »

(1) *Considérations*, I, I, II, p. 30.

Mais alors, si l'on admet cette idée de cycles, de phases, d'oscillations, il devient peut-être imprudent de prévoir que l'avenir ne verra le règne que du seul mécanisme dans la société et que le temps des organismes passera sans retour. Cournot a vécu, nous vivons encore incontestablement à une époque de dissolution, à une époque sans foi créatrice — et encore ce n'est pas vrai dans tous les domaines — mais il est peut-être incertain de prolonger dans l'avenir une ligne qui, par nature, est sinueuse. Quand un homme vieillit, on peut prolonger la pente de sa vie, à coup sûr, jusqu'à la mort, mais pour une société, à plus forte raison pour l'humanité entière, peut-être que non.

Il y a assez d'exemples historiques de Renaissances. Rome et l'Italie en ont vu au moins trois, sans qu'il s'agisse d'un changement de race, ce qui modifierait les données du problème.

Si l'on accepte la position de la question, telle qu'on la trouve dans Cournot, la fin du travail organique dans la société impliquerait la disparition ou l'engourdissement, chez l'homme, au seul bénéfice du sens critique et de la raison, de tout instinct, de toute passion, de tout enthousiasme gratuit, pour dire le mot, de toute folie, puisque ce sont les formes à travers lesquelles s'exerce psychologiquement et socialement la force organique (1). C'est bien invraisemblable. L'instinct inconscient et la folie ne semblent pas devoir cesser de diriger l'humanité. Les peuples ne cesseront pas demain d'agir comme des organismes inférieurs, en vertu de la régression si bien signalée par Cournot, et qui fait que même une nation de sages peut, comme nation, agir sans aucune prévoyance, aveugle et stupide comme un essaim d'abeilles (2).

(1) Cf., *Traité*, § 326.

(2) « La nature, en accordant à l'être collectif la puissance de faire ce que l'individu ne ferait pas, ne lui donne pourtant que des facultés d'ordre inférieur, si on les compare à celles de l'individu. » (*Considérations*, II, VI, V, p. 400.)

La société sera toujours équilibrée par la lutte des passions et des sentiments irraisonnés, ou des intérêts immédiats chacun tirant bêtement sur sa chaîne. De même que le système féodal s'est constitué sans but, sans vue, sans calcul préconçu, par la convergence des « mesnies » et des « fiefs », l'organisme futur sera formé de même, peut-être, par l'équilibre naturel des « syndicats » de toutes sortes. L'humanité, prise dans sa masse, va continuer à se précipiter tête baissée dans tous les extrêmes, sourde à la voix des raisonnements, sensible seulement, et pour un court instant, à l'évidence brutale de coûteuses catastrophes, au grand désespoir des philosophes rationalistes, mais pour le plaisir pervers des amateurs de vie et d'énergie.

On dira qu'un mouvement désordonné n'est pas forcément de la vie, mais peut signifier aussi une mécanique dérégulée. Pensons donc à des manifestations incontestables de la vie dans ce qu'elle a d'ordonné et de créateur, l'art par exemple. Il est difficile de soutenir que le moment est arrivé, ou arrivera, où l'homme « ne bâtira plus que des maisons saines et commodes, et non de beaux palais » ; l'art se renouvelle indéfiniment, prouvant la régénération indéfinie de la vie sociale. Si les époques classiques sont courtes, il y a, à toutes les époques, des œuvres classiques dans un sens plus large, justement parce que, en dehors de la rapide évolution et du vieillissement rapide des genres, il y a l'organisme humain et ses instincts qui ne changent pas. Nous ne parlons pas seulement des individualités artistiques, ce qui ne prouverait rien ici ; c'est la société elle-même qui crée sans cesse de nouveaux types de beauté que les artistes n'ont qu'à recueillir, comme Baudelaire a dégagé la beauté inédite des grandes villes ou de la femme civilisée ; comme des écoles modernes traduisent celle des villes industrielles ou des machines géantes, et des hommes au nouveau visage qui les dirigent.

Comme il y a des renouvellements dans l'art il y a aussi des renouvellements de foi, assez profonds pour secouer l'humanité au point de lui donner la forte unité, l'harmonie

d'un nouvel être vivant : « Les grandes époques de l'histoire, le siècle d'Auguste comme celui de Louis XIV, sont celles où les idées, sorties des périodes de tâtonnements et de discussions, se sont fixées et sont devenues maîtresses souveraines de la pensée des hommes (1). » Le socialisme représente évidemment une « idée » de ce genre. Les voyageurs de Russie ont l'impression de voir à l'œuvre, modelant, façonnant comme une force plastique, un nouveau Pouvoir spirituel : « Le mot socialisme représente pour l'ouvrier moderne une de ces formules magiques et synthétiques capables de dominer les âmes (2). » Il est curieux que le socialisme puisse apparaître à la fois comme une sorte de summum dans l'aménagement rationnel de l'humanité, et comme une religion nouvelle. Cela prouve que mécanisme et organisme dans la société se mêlent inextricablement, à peu près à toutes les époques. Les Saint-Simoniens, ici, ont vu plus juste que Cournot, quand ils opposent aux « périodes critiques », les « périodes organiques », qui alternent avec les premières, et auxquelles ils donnent un caractère religieux.

Cependant, n'allons pas trop loin ; ne méconnaissions pas que, dans l'ensemble, la thèse de Cournot reste vraie. Elle correspond trop bien, malgré tout, avec l'impression générale que l'on retire du monde contemporain. On ne peut que la corriger sur des points de détail, et la rendre un peu moins absolue.

Le règne de l'instinct, de la vie, n'est pas fini sans doute, mais il n'a plus le champ libre. Même en transposant la thèse de Cournot, on doit retrouver en gros ses conclusions. Nous entrons évidemment dans une époque où le raisonnement utilitaire, l'intelligence critique dominant et dissolvent à mesure qu'ils se forment, les équivalents de ces barbares et grandioses organismes sociaux qui se sont succédé dans le passé. La « force vitale » — ou ce qui en tient lieu — n'est

(1) LE BON, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, p. 152.

(2) *Ibid.*, p. 152.

pas morte, elle est neutralisée, mais le résultat est le même. Déjà au *xix^e* siècle, cet étrange film historique qu'a été l'Empire de Napoléon n'a pu être qu'un rêve attardé, sans racines dans la réalité profonde, vite oublié. Si la destinée de Napoléon donne l'impression, selon le mot de Cœthe « d'être comme la révélation de saint Jean, où chacun sent qu'il se cache encore autre chose, mais personne ne sait quoi » c'est qu'elle trouble et irrite, justement comme ces rêves mal oubliés de la nuit, dans le cours sans ombre de nos journées.

Ce n'est, malgré tout, que par métaphore que l'on peut faire, du socialisme, une religion. Ses traits religieux s'estompent assez vite dès qu'il touche terre et se réalise. C'est un fait que l'humanité crée difficilement des religions nouvelles : elles paraîtraient saugrenues à l'âge du téléphone et de la grande presse. L'atmosphère n'y est pas. Admettons que ce nouveau règne de la raison, cette nouvelle phase, n'a pas été amené par l'affaiblissement d'une mythique force vitale, mais cela ne change pas grand chose à l'idée que nous devons nous faire de l'avenir probable de l'humanité, et nous pouvons continuer sur ce point à suivre Cournot comme guide. L'homme semble bien en effet destiné dans l'avenir à perdre toute croyance désintéressée, toute naïveté capable de surmonter l'obstacle de son égoïsme et de son intelligence raisonnante. L'individu, ayant appris à calculer et à rapporter tout à lui-même, constitue une véritable impasse dans la marche de l'univers. Alors il faudra bien que la société s'arrange de cet équilibre d'égoïsmes. Puisque les hommes veulent rompre le contact avec la terre, il faudra bien qu'ils s'en tirent avec leur seule raison. Et c'est tout le principe de la phase finale de Cournot.

II. — Passons à un autre ordre d'objections, qui se rattache étroitement au premier. Ce qui s'oppose à la vie dans la société, et à ses créations organiques, c'est l'éveil du calcul individuel. Or, Cournot a trop tendance à voir dans ce calcul individuel une promesse immédiate de rationalisation sociale.

Il ne s'arrête pas à l'idée que peut-être la lutte des intérêts opposés pourrait au contraire empêcher le progrès comme la foule bloque la sortie d'un théâtre en flammes. C'est là surtout qu'il est trop optimiste, et qu'il est induit en erreur par ses réflexes, par ses habitudes d'esprit d'Européen civilisé.

Les deux choses sont pourtant loin d'être synonymes ou liées entre elles. L'homme qui s'éveille de ses traditions instinctives, qui s'« émancipe », devient « conscient », n'est pas si pressé de remplacer un ordre par un autre. A peine affranchi d'un joug — car c'est naturellement sous cet aspect que lui apparaissent, une fois rejetées loin de lui, les traditions séculaires — il ne tient guère à devenir aussitôt un rouage d'un autre genre dans un mécanisme social, si admirable qu'il soit, et dont il n'a même pas l'idée, car l'intelligence individuelle ne va pas si loin. Il veut s'amuser un peu dans l'intervalle, et vivre pour lui-même.

Le passage d'une vie passionnée à une vie utile s'effectue sans transition pour quelques classes sociales peut-être, ou pour quelques peuples, fort rares, mais ce n'est pas la règle générale. Cournot n'est pas sans avoir vu la difficulté, surtout à la fin de sa vie, et nous avons noté quels soulèvements catastrophiques il attend des « classes nécessiteuses », ce qui l'amène même à n'attendre que des « classes intelligentes et dirigeantes », ce ralliement à la raison pratique, à l'utilitarisme, qu'il escompte cependant d'habitude de l'humanité tout entière. Il est possible que ce ralliement général n'en soit que retardé, mais Cournot n'insiste pas assez sur la phase intermédiaire inévitable.

Le plus souvent il admet que la raison triomphera à la fois des instincts raffinés et des instincts grossiers. Il est probable, hélas, que ce ne sera pas en même temps. « Il doit arriver à la longue que l'idée ou la condition formelle prévale sur l'instinct : sur les instincts supérieurs, nobles ou délicats, comme sur les instincts animaux et grossiers, et qu'ainsi, il y ait à certains égards un abaissement, à d'autres

égards, un perfectionnement dans les conditions de l'humanité (1). » C'est une franche erreur de croire que l'organisme social, une fois détruit, puisse céder immédiatement la place à un équilibre mécanique d'intérêts bien balancés, réalisant le maximum d'utilité collective ; il fait place d'abord à la « monotonie des appétits » et surtout à leur concurrence désordonnée : « Les enchevêtrements des intérêts, dont on attendait paresseusement tant de résultats pour les mœurs, n'ont réussi qu'à faire des ennemis plus voisins. Le monde s'unifie, il ne s'unit pas (2). » L'union viendra peut-être, mais beaucoup plus tard, après un long interrègne dont Cournot ne parle pas. La raison humaine réussit incontestablement du premier coup à tuer la poésie, l'enthousiasme mystique, l'instinct raffiné ; elle réussit moins bien et moins vite à enchaîner la brute, et l'instinct grossier.

Une autre considération encore nous oblige à allonger cet interrègne avant l'avènement de la phase finale. Nous en avons déjà fait la remarque à propos du problème du socialisme. La raison individuelle, une fois éveillée, même si, par chance, elle règne sur des hommes au naturel modéré, et dont les égoïsmes ne sont pas trop virulents, se laisse séduire plutôt par des idéologies que par des vues vraiment scientifiques ; en matière de sociologie surtout, car il n'est pas de science qui tourne plus facilement à l'idéologie, même entre les mains de spécialistes. L'expérience des dernières années a montré que dans le domaine, nous ne disons pas de la sociologie, mais de l'économie politique, qui, sans être une science exacte, l'est tout de même bien plus que la sociologie, le public préfère régulièrement les mirages aux théories positives et « réalise » très difficilement les lois les plus simples et les plus incontestables. On frémit alors de penser à la masse énorme d'idéologies sociales que l'humanité devra user avant d'arriver, fourbue, à la phase finale. Car une

(1) *Traité*, § 332.

(2) Abel BONNARD, *En Chine*, p. 342.

erreur en matière sociale se révèle beaucoup plus lentement qu'une erreur en matière économique, et les dommages qu'elle cause ne sont pas toujours réparables.

Il faut toutefois ajouter ici le même correctif qu'à notre première objection. En très gros il est certain que l'humanité semble, de siècle en siècle, prendre un sens plus juste de ses véritables intérêts, sinon spirituels, du moins matériels. C'est un fait que la prospérité augmente. Plus les nouvelles générations ont pour idéal la richesse matérielle, plus la richesse collective monte. Il faut donc bien que les hommes, en moyenne, sachent mieux s'y prendre qu'autrefois, et soient plus aptes à mieux coordonner leurs efforts.

Il faut donc restreindre la portée de toutes nos objections jusqu'à présent. L'essentiel de la thèse de Cournot reste debout.

III. — Cournot, avons-nous dit, raisonne un peu trop avec des habitudes d'Européen. Ici nous touchons à une véritable lacune dans ses conceptions, et qui s'explique parce que le problème ethnique n'a vraiment commencé à se poser qu'avec le ^{xx}e siècle. Chaque siècle a son fardeau. Les complexes mécanismes sociaux qui s'élaborent sous nos yeux, conformément aux prévisions de Cournot, qui imposent leur cadre, leur forme aux hommes libérés des organismes détruits du passé, tendent à s'emparer, non seulement des Européens, mais de toutes les races humaines, et cette absorption promet d'être laborieuse. Car, malheureusement, si ces races viennent à la civilisation, à l'utilitarisme, au rationalisme moderne, ce n'est pas qu'elles aient pour tout cela de prédisposition naturelle, c'est pour une raison toute négative : c'est parce que leurs vieilles civilisations sont détruites, et qu'elles ne peuvent faire autrement que de se tourner vers l'ordre nouveau, mais sans enthousiasme ni bonne volonté.

C'est à leur endroit surtout, qu'il est sage de s'attendre à une phase intermédiaire de pure brutalité et de chaos, avant une hypothétique adaptation. A l'égard des races non-euro-

péennes, il serait puéril de croire que la mort de l'instinct, que l'avènement de la raison individuelle, signifie immédiatement sagesse pratique, agencement technique de la société. Ce serait folie de croire que les Noirs passeront sans transition de leur fétichisme et des « jeux d'enfants » de leur existence « ethnographique », à une période industrielle, aussi facilement que l'Angleterre industrielle et commerçante a remplacé l'Angleterre chevaleresque.

Cette considération des races non blanches nous montre, avec une sorte de grossissement, l'impossibilité de se passer d'une phase de transition, si longue dans ce dernier cas qu'elle doit faire apparaître comme fabuleux l'équilibre final. Si l'on songe à l'Afrique ou à l'Asie, il est plus sage d'attendre d'abord une période d'horreur et d'extravagance déchaînée : au Gabon, d'après Paul Morand, le Grand Féticheur est en même temps président de la ligue des Droits de l'Homme.

En s'occupant d'opposer la phase du vitalisme à la phase du mécanisme, Cournot n'a pas assez dit que dans certains cas, et plus précisément, pour certaines races (1), la période instinctive, vitaliste, préparait à la période rationnelle, utilitaire, de sagesse pragmatique, étant donné le naturel, le fond organique de la race, et la culture de ce naturel dans la période instinctive. Ce cas, c'est celui des races européennes, ce n'est pas le cas général. Même si le point d'arrivée doit être finalement le même en théorie, le chemin qui y mène peut être tellement accidenté, que l'on ne peut plus rien prévoir de précis. Il est à craindre, que, sortis de leur cadre traditionnel, de leur harmonie inconsciente, beaucoup d'hommes, et même des races tout entières, ne fournissent que des peuples de pseudo-civilisés, de voleurs ou de bandits en habits noirs, qui ne pourront qu'être une cause de détraquement pour le mécanisme social.

(1) Il est entendu que nous employons le mot « race » pour faire court. Il s'agit, d'une façon générale, de tout le passé ethnologique et préhistorique des peuples. Il serait absurde de donner à la race un sens strictement biologique.

Il faut bien croire que les Puritains ou les Quakers anglais, ou que certains Juifs, se trouvaient particulièrement aptes à se transformer en industriels ou en commerçants sérieux et à larges vues, à devenir des Ford ou des Walter Rathenau ; ou que les paysans scandinaves ou saxons étaient appelés à se transformer facilement en modernes bourgeois. On n'en pourrait dire autant des paysans russes, où se recrute si difficilement une classe moyenne, et des paysans chinois, d'où sort à peine de temps en temps un gros marchand jouisseur. Pour qu'on ne nous accuse pas de céder à un préjugé d'Européen, on peut faire la même remarque, la même comparaison, entre le Japon et la Chine. Il s'est trouvé que les institutions millénaires du Japon l'avaient préparé à la civilisation moderne, tandis que celles de la Chine ne l'avaient vouée qu'aux convulsions.

Pour nous faire une juste idée de l'avenir, il faut considérer les cas favorables comme l'exception, non comme la règle. La règle, c'est plutôt que le mécanisme bien ordonné de la civilisation moderne, et surtout de la civilisation de l'avenir annoncée par Cournot, répugne aux instincts des hommes. « L'Oriental soupire généralement après l'ancienne manière de vivre (1). » « Les choses mêmes dont nous nous enorgueillons le plus d'avoir doté l'Orient, la paix, l'ordre, la justice, la sécurité, ne sont pas, à beaucoup près, appréciées par les Orientaux comme nous pourrions le croire (2). » L'Oriental « déteste notre genre de vie bien réglée et systématique. Pour la majorité des Orientaux, ce sont encore les incertitudes de l'existence et la faveur capricieuse des puissants qui rendent la vie digne d'être vécue, non la récompense certaine de l'honnêteté et d'un labeur régulier ».

Dans de telles conditions, il faut au moins bien rabattre de la thèse de Cournot et se garder d'attendre de l'humanité tout entière la discipline qu'exigerait l'entretien du méca-

(1) STODDARD, *Le nouveau monde de l'Islam*, p. 104.

(2) *Ibid.*, p. 105.

nisme social. Nous examinerons plus loin s'il n'est pas plus vraisemblable même d'attendre que les Occidentaux finissent par ressembler aux Orientaux d'aujourd'hui.

IV. — Après avoir critiqué les principes sur lesquels s'appuie Cournot, après avoir critiqué l'idée qu'il se faisait du passage à la phase finale d'équilibre, qu'il voit trop facile à notre avis, il reste à examiner l'idée même d'un équilibre final, et à nous demander si un tel équilibre est possible même dans un sens très relatif, et s'il doit s'établir au point où Cournot le prévoit.

Peut-on parler en un sens quelconque de stabilité pour l'humanité ? C'est un élément essentiel, original de la thèse de Cournot, que de considérer la période historique comme non indéfinie, contrairement à ce que l'on s'imagine d'habitude. Il y a une grande part de vérité dans cette idée. L'histoire est le domaine de l'accident, du hasard, mais en dessous on est vite conduit à soupçonner une trame plus régulière, faite surtout de la civilisation générale. Pendant la phase post-historique, on peut l'accorder à Cournot, cette trame finira probablement par affleurer, elle ne sera plus masquée par les accidents. Mais cet affleurement signifiera-t-il forcément stabilité ? C'est douteux. La trame sous-historique présente évidemment un développement plus régulier, plus mécanique, plus logique que le cours de l'histoire ; les considérations de Cournot « sur la marche des idées dans les temps modernes » sont moins fertiles en accidents que l'histoire diplomatique et politique des mêmes périodes, mais néanmoins, il y a une marche, une évolution. Cournot raisonne comme si, les broderies et les caprices de l'histoire une fois enlevés, la trame elle-même, ce qu'il appelle « l'économie sociale », devait être stable. Comment le croire ? Même sans incident historique, il y aura toujours mouvement, déplacement d'ensemble de l'humanité.

Il est entendu que, d'après Cournot, cette économie

(3) STODDARD, *Le nouveau monde de l'Islam*, p. 109.

sociale étant d'essence rationnelle, mécanique, peut atteindre, comme tous les systèmes mécaniques, un point de stabilité.

C'est précisément ici que nous touchons du doigt une autre lacune dans les idées de Cournot : l'oubli de considérations que l'on pourrait appeler sociologiques, ou, plus précisément, démographiques (1). Cournot, quand il examine les sociétés et leur évolution distingue trois ordres de faits : d'abord, à la surface, les accidents historiques, puis les organismes sociaux, enfin la mécanique ou la physique sociale. Il oublie à notre avis un quatrième ordre qui serait à placer entre celui des organismes et celui des mécanismes, celui précisément que nous venons d'indiquer. Cournot admet que si les hommes cessent de faire partie, comme cellules, des organismes historiques, ils deviendront des rouages du mécanisme de la civilisation générale. Si c'était vrai, en effet, une période de stabilité finale pourrait être atteinte.

Mais les hommes ne sont pas semblables à des pierres, à du fer, à des minéraux inaltérables, ils s'usent, selon des lois qu'étudie précisément la démographie — par démographie, nous entendons toutes les autres considérations de même genre sur la population, les classes sociales, etc. Le matériel humain n'est pas vraiment un matériel, il ne participe pas seulement à la vie rapide, visible des grands organismes historiques, il vit d'une autre vie plus cachée, au rythme plus lent, et il ne se prête guère mieux à alimenter indéfiniment le fonctionnement du mécanisme social qu'à faire vivre dans une éternelle jeunesse un grand organisme politique. Les États-Unis nous en offrent encore un exemple frappant. Le mécanisme de la civilisation américaine échappe, on peut l'admettre, parce qu'il est un mécanisme, à l'instabilité, à la décrépitude fatale des systèmes politiques qui ressemblent davantage à un être vivant ; mais échappe-t-il aux causes de détraquement que sont, par exemple, la déna-

(1) Nous pensons par exemple ici aux conceptions de Carli : *L'équilibre des nations*.

talité anglo-saxonne, la destruction de la famille américaine, l'usure nerveuse des élites, la désagrégation de l'esprit austère du puritanisme, la diminution de l'énergie par le luxe ?

La matière humaine est, par elle-même, quelque chose de trop mouvant pour qu'on puisse avoir grande confiance dans le fonctionnement indéfini d'un mécanisme social, qui par essence, paraît s'être soustrait pourtant aux lois de la vie.

Cournot s'est cependant rendu compte, mais seulement à propos de la politique proprement dite, de la vanité des « mécanismes bien ajustés sur le papier (1) ». si la société ne trouve pas « dans ses traditions, ses mœurs, ses croyances, de quoi prévenir ou résoudre les crises ». Mais il a cru que ce qui était vrai de la politique, élément encore organique de la société, ne l'était pas de « l'économie sociale », en quoi vraisemblablement il s'est trompé. La société aura beau devenir semblable à une usine, le mécanisme, le fonctionnement de cette usine, comme celui des constitutions politiques, ne sera stable que sur le papier, il dépendra toujours du personnel qui l'animera, On a souvent vu déjà, dans la sphère restreinte d'une civilisation spéciale, succéder aux organismes, aux cités édifiées par la foi politique, des grandes villes commerçantes et des civilisations utilitaires, mais il ne paraît guère que celles-ci aient pu subsister beaucoup plus longtemps que celles-là. Tyr, Sidon, Carthage, Antioche, n'ont pas duré beaucoup plus que Ninive ou Sparte. Dans les peuples en décadence, l'industrie et l'administration marchent souvent presque du même pas que les institutions politiques.

On peut artificiellement essayer de durcir, de minéraliser — pour être dans l'esprit du système de Cournot — les hommes en vue d'en faire de meilleurs rouages, mais on comprend bien que le succès d'une telle tentative n'a qu'un temps. La mentalité, le caractère des hommes changent, l'iceberg usé par la base se retourne, l'énergie potentielle

(1) *M. V. R.*, p. 163.

accumulée explose. Il suffit d'une étincelle, d'une petite impulsion — campagne de presse, ralentissement et crise économique, vague d'enthousiasme ou de révolte — qui révèle l'étendue du travail accompli sourdement. Ce qui lutte contre l'établissement d'une phase d'équilibre dans l'humanité, ce ne sont pas seulement les faits historiques, petits ou grands, et nous comptons parmi ces faits, la vie, le vieillissement des nations et des empires — ce sont les lois sociologiques, plus profondes.

Quand l'humanité, après tant de convulsions historiques, aura trouvé son profil d'équilibre sur toute la surface de la terre, quand elle sera à l'âge des gazettes, qui ne serviront plus qu'à « enregistrer les réglemens, les relevés statistiques, l'avènement des chefs d'État, et la nomination des fonctionnaires (1) », on verra alors à l'œuvre d'autres forces de destruction ou d'évolution. Des classes sociales s'useront, seront remplacées par d'autres, dont l'esprit sera différent, les fonctionnaires nommés n'auront plus la même mentalité, non plus que les chefs d'État, et si les relevés statistiques diffèrent beaucoup d'une décade à l'autre, il faudra bien qu'il se produise des variations correspondantes dans le jeu du mécanisme social. L'humanité de l'avenir sera donc loin encore d'une véritable stabilité, même si l'on accorde à Cournot la possibilité d'un point d'équilibre très relatif, par opposition seulement aux mouvements heurtés de la période historique.

V. — Enfin, ce point d'équilibre, déjà si relatif, il nous semble que Cournot le place mal, qu'il le place trop haut. C'est à ce sujet surtout qu'il nous semble attendre trop de l'avenir. Il paraît vraisemblable que lorsque les hommes auront cessé de s'agiter, c'est qu'ils seront descendus plus bas que ne le croit Cournot. Nous proposons de voir l'humanité dans la phase finale, plutôt sur le modèle de la Perse moderne, ou de l'Espagne, ou des états de l'Amérique Centrale,

(1) *Traité*, § 542.

pris avant le léger mouvement de renaissance qui semble s'y esquisser, sous l'action tout extérieure de la civilisation moderne. Il nous semble probable que l'humanité n'atteindra un état stable, qu'une fois les rouages sociaux complètement encrassés, et non pas une fois monté un mécanisme au fonctionnement si régulier qu'il puisse marcher sans évoluer.

Cournot fait un peu la même faute — mais sous une forme beaucoup moins grossière — que Bentham, lorsque celui-ci admet l'harmonie spontanée des intérêts, par ce beau raisonnement que « ce qui est utile à la ruche est utile à l'abeille ». Cournot prend pour accordé que l'usage de la raison chez les hommes, implique « administration raisonnable » « mécanisme social agencé au mieux de l'intérêt collectif », « état de prospérité matérielle ». Il raisonne un peu trop sous l'influence de l'atmosphère du Second Empire. Dans le régime proprement dit — nous ne parlons pas de la politique — dans le mécanisme administratif de la France, la raison avait fait en effet de grands progrès, et le fonctionnement satisfaisant de ce mécanisme semblait le résultat de cet emploi de la raison. Mais il y avait, trop implicites pour être remarqués, bien d'autres ingrédients, dans le régime français, que la raison ; il y avait toutes les habitudes, tous les instincts d'ordre des Français du *xix^e* siècle, une longue accoutumance à la vie civilisée, à la centralisation, à l'obéissance aux lois, au respect des autorités, malgré les apparences, bref il y avait tous les instincts, qu'on ne finirait pas d'énumérer, d'un Européen normal, et que le système administratif et politique utilise inconsciemment. De même dans l'organisme individuel, le mécanisme de l'intelligence repose sur la vie inconsciente de tous les organes, qui ne révèlent leur importance que par défaut, par la maladie. Dans la bonne marche de l'administration, si l'on accorde à la raison un dixième de l'influence totale, on sera certainement encore trop large.

La raison, le calcul utilitaire individuel, n'auraient pu produire absolument rien de pareil. La raison produit de bons effets quand elle se superpose, pour le perfectionner

dans le détail, à un ordre social préalablement créé par des forces d'un tout autre genre. Mais s'imaginer que, plus la part de la raison augmentera, plus la physique sociale se perfectionnera, c'est une complète erreur. Dans un Etat déjà bien ordonné, le développement de la raison commune facilitera peut-être la perception des impôts, dont chacun comprendra la nécessité ; mais pour peu que cet ordre soit troublé, les calculs de chaque citoyen produiront assez vite un résultat diamétralement opposé. Chacun alors essayera de s'en tirer à bon compte, chacun voudra profiter des abus, le parasitisme social ira en se développant, sous toutes ses formes : multiplication des intermédiaires, spéculation. L'intérêt immédiat de chacun sera d'augmenter dans sa sphère le désordre, non de travailler à la restauration de l'ordre troublé.

Cournot admet que le système des éléments sociaux, après une période d'agitation, tend de lui-même à reprendre son équilibre. L'histoire est pleine pourtant de longues décadences dans lesquelles le déséquilibre s'amplifie, s'aggrave, jusqu'à la chute finale. Les hommes redeviennent des égoïsmes purs, comme dans un incendie ou un naufrage. On s'échappe du vieil édifice social en sauvant sa famille et ses biens, et, comme disait Atticus, à défaut de l'État, son patrimoine. Pour que les besoins réels des peuples, pour que « le bon sens des masses » sur lesquelles compte Cournot pour rétablir l'équilibre troublé, puissent prévaloir et se faire entendre, il faut évidemment que les organes du corps social ne soient pas trop délabrés, autrement les peuples ne peuvent plus que gémir vainement, comme les Romains de la décadence quand ils voyaient Alaric saccager Rome (1).

Sans doute, toutes les nations européennes pourraient fournir des exemples de crises dénouées par ce qui semble un sursaut de bon sens général, mais c'est qu'il ne s'agit

(1) Cf. Lor, *La fin du monde antique*, p. 208 : « C'est un corps usé dont les fibres ne réagissent plus à aucune excitation. »

jamais que de crises superficielles, c'est que l'armature sociale est intacte ; c'est qu'il n'est besoin que de corriger, non de créer..

Une administration bien réglée, c'est tout à fait incontestable, tourne finalement à l'avantage de chacun. Mais d'abord, l'établissement d'un mécanisme bien réglé apparaît comme un effort, le rendement ne vient qu'ensuite. L'effort peut même être très douloureux pour les individus que lèse tout rajustement conforme à l'intérêt collectif. Tout progrès technique va contre l'intérêt immédiat d'une main-d'œuvre. Plus cette main-d'œuvre est « consciente », moins elle se soucie d'un lointain intérêt général. Il faut donc s'adresser aux instincts non-rationnels de l'homme, à sa fierté nationale, à son amour de la construction, pour créer le mécanisme nécessaire. Dans le domaine pourtant beaucoup plus simple de l'industrie, la rationalisation a pu être faite en Amérique, à cause de l'optimisme général, de l'élan confiant et jeune, de la foi vivace et bien entretenue du peuple américain, et aussi de l'étouffement des individus par la masse — elle a été approximativement réalisée en Allemagne, grâce aux instincts disciplinés de la race ; mais ce serait une plaisanterie que d'attribuer ce succès à ceci, que les Américains et les Allemands « ont plus de raison » que les Français ou les Anglais. On pense bien qu'il en sera de même pour la rationalisation sociale. Ce serait une erreur grossière que celle qui ferait dériver la rationalisation sociale du règne du rationalisme. Les plus pratiques, les plus « pragmatiques » des hommes, les Américains, ne méconnaissent pas la valeur pratique d'un certain anti-intellectualisme, d'un véritable irrationalisme, cultivé par les Églises et l'École.

En cette matière, même si l'on admet que la raison et la logique reconnaissent la nécessité de payer le percepteur, il y a peut-être des nécessités plus subtiles et des actions encore plus indispensables que celles-là, que la logique et la raison ne reconnaissent pas, tandis que les instincts et les habitudes façonnées par le temps en tiennent automatiquement compte.

Cournot raisonne comme si les hommes eux-mêmes devaient rester en dehors du mécanisme social, n'ayant qu'à le fourbir et à le surveiller, à peu près comme les ouvriers d'une usine électrique aux murs bien blancs et aux cuivres bien astiqués. Mais ce sont les hommes qui doivent être rouages, et non pas surveillants du mécanisme administratif. On conçoit alors que cela revienne à leur demander autre chose qu'une attitude simplement raisonnable, et à exiger d'eux des tâches auxquelles il faut que leurs instincts se plient et qui donnent à leur corps même des courbatures. On pourrait s'amuser, pour réfuter Cournot, à prouver que la rationalisation sociale exigerait précisément l'arrêt de développement de la raison même et de l'intelligence, chez un grand nombre d'hommes. Les Sélénites de Wells, pour améliorer le rendement de la machine sociale, spécialisaient artificiellement les individus dans leur métier : il pourrait être utile et profitable aussi, par exemple, de stériliser le cerveau des futurs manœuvres. Il y a des ouvriers aux États-Unis, qui accusent les chefs d'industrie de ne sélectionner, par leurs services psychologiques d'embauchage, que des facultés étroitement spéciales, et de chercher même à éliminer les cerveaux pourvus de quelques idées générales. Rappelons le mot de Taylor à un de ces ouvriers : « Vous n'avez pas à penser, il y a des gens ici payés pour cela (1). » Certes, l'ouvrier a su protester, et une solide barrière est heureusement dressée là contre la mécanisation. Mais ce qui nous importe, c'est la tendance.

Après tout, la théorie que l'on appelle l'Obscurantisme est autant un système philosophique, qu'un expédient politique. Notre objection n'est donc pas entièrement un jeu. Et si le fameux bourreau de Joseph de Maistre était bien, ne disons pas la clé de voûte, mais le rouage central de la société ?

Comme il s'agit de prévoir l'avenir, rien ne prouve, réciproquement, que le développement de la raison générale

(1) DUBREUIL, *Standards*.

favorisera le bon fonctionnement d'une administration toute mécanique.

Tout cela a le tort d'être trop théorique, et nous n'aurions pas insisté la-dessus, si précisément Cournot ne s'était défendu ailleurs d'être rationaliste, et s'il n'avait pas proclamé l'insuffisance pratique de la raison. On concilie mal les deux thèses. Pour finir par un dernier exemple. Cournot se moque de la tendance moderne à faire au médecin aliéniste la clé de voûte de la justice — tendance éminemment « rationnelle » pourtant, mais en effet bien incompatible avec la bonne marche des institutions juridiques et du mécanisme social en général, qui exigerait plutôt, à ce qu'il semble, l'élimination impitoyable des inadaptés et des criminels, quelque soit le dosage scientifique de leur responsabilité.

Abordons la même idée encore par un autre côté, plus concret. Il est clair — du moins il nous paraît clair — qu'un régime administratif excellent, aux rouages ajustés et entretenus, implique une société humaine organiquement active, énergique, prise sinon à son apogée, à son âge d'or dans tous les domaines, ou du moins à une époque de peu postérieure à celle-ci. Car nous accorderions à Cournot que l'apogée politique, artistique, religieux, précède un peu l'époque de la perfection administrative. Mais le décalage est insignifiant. Ce n'est pas un exemple historique que l'on pourrait citer, c'est toute l'histoire (1). Cournot cite l'Empire romain de la décadence comme un exemple du contraire, mais il semble bien que l'administration du Bas-Empire était compliquée plutôt que perfectionnée. La prospérité administrative et économique de l'Empire, n'a guère survécu au deuxième siècle après la mort d'Auguste (2). Une organisation sociale de grande envergure, comme celle qui coïncide avec l'établissement de l'Empire romain, augmente d'abord la prospérité générale, mais elle tourne vite à l'ankylose, elle épuise vite

(1) Notamment Florence, du xiv^e au xvi^e siècle ; l'Espagne, du xvi^e au xvii^e siècle.

(2) Cf. TOUTAIN, *l'Economie antique*, p. 329.

ses bienfaits, et ses mauvais côtés se font seuls sentir. En ce qui touche les sociétés, ce n'est jamais la prospérité qui est un état stable, et l'on peut sans ridicule parler, comme le Dr Knock, « des prétendus états de santé ».

On pourrait être tenté d'objecter à notre pessimisme, qui compare la civilisation occidentale à l'Empire romain de la décadence, que l'Antiquité n'a jamais vraiment connu l'utilitarisme moderne, l'économie et le capitalisme moderne (1). Mais c'est une question de savoir si l'humanité d'aujourd'hui ne semble pas tout près de se dégoûter de ce régime d'efforts sévères et de réalisme. On la sent tentée par l'idéalisme politique — ce luxe dangereux, d'après Cournot — par la spéculation, et par bien d'autres opiums. L'activité énergique et précise d'un peuple réaliste et pragmatique est une adolescence éphémère.

Il faut une énergie continue pour sarcler à chaque instant les mauvaises herbes qui poussent partout, et pour extirper tous les abus avant qu'ils ne soient devenus irrémédiables. Le moindre affaiblissement « vital » dans un peuple correspond à un encrassement du mécanisme. Les progrès de la raison théorique, des sciences, de la technique qui, eux, sont vraiment indépendants de la vie des peuples, procurent quelques perfectionnements de détail, mais à quoi bon, si une corruption profonde vicie en même temps tout le système ? Relisons encore une fois une phrase de Cournot sur cet état final, où il faut, d'après lui, que les sociétés humaines fonctionnent « à la manière d'un mécanisme, où tous les ressorts, tous les rouages peuvent être définis, mesurés, ajustés, avec une précision sans cesse croissante et conservés dans un état d'entretien qui se prête à un service régulier (2) ». Il saute aux yeux qu'un tel mécanisme suppose et non pas seulement pour le créer, mais pour l'entretenir, un peuple actif, entreprenant, non un peuple vieillard. Or, c'est la thèse

(1) Cf. Lot, *La fin du monde antique*, chap. IV.

(2) *Considérations*, I, II, VI.

même de Cournot que les peuples vieillissent — et nous avons vu que l'on ne pouvait, malheureusement, le corriger beaucoup sur ce point.

L'énergie vitale une fois affaiblie, il faut bien que l'administration s'affaiblisse aussi, dégénère, et que ce chef-d'œuvre de mécanique se rouille. Le point d'équilibre, de repos, ne se trouvera qu'ensuite, dans la décadence générale. L'expérience historique est formelle : dans la courbe de toutes les civilisations, de tous les empires disparus, ce qui correspond au profil d'équilibre s'est toujours appelé décadence, et le mot s'applique à l'administration aussi bien qu'à la politique. La civilisation technique, les inventions scientifiques, continuent à faire des progrès — ce qui n'est pas synonyme de prospérité matérielle, et ce que l'on peut encore bien moins confondre avec le bon fonctionnement de la machine administrative. Admettons, c'est vraisemblable, que la technique scientifique, ayant continué ses progrès, voilera et dorera la décadence de l'avenir, et maintiendra une certaine face à l'humanité. Mais il n'est même pas prouvé que celle-ci saura toujours entretenir la marche de la grande industrie, car il y faut de la discipline sociale, autant que des progrès scientifiques — précisément comme pour l'administration.

Les périodes de bonne technique sociale sont rares comme les sommets mêmes de l'histoire. Il n'y a aucune vraisemblance à donner à la perfection de cette technique le domaine indéfini de l'avenir. Mais également rares sont les peuples capables de monter une administration solide et saine. Enfin, remarque plus grave encore, les qualités indispensables à l'entretien du mécanisme social, se corrompent par la vie sociale elle-même, sans qu'on puisse voir dans l'avenir quel sera le remède possible. Ces qualités appartiennent au caractère profond, à la nature d'un petit nombre de peuples ; elles ont été lentement mûries, comme la houille emmagasinant l'énergie solaire, au cours de la vie pré-civilisée de ces peuples. Qualités natives, capital heureux, que la civilisation industrielle ne peut que dépenser, user, non créer ni recons-

tituer : réalisme, bon sens, simplicité d'esprit, individualisme entreprenant, moralité, et même hypocrisie utile des Anglo-Saxons, héritage des Nordiques primitifs ; mélange de hardiesse constructive et de discipline moutonnière des anciens Germains et des Allemands ; robustesse, sévérité, patience, des paysans, et esprit d'aventure des pâtres du Latium, qui devaient en faire les maîtres du monde et les créateurs du droit et de la grande politique, tant que les vieilles sources ethniques n'étaient pas troublées et taries.

Au cours même de l'existence des nations, on s'aperçoit que la marche du mécanisme social n'est pas une opération gratuite, mais qu'elle use des hommes, qu'elle use des classes tout entières, les classes supérieures et la bourgeoisie moyenne surtout. Le simple fonctionnement de la vie civilisée détruit et consume comme la guerre. Ce n'est pas seulement la conquête ; c'est l'administration du monde qui a absorbé les anciens Romains (1). De même, le triomphe de la civilisation européenne a usé les Européens, les a vidés de leur force intérieure. Ce serait s'avengler volontairement que de ne pas voir la diminution de vitalité, d'énergie morale, chez tous les peuples de l'Europe, depuis l'époque où, en Allemagne, il y avait des familles comme celles de J.-S. Bach.

La civilisation moderne a vécu en partie sur des préadaptations heureuses, elle a profité de disciplines qu'elle n'a pas faites. Tout au contraire, une civilisation trop vieille s'encombre rapidement de déchets. Loin de se perfectionner, l'administration se sclérose, devient oppressive et lutte absurdement contre les forces encore vivantes de la société, comme celle du Bas Empire établissant les castes et écrasant tout de sa fiscalité pour faire marcher sa machinerie compliquée. Les villes épuisent les campagnes, sans rien leur rendre en matériel humain. Elles provoquent la dénatalité des classes supérieures, elles appellent des paysans, et fabriquent trop d'hommes d'un type rené, rusé, sans scrupules. La civilisa-

(1) Cf. Homo, *Les Institutions politiques romaines*, p. 115.

tion finit ainsi par détruire le minimum de naïveté, de scrupules indispensables à l'entretien de son mouvement — ne parlons même pas de sa vie. Elle crée bien, selon une loi générale, chez les individus, une adaptation appropriée, mais c'est l'adaptation du lion aux gazelles.

La plus légère baisse de la moralité chez un peuple, une baisse surtout dans les habitudes de probité, diminue dans une très grande mesure, comme à l'amplificateur, les possibilités de rendement économique.

On ne peut nier que la vie en société ne crée d'abord des reflexes utiles, indispensables à l'existence ordonnée, policée, et civilisée, en adoucissant les instincts farouches de la rude barbarie et de la sauvagerie primitive, en faisant fléchir la raideur et l'arrogance des hommes trop neufs. Mais l'action de la vie sociale dépasse bientôt son but. Les barbares reçoivent d'abord les collecteurs d'impôts à coups de fusil. Il est vrai qu'ensuite, il faut l'accorder à Cournot, ils s'assagissent et comprennent la nécessité des impôts. Mais il ne faut pas oublier qu'enfin arrive un dernier terme : la ruse, la corruption succèdent à la force et à la raison modérée : on trouve enfin le moyen de braver l'intérêt collectif, autrement qu'à coups de fusil.

Le règne de la corruption, du parasitisme, des « combinaisons », des abus des gouvernants comme des gouvernés, s'étend, finit par paralyser, par étouffer les forces utiles, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde s'en mêle, et qu'un équilibre s'établisse, mais dans la décrépitude, non dans l'activité bien réglée d'une ruche.

Cette comparaison même des sociétés humaines avec les sociétés animales contribue à donner des idées fausses sur l'avenir de l'humanité. Et pourtant, si l'on y regarde de plus près, on y voit une raison de ne pas attendre du développement du calcul et de l'intelligence chez l'homme, des effets qui ne sont dûs, chez les insectes, qu'à la perfection de l'instinct et à l'absence de toute réflexion égoïste. C'est pour cela même que le communisme, réalisé chez les abeilles, ne

reussit pas à s'établir dans l'humanité. Si la société a jamais ressemblé à une ruche, c'est quand elle était encore instinctive, et par exemple dans l'Égypte primitive, au temps où le Pharaon inaugure les grandes périodes des travaux agricoles en détruisant lui-même la terre, en coupant de sa faucille les premières gerbes, et met au premier rang de ses préoccupations la conservation des grains dans les greniers, pour alimenter son peuple en cas de disette (1). Les hommes de l'avenir ne pourront être semblables, ni à des abeilles ni aux sujets naïfs du Pharaon.

Mais au contraire s'étendra une période, en effet indéfinie, un régime de nonbalance et de facilité, de laisser-aller et de désordre, de scandales mollement reprimés, un régime ni très heureux, ni très malheureux, où les malhonnêtetés, les tricheries avec les lois s'équilibreront à peu près, comme dans ces États décrepits de l'Orient où, paraît-il, la moitié de la population exerce le métier de courtier, selon l'idéal de Panurge, et se délecte dans des habitudes d'« usure effrénée, de dettes constantes, d'expédients, de manque de foi et de tours d'adresse ». Tel est aussi le tableau, mais avec de la sauvagerie et des violences sombres et barbares en plus, de certains États de l'Amérique latine. L'action de la nature est pareille dans les sociétés humaines, et dans les forêts équatoriales : elle permet finalement l'existence d'autant de plantes parasites, de lianes, compatibles avec la survivance, tant bien que mal, de l'ensemble. C'est le seul équilibre vraiment stable, parce qu'il est fondé sur des lois naturelles.

Platon a vu dans la personne du Sophiste, le thème d'un problème métaphysique : le « Parasite », le « Spéculateur », pourraient être l'objet de méditations du même ordre. De tels personnages, conduits pourtant par le désir raisonné du gain matériel, ne sont d'aucune utilité, ils utilisent au contraire la société, comme les carnassiers utilisent les herbivores,

(1) DAVY et MORET, *Des Clans aux Empires*, p. 171.

comme, autrefois, les pirates vivaient des marchands. C'est la loi de la jungle, qui ne travaille pas au perfectionnement du mécanisme social. Il y a une contradiction réelle, dissimulée par le son des mots, dans la notion d'un monde, d'une société, dirigée par les seuls appétits matériels, et allant vers la perfection matérielle. C'est une chance, quand la ruée des appétits aboutit à un perfectionnement de la mécanique sociale : ainsi le banditisme des trusts, en Amérique, a préparé le rationalisme et l'abaissement des prix de revient. Mais à la fin, on s'aperçoit que le règne du seul matérialisme économique est contradictoire ; l'économie doit être protégée, couvée par une atmosphère de traditions et de discipline morale, autrement, elle se détruit et se dévore elle-même par son triomphe. L'intérêt individuel, tout seul, risque toujours d'amener, à la fin, les pires désordres, comme chez les Troglodytes des *Lettres Persanes*, une fois que la moralité, latente chez les civilisés, même chez ceux qui se croient les plus affranchis, a cessé de le neutraliser.

Il est à craindre que l'humanité future, cet océan où viendront confluer en se nivelant toutes les civilisations, ne soit une vaste nappe d'eau sale, d'eau « usée ». La civilisation rationnelle, industrielle, utilitaire, qui, d'après Cournot, participe par son caractère physique et économique, aux privilèges de durée des minéraux et de progrès indéfinis de la pensée pure et de la science, et n'a son avenir mesuré que par la quantité limitée des « ressources fossiles » que son activité industrielle dévore si rapidement », dépense encore un autre capital plus essentiel, d'une manière moins visible : le capital humain. Elle a augmenté jusqu'à présent le nombre des hommes, mais elle les gâte.

Même ainsi, la civilisation rationnelle, qui consomme plus qu'elle ne produit, et qui nous fait payer la richesse qu'elle nous apporte au prix de notre sang, pourrait avoir un avenir indéfini, malgré les déchets qu'elle accumule, si, parallèlement, le capital humain se reconstituait, ou s'offrait en quantité inépuisable. La civilisation finale rêvée par Cour-

not en serait quitte pour se déplacer comme un feu de broussailles. Cette supposition est d'autant plus plausible que c'est bien ce qui s'est produit dans le passé, où des civilisations nouvelles brillèrent sans cesse à côté des cendres des civilisations finies.

Le troisiè, ce serait oublier un point capital : « Il n'y a plus de barbares blancs », — sauf peut-être quelques masses slaves que, par malchance, le communisme est en train de gâcher. « Les civilisations du passé étaient locales. Elles étaient limitées à un peuple particulier ou à un groupe de peuples. Si elles ne réussissaient pas, il y avait toujours des barbares encore indomés et bien disposés pour aller de l'avant et continuer. Mais aujourd'hui il n'y a plus de barbares blancs (1). » La civilisation, par la multiplicité des moyens de transport, a retreint le globe : la terre n'est plus un monde sans limites, ce n'est plus qu'une petite planète, « rien que la terre ». En pensant au présent et à l'avenir, on ne peut s'empêcher d'ajouter : « Rien que l'humanité. »

Il n'y a plus, à côté des Européens, que des peuples sous-développés de par, dont le genre et l'instinct ne s'harmonisent pas avec notre nature, qui ne peuvent nous continuer comme l'Europe du Moyen âge a repris la civilisation à l'Antiquité. On cherche des raisons d'être optimistes on se dit que les civilisations antiques n'occupaient que des bords dans l'ensemble des terres habitées, on se dit que les tempêtes qu'elles submergèrent ne pourraient non contre une civilisation qui n'a que les limites du globe. On ne s'aperçoit pas que ce qui faisait la fragilité d'une civilisation particulière faisait la force de l'humanité, qui, dans sa masse, n'est pas ébranlée par les désastres et par les ruines qui ne désolent qu'un coin du monde. Notre civilisation scientifique, elle, est universelle. Mais aussi, toute l'humanité, toute l'humanité active et souve, est engagée dans l'entreprise. Elle n'a pris aucune contre-assurance. L'avenir de l'humanité, c'est

(1) LUDWIG STROHMANN.

l'avenir de la civilisation moderne, de la civilisation rationnelle.

Or, la civilisation rationnelle, qui s'est dégagée peu à peu des hasards de l'histoire, révèle ce qu'elle a son revers. Elle demande, pour l'animer, l'énergie des peuples qui l'ont créée, et elle les dévore, ces peuples, comme une machine brûle de la houille. C'est une loi historique : lorsque, sur un ensemble de nations diverses, un peuple de dominateurs a réussi à établir un type de civilisation, il est absorbé dans sa victoire et la civilisation qu'il a faite ne lui survit qu'en apparence. Toutes les aristocraties disparaissent vite, et leur œuvre avec elles. Appliquons cette loi au monde moderne, la conclusion est bien claire.

Peut-être, de même que malgré l'effondrement de la civilisation romaine dans le monde antique, l'ancien esprit latin a été capable d'une Renaissance, l'Europe verra aussi quelques Renaissance. Il faut tenir compte encore d'une différence inévitable entre la période finale de l'humanité tout entière, et la période finale des grands systèmes historiques du passé. Dans la décadence romaine, comme dans la décrépitude de l'Orient, on a affaire à des peuples non instruits, qui ne lisent pas, qui ne connaissent pas la presse, n'ont aucun moyen mécanique de communication, d'information rapide. Cette correction donne une faible chance en plus de réalisation aux prophéties de Cournot, mais le résultat final n'est pas douteux : même, on peut y voir une raison de plus d'être pessimiste. Si de la sénilité répugnante du Bas-Empire a pu sortir le rejuvenescement du Moyen Âge, quand les hommes ont abandonné les cités décrépites, c'est que la « nuit de l'esprit » avait été complète, et qu'ensuite tout a été nouveau. Notre science et notre technique ne nous permettront malheureusement jamais de mourir pour renaître. Le bavardage des journaux, du téléphone, de la T. S. F. ne finira jamais. L'humanité future sera pareille à un vieillard conservé par la greffe ou la chimie. Les anciennes civilisations ne mordaient pas profondément sur les peuples. Elles n'étaient pas seulement limitées géographiquement, elles

étaient socialement superficielles. Les peuples, dans leurs couches les plus basses, n'y participaient qu'à peine, et leur survivaient sans peine. La civilisation moderne touche et remue tout, mais aussi elle emploie tout. Toutes les classes sociales sont devenues semblables aux anciennes aristocraties vouées à l'extinction : elles sont conscientes et égoïstes. Le seul moyen de salut, de renaissance profonde et durable, ce serait l'« eugénique », appliquée en grand. Mais il est tout à fait utopique d'espérer qu'elle le sera jamais.

Cournot, en prévoyant une humanité raisonnable, active, logique, utilitaire, qui a renoncé au brillant de la politique et de l'histoire pour le solide de l'administration, en croyant ainsi dégager l'élément éternel de la civilisation, prolonge simplement dans l'avenir la ligne des instincts actuels des Européens qui bénéficient passagèrement, à la fois d'un passé économe tout proche, et d'un présent gaspilleur. Toutes les chances futures sont bien pour une civilisation à tendances utilitaires, mais pour une civilisation molle et détendue d'Européens diminués et mélangés — mécanisme couvert de rouille, en même temps qu'organisme moribond.

FIN

VU, le 15 janvier 1930.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

*Le Recteur
de l'Académie de Paris :*

CHARLETY.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
CHAPITRE PREMIER	
L'humanité naturelle et le règne de l'homme.....	1
CHAPITRE II	
La phase historique et l'humanité sans histoire....	13
CHAPITRE III	
L'avenir politique de l'humanité.....	22
1) <i>Cournot et son temps</i>	24
2) <i>Politique et administration</i>	28
3) <i>L'avenir de la démocratie</i>	37
CHAPITRE IV	
L'humanité stabilisée et mécanisée.....	47
CHAPITRE V	
L'homme de l'avenir.....	62
CHAPITRE VI	
La religion de l'avenir.....	70
CHAPITRE VII	
L'avenir du socialisme.....	74
CHAPITRE VIII	
L'humanité sans âme.	
1) <i>L'humanité unifiée et moyenne</i>	97
2) <i>Cournot et l'optimisme</i>	101
CHAPITRE IX	
Conclusion	115

